

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XII. No 40  
Montreal, 2 Mars 1901

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numéro, 5c



A L'ÉGLISE DU VILLAGE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C<sup>ie</sup>,

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

Propriétaires.

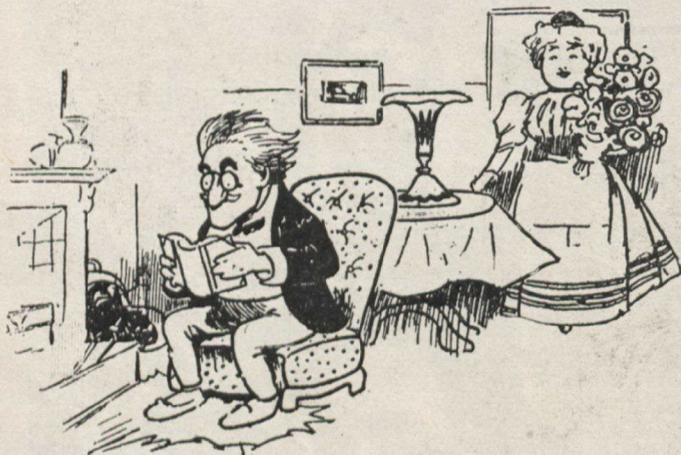
## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 2 MARS 1901

### LE PROFESSEUR DISTRAIT



I

Madame.—Aide-moi un peu ce matin. Je suis très occupée.

Monsieur.—Que puis-je faire pour toi?

Madame.—Mettre ces fleurs dans le vase et du charbon dans la cheminée.

### CAUSERIE

Pour les gens des villes, tout ce qui a trait au service du tramway comporte une réelle importance. Le nombre des voitures, leur confort, leur propreté, la régularité et la rapidité de leur déplacement, tout nous intéresse au plus haut point.

Je ne suis pas ceux qui aiment à toujours grogner contre les services d'ordre public et emploient toute leur ingénuité à chercher la petite bête dans ce que fait l'administration. Je crois même sincèrement que, pris dans son ensemble, notre service de tramway est bon sous certains rapports, très bon sous d'autres.

Cependant, par les grands froids d'il y a deux semaines, je me suis demandé si les voitures ne pourraient pas être mieux chauffées. Je n'ignore pas qu'il est humainement impossible de les mettre à une température d'appartement — Mais n'y a-t-il pas moyen de faire un peu plus. Ailleurs, on s'inquiète à ce sujet, les compagnies cherchent des améliorations.

Je lis dans le *Moniteur Industriel*, de Paris :

"Le chauffage des voitures de tramways a été jusqu'à ce jour très incomplet et fort coûteux pour les compagnies exploitantes. Il semble que le chauffage électrique appliqué judicieusement donnera des résultats pratiques satisfaisants. Il a été dit au Congrès international des tramways que la plupart des compagnies de tramways reculent devant les dépenses à faire ou les inconvénients inhérents aux systèmes connus : eau chaude, vapeur. Le chauffage électrique produit au moyen de résistances placées le long des parois verticales des banquettes coûte cher et a l'inconvénient de ne pas réchauffer les pieds du voyageur, mais seulement ses mollets. Le prix de ce chauffage revient en effet à 2 fr. par 16 heures de travail (tramways de Hanovre) et à 1.44 fr. sur les chemins de fer vicinaux belges le courant étant compté à 0.06 fr. le killowatt-heure, ce qui est un prix très faible."

D'après l'*Étincelle Électrique*, le chauffage des tramways par briquettes coûte en moyenne, à Paris, 1 fr. par jour et par voiture.

On voit donc qu'il y a place à un essai et nous signalerons le procédé de chauffage électrique, système Parvillée, et les applications qu'on en faisait à la cuisine électrique.

Ces chauffeuses qui étaient exposées à la classe 27 se composent de

petites boîtes plates en tôle galvanisée : leur largeur est de 25 cm., leur longueur de 15 cm. et leur épaisseur de 1.5 cm. Ces dimensions réduites permettent d'encasturer ces chauffeuses dans le plancher. Elles contiennent une série de résistances système Parvillée, montées par 4 en séries sur une dérivation prise sur le circuit à 500 V.

Elles développent une température qui, mesurée à la surface supérieure, est de 70 °C avec une consommation moyenne de 20 W.

Les frais d'installation de ce système de chauffeuse serait de 7 fr. par appareil : pour un tramway contenant 20 places assises la dépense serait de 140 fr., en y ajoutant la pose des fils de dérivation et diverses fournitures, soit 40 fr. environ, on arrive à une dépense de 180 fr. par tramway.

En supposant que le kilowatt soit compté à 0.10 fr. ce qui est assez cher pour une installation semblable, on aurait une dépense d'exploitation journalière, pour 16 heures de travail :  $20 \times 20 \times 16 \times 0.0001 = 0.64$  fr.

En prenant le prix de 0.06 fr. le kilowatt-heure, qui peut être facilement obtenu dans une station centrale de capacité importante, on a une dépense de  $20 \times 20 \times 16 \times 0.0006 = 0.384$  fr.

Comme on le voit par les chiffres ci-dessus, ce système mérite d'appeler l'attention des compagnies de tramways qui donneraient ainsi satisfaction au public. En effet chaque voyageur aurait sa chauffeuse placée directement sous ses pieds ; il n'aurait pas besoin d'allonger les jambes et de partager sa chauffeuse avec son vis-à-vis comme cela se pratique actuellement : le voyageur aura réalisé cet idéal d'avoir fait le trajet sans avoir eu froid aux pieds. De plus, comme la chauffeuse occupe un espace restreint il pourra placer les pieds à côté, sans gêner personne.

Le seul inconvénient que l'on puisse objecter est que les trépidations de la voiture brisent les plaquettes métallo-céramiques qui forment résistances électriques : des essais pratiques ont démontré, nous dit-on, que cela n'est pas à craindre, aussi ne pouvons-nous que souhaiter qu'une expérience en grand soit faite, car les compagnies exploitantes pourront y trouver leur avantage et les voyageurs y seront satisfaits. On aura donc contenté tout le monde, ce qui arrive bien rarement.

MISTIGRIS.

### SA SOURCE D'INFORMATIONS

Boff.—Je suis convaincu que Latoune doit être un homme bien informé.

Toff.—Pourquoi?

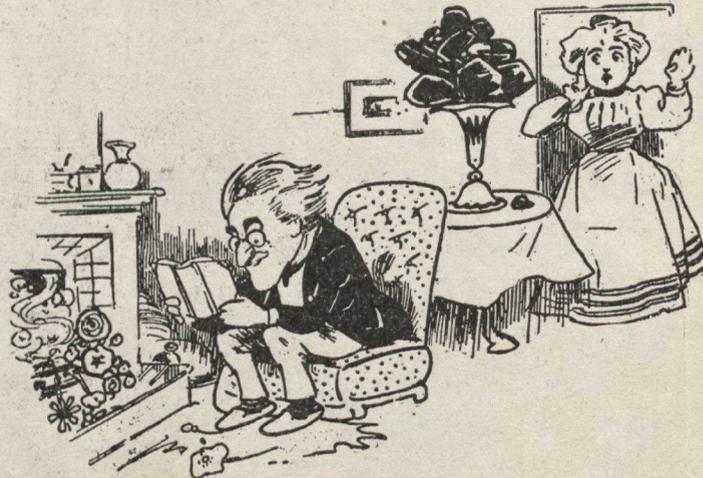
Boff.—Parce que je sais que sa femme lui dit tout ce qu'elle sait.

### SON ÉGOÏSME

La mariée (de Chicago).—J'en suis à mon quatrième voyage de noces.

Le mari.—J'espère au moins que celui-ci sera ton dernier.

La mariée, (fondant en larmes).—Ah ! mon ami... comme tu es égoïste !



II

Ce que madame constate un instant après.

### SA SAUVEGARDE

L'amie.—Vous êtes marié depuis un an maintenant. Votre mari n'a-t-il jamais découvert que vous portiez une perruque, des fausses dents et un œil de verre?

Elle.—Non ; il possède les mêmes infirmités que moi et il a toujours été trop occupé à dissimuler les siennes, pour avoir le temps de se douter des miennes.

### AU CLUB

A.—J'ai découvert, l'autre soir, à l'hôtel, un cambrioleur caché sous mon lit.

B.—Et qu'est-ce que vous avez fait?

A.—J'ai appelé la femme de chambre et lui ai fait balayer la pièce. Le bougre est mort de suffocation !

### TRÈS SIMPLE

—Marie, vous avez cassé, ce mois-ci, pour autant de vaisselle que ce que vous gagnez ; comment faire pour que cela ne se renouvelle plus ?

—C'est bien simple, madame, augmentez mes gages !

### ÉCHO D'OTTAWA

Mlle Zélia.—Oui, ma chère, j'ai failli être amoureuse d'un député ; mais quand j'ai eu vu leurs séances, ç'a été fini.

## UNE LEÇON D'AMOUR



Angeline.—Il m'a demandé si je voulais prendre une leçon d'amour et j'ai dit oui.  
Eva.—Et qu'a-t-il fait ?

Angeline.—Il m'a emprunté cinq cents pour aller acheter des *peanuts* au coin, et je ne l'ai plus revu.

## DANS L'ARÈNE

*Des chrétiens m'ont parlé d'immortel avenir,  
Et ma croyance, hélas ! fait que je vais mourir,  
Et fermement je crois ! Mais déjà dans l'arène  
Les fauves ont rugi. Belle ainsi qu'une reine,  
J'avance — et lui là-haut le soleil radieux.  
On me dit : Il est temps... sacrifie à nos dieux...  
Hâte-toi !... Du tombeau, je regarde la porte...  
Non, non, ma jeune foi restera la plus forte...  
Vers Dieu je vais voler, car cet asile est sûr.  
Mais pourquoi ce regret ? — Notre ciel est si pur !*

J. GRISEZ-DROZ.

## COURRIER FEMININ

Ce qui suit est la fin de la petite série de conseils commencée dans notre dernier Courrier. Nous en étions au moment où il faut essayer paillassons, portières, etc, avant de les rentrer dans la pièce que l'on vient de balayer afin d'éviter d'y faire de nouvelle poussière, les petit meubles et objets divers qu'on en avait sortis. Le torchon de coton, doux et souple, l'encaustique, l'eau de savon seront employés pour cela suivant la nature de ces objets. On retournera alors dans la chambre où l'on doit les replacer, car, auparavant, il faudra chasser des gros meubles et des glace la poussière qui y sera retombée. On se gardera bien de le faire avec le plumeau qui ne servirait qu'à déplacer l'indiscrète et impalpable matière, habile à se loger ailleurs. On l'expulsera définitivement en la prenant délicatement dans le torchon que l'on secoue ensuite par la fenêtre. On renouvellera jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Alors, on pourra réinstaller, dans la pièce bien nettoyée, tout ce qui en avait été enlevé. Tandis que la maîtresse de la maison s'occupe de remettre tout en place avec la grâce et l'esprit qui ajouteront encore au charme de chaque chose, la bonne est allée exécuter les gros travaux ailleurs, mais en même temps, elle songe, suivant l'heure et la durée de cuisson des mets destinés au dîner, à mettre celui-ci en train. Avec un peu d'attention, il lui sera facile de mener de front les deux opérations. Elle aura alors sous son tablier des chambres, relevé du coin, un autre tablier qui lui servira exclusivement pour les préparations culinaires.

A midi, heure ordinaire où l'on dîne, le ménage doit être terminé. On s'apprête alors à servir le déjeuner ; bientôt on est à table et l'on passe un moment de bonne quiétude familiale en se sentant tous réunis. Le père qui, en rentrant, aura pu prendre les enfants à leur école, les y ramènera aussi en retournant à ses affaires. S'il reste à la maison, la mère, qui a terminé sa toilette avant le dîner, se chargera de ce soin, à moins que les enfants ne soient déjà assez grands pour aller seuls.

Quand on a quitté la table et que la bonne, aussi, a dîné, celle-ci doit immédiatement desservir et balayer soigneusement la salle à manger. Ensuite, elle lave la vaisselle avec l'eau que pour cela elle a fait chauffer pendant le déjeuner ; les ustensiles de cuisine qui ont servi sont nettoyés aussi et remis en place. Quand ce soin est pris, et avant de faire une petite toilette pour l'après-midi, la bonne nettoiera les chaussures que ses maîtres avaient et qu'ils reprendront le lendemain. — Porter alternativement deux paires de chaussures est d'abord bien préférable pour la santé, et

cela permet en même temps à la bonne de les cirer l'après-midi, ce qui lui fait un travail de moins pour la matinée si remplie déjà.

“A peine a-t-on fini de manger”, disent les ménagères, “qu'il y faut songer de nouveau”. Cela est vrai, et puisque dès que l'on a dîné on doit s'occuper du souper, occupons-nous en. Il est nécessaire d'avoir à la maison des provisions suffisantes pour que le besoin fréquent des courses se fasse peu sentir. En épicerie surtout, légumes secs, pâtes de toutes sortes, conserves, la chose est facile. Pour les légumes frais et les fruits, les marchands en sont si nombreux que l'approvisionnement quotidien est très rapide. On peut donc n'aller au marché que deux fois par semaine, choisissant pour les jours où le travail du matin est le moins long ; on ira même l'après-midi du jour où l'on met le pot-au-feu, d'une surveillance moins absorbante. Quant à la boucherie, l'hiver elle peut très bien attendre aussi, d'autant plus que la viande rassie est meilleure. D'ailleurs, la maîtresse de la maison, en sortant, fera bien d'aller chez son boucher — visite utile sous tous les rapports. — Elle indiquera le morceau qu'elle veut, se fera peser et envoyer chez elle, soin qu'elle prendra pour d'autres acquisitions comestibles. Dans une maison dirigée avec méthode, les allées et venues de tous doivent être utilisées au mieux de son organisation.

Pendant que le souper se fait, tout en la surveillant, la bonne recommandera le linge ordinaire, les bas, les habits de tous les jours des enfants ; de temps en temps, elle fera un petit savonnage ; le lendemain, le repassage qui y correspond.

Le souper une fois servi, le couvert enlevé, la salle à manger remise en ordre, la vaisselle sera faite, la batterie de cuisine aussi, comme après le dîner — il ne faut rien laisser à nettoyer ni à ranger pour le lendemain.

Eufin, la bonne brossera les vêtements des enfants pour qu'elle n'ait point à s'en occuper à leur réveil, où d'autres soins pressants — nous l'avons vu — l'attendent.

XXX.

## L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Fontenelle, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, passa devant Mme Helvétius sans la reconnaître. Elle le lui reprocha, lui disant :

— Vous venez de passer devant moi sans me regarder.

— Mais, répondit Fontenelle, si je vous avais vue, je ne serais jamais passé !

## LES AMIS

— J'en ai assez de la vie ! Je voudrais être mort, s'écria le pauvre homme.

— Pourquoi ne consultez-vous pas un médecin ? lui répondit très sérieusement son ami, le sinistre farceur

## PAS PLUS MALIN QUE ÇA

*Le brave homme.*— Vous ne savez pas où vont les petits garçons qui jettent des pierres après les oiseaux ?

*Le mauvais petit garçon.*— Ils vont là où il y a des oiseaux, parbleu !

## LE MÉTIER

*Le maître.*— Comment se fait-il que vos additions soient toujours incorrectes ? Vous n'avez donc personne chez vous pour aider à faire vos devoirs ?

*Jeannot.*— Si, monsieur, mon père m'aide, seulement les additions donnent toujours un total trop élevé.

*Le maître.*— Que fait donc votre père ?

*Jeannot.*— Il est garçon de café, monsieur !

## DANS CE CAS-LÀ

Un médecin prétentieux disait à un célèbre philosophe :

— Après quarante ans, on est ou imbécile ou médecin !

— Ou les deux ! répliqua son ami.

## POUR SON AGE

Une vieille fille montre un perroquet à un visiteur :

— Tel que vous le voyez, il a près de cent ans, dit-elle.

— Ah ! fait l'autre, il est encore vert pour son âge.

## AU RESTAURANT

*Un monsieur distrait.*— Garçon, un bifteck bien dur et deux œufs bien saignants !

## JUSTEMENT CELA

*Boniface.*— Tiens, voilà Nicodème... Un autre amoureux désappointé.

*Isidore.*— Mais je le pensais marié depuis un mois.

*Boniface.*— C'est justement cela que je veux dire.

## DERNIÈRE PENSÉE



— C'est ma belle-mère qui serait contente si elle me voyait en ce moment.

## MINNIE

Eh bien, Minnie ?

Minnie, sans répondre, baisse la tête... une tête blonde et jolie comme il n'est pas croyable.

—Mais parle donc, mon enfant. Que t'a-t-il répondu ? Tu ne vois donc pas que tu me fais mourir.

Minnie, pour ne pas voir devenir plus grise la pâleur du pauvre visage ravagé qui l'interroge, baisse davantage encore son joli visage.

—Rien de bon, grand'mère.

—Tu ne veux cependant pas dire, Minnie... que tout est fini... qu'il n'a pas consenti.

La vieille femme, affaissée sur sa chaise, paraît se ratatiner, diminuer, s'effacer, ainsi qu'une pauvre petite ombre. Ses yeux, tout à l'heure fixes et brillants, semblent pâlir, se ternir.

Pour n'être pas témoin de cette chose si triste : le désespoir de cette bonne petite vieille, courageuse, honnête, dévouée, Minnie se retourne et va appuyer son front brûlant à la vitre.

D'un coin sombre de la misérable chambre, qui devient lugubre à cette heure où la nuit tombe, un pauvre être infirme, au corps trop petit pour la grosseur de la tête, aux jambes inertes, s'avance en rampant vers la jeune fille.

Il en oure de ses bras les genoux de Minnie, et lève vers elle des yeux de détresse, de grands, de larges yeux lumineux dans lesquels se concentre toute l'immense tendresse silencieuse et inconsciente du pauvre innocent.

Minnie se penche et passe sa main douce et caressante dans les cheveux hérissés.

—Mon Jacques... tu es un bon garçon, un bon enfant.

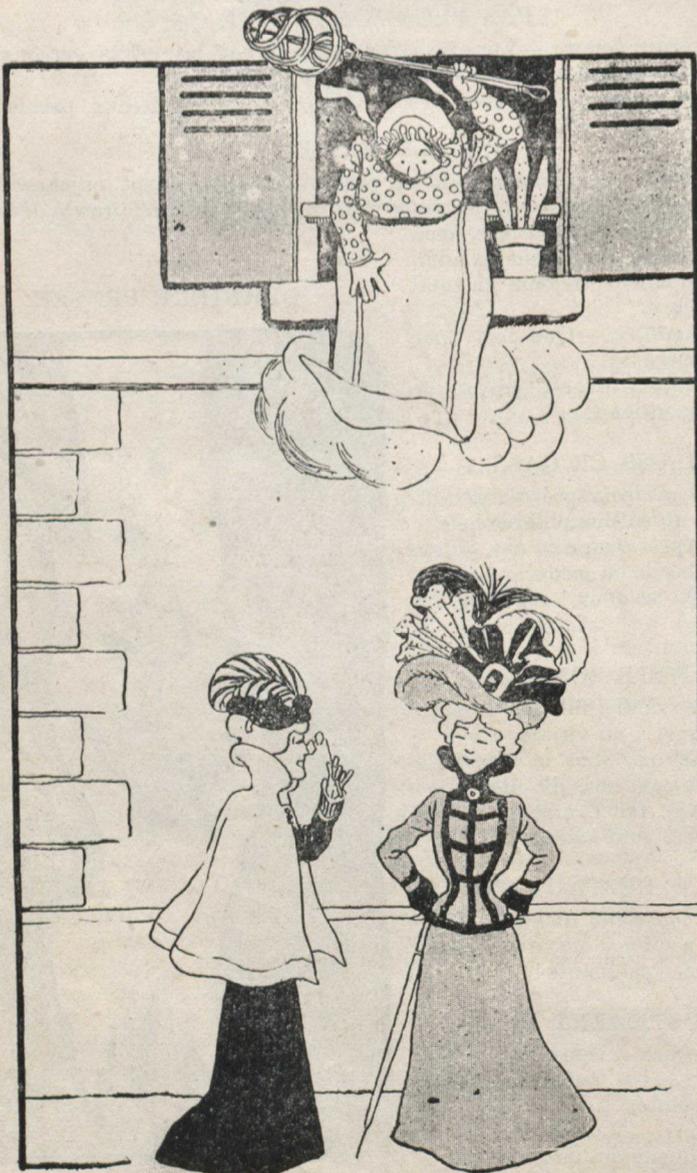
Puis elle continue, en tournant à demi son corps svelte et gracieux vers la pauvre grand'mère... mais sans toutefois oser la regarder.

—Ah ! je lui ai tout dit, allez, grand'mère : la détresse du logis d'où le pain et les sous sont absents. Je lui ai conté votre grand âge et l'infirmité de notre Jacques, et je lui ai demandé un peu, oh ! seulement un peu de patience pour ce terrible terme, à cause du chômage de mon atelier...

—Alors, Minnie ?

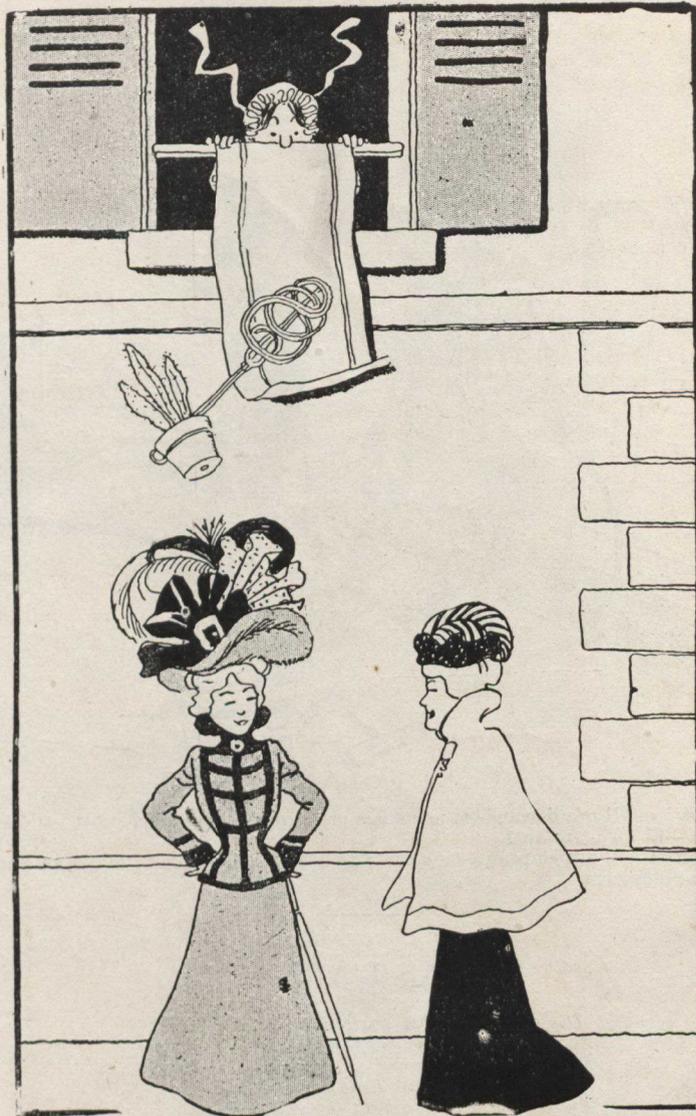
—Alors, il a ricané, le mauvais riche, oui... il a ricané, devant son fils, ce grand artiste dont il est si fier et qui écoutait impassible et glacé... les pieds devant une grande flambée de hêtre... dans un cabinet, beau comme

## COMMENT ON FAIT LA MODE



I

—Pas mal, ton chapeau...



II

...mais je trouve qu'il y manque quelque chose...

dans un palais... avec partout autour de lui, sur des tables, des colonnes, des bronzes, des marbres... et il répétait :

—Pas de sous ! pas de pain !... Bien fâché, mademoiselle... Mais n'y puis rien, absolument. Lorsqu'on me présente une facture, peux pas répondre : "Mes locataires... pas de pain ! pas de sous... On la trouverait mauvaise... Moi... de même obligé... impossible d'entrer dans ces détails."

"Des détails ! le monstre ! Comme j'essayais encore d'expliquer, car, je crois, grand Dieu, que j'ai eu le honteux courage de le supplier... le vieux grippe-sous a eu un geste sec, le couteau de la guillotine :

—Assez, mademoiselle, n'en entendrai pas davantage.

"Si vous n'avez pas les moyens d'habiter ma maison, il y en a d'autres..." et il a ajouté cette horrible plaisanterie.

—Pour vous faciliter le déménagement, l'huissier vous débarrassera de quelques meubles."

—Il a dit cela, Minnie ?

—Oui, grand'mère, il a dit cela... et son fils l'a entendu sans sourciller.

A ces souvenirs, Minnie, synonyme de grâce, de sourire, de douceur, est rouge d'indignation ; de grosses larmes de colère et de douleur se pressent sur ses joues veloutées. Elle continue :

—Pour bien m'assurer que ce n'était pas un mauvais rêve que je faisais, il court à sa machine et les cornets aux oreilles : "Allo ! Allo ! M. Ménétre ! huissier ! Une saisie à faire, 11, rue \*\*\*, chez la veuve Ardelle... venir s'entendre immédiatement à ce sujet."

Le visage de Minnie est bouleversé, et... chose étrange, sa beauté n'en paraît que plus douce, plus blonde, plus diaphane.

—Ah ! mon enfant ! le Ciel nous abandonne.

—Eh bien ! grand'mère, le sein de la terre est assez vaste pour nous contenir tous trois serrés l'un contre l'autre.

A cet instant, le pauvre être, s'apercevant que le visage de la grande sœur ruisselle de larmes, se met à pleurer à son tour, et c'est lamentable, ce pauvre enfant estropié dont les pleurs sont des gémissements inarticulés.

Mais voici qu'à cette vue, Minnie retrouve son courage.

Elle essuie résolument ses joues et un vaillant sourire monte de ses lèvres à ses yeux.

—Mon Dieu ! Qu'est-ce donc que je dis là, grand'mère. J'espère bien que ce n'est pas monté jusque là-haut. Comme s'il fallait jamais désespérer ! C'est quand il y a de l'orage que le beau temps est le plus proche... D'abord, moi... cela ne me fait pas tant de peine que ça de quitter cette vilaine chambre... Le plafond a toujours l'air de vous dégringoler sur la tête... On trouvera facilement la pareille et quant au propriétaire... il est bien à désirer que non.

Elle riait maintenant, bien que sa voix tremblât encore ; le pauvre innocent, en la regardant, se sentit réjoui et voulut l'imiter... et c'était plus navrant encore que tout le reste, cette gaieté inconsciente.

\* \* \*

Soudain, quelques coups précipités sont frappés à la porte.

—Déjà ! s'exclame Minnie Il a fait diligence, ce Ménestrel !...

Rapidement, elle va à sa grand'mère, et les bras autour du cou, entre plusieurs baisers de ses lèvres fraîches, elle murmure :

—De la vaillance, grand'mère. Il ne faut pas que ces gens-là nous voient pleurer.

Puis, résolument, elle ouvre au large la porte et avec un grand accent de fierté :

—Nous nous attendions, monsieur.

Mais elle recule, toute pâle de surprise : ce n'est pas l'huissier qui est devant elle, mais un beau jeune homme plein de distinction et d'élégance. Son chapeau à la main il s'incline devant Minnie avec autant de déférence que si elle eût été une grande dame au lieu d'être une humble petite ouvrière dans la misère.

—Mademoiselle... pourrais-je parler à Mme Ardelle ?

Déjà la pauvre petite vieille est debout, tout en émoi.

Instinctivement, elle retape son pauvre bonnet fripé, et lisse les plis de son tablier de mohair usé.

—Entrez... entrez... monsieur... prenez la peine.

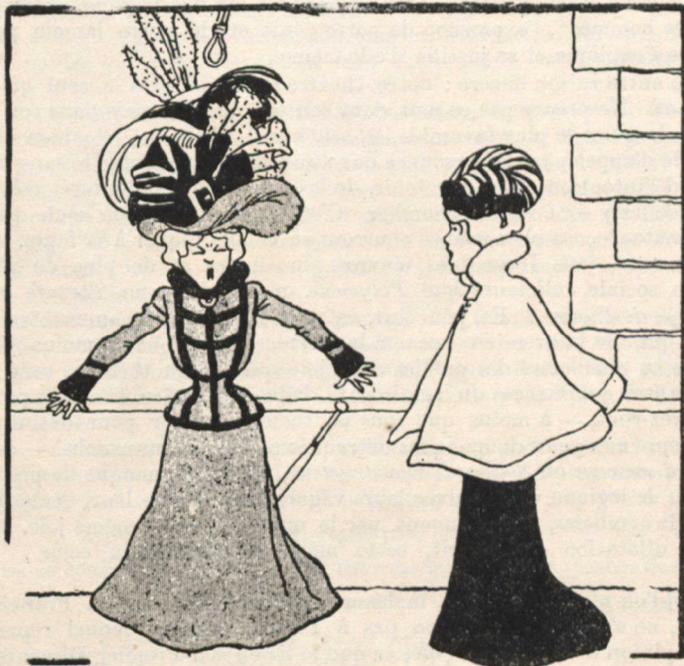
Elle a rougi, la bonne petite grand'mère, et très agitée.

—Minnie, avance donc une chaise.

Mais la jeune fille demeure droite et sombre, un pli entre l'arc pur de ses sourcils.

Alors, avec l'aisance souriante que donne l'habitude du monde, le jeune

COMMENT ON FAIT LA MODE — (Suite et fin)



III  
!!-\*\*\*-!!!

homme ferme lui-même la porte demeurée entr'ouverte et s'écrie en approchant deux sièges :

—Oh ! madame !... Jamais je ne permettrai à Mlle Minnie !... — Puis, très vite, il reprend : — Madame, je viens implorer près de vous et de votre petite fille une faveur... une faveur à laquelle j'attache un prix inestimable.

La petite vieille est abasourdie... lui demander une faveur !... à elle ! et encore un monsieur ayant l'air si riche ! Quelle chose incroyable !...

Ses petits yeux plissés s'ouvrent tout grands et son cœur aussi, car, toute pauvre qu'elle est, — peut-être même parce qu'elle est très pauvre, — elle tressaille d'orgueil et de joie à cette idée.

—Ah ! monsieur... si c'est possible, c'est fait... et ma petite-fille comme moi.

—Est-ce bien vrai, mademoiselle Minnie ?

Minnie, sans mot dire, détourne sa tête charmante.

Dans l'ombre croissante qui noie tout dans une teinte uniformément noirâtre, on ne distingue plus l'or de ses cheveux, la blancheur nacrée de son teint, mais l'élégance de sa fine silhouette, la grâce de sa nuque ronde qui penche sous le poids de ses cheveux restent très visibles.

Devant l'inexplicable attitude de sa petite-fille, Mme Ardelle devient fébrile. Elle se lève, va et vient, range quelques objets déplacés et finalement allume la lampe, la belle lampe de cérémonie réservée aux grandes circonstances ; une clarté se répand dans la pièce et Minnie apparaît dans toute la gloire de sa pure beauté. Jacques, le pauvre enfant, selon sa coutume, a rampé jusqu'à elle et entouré de ses bras les genoux de sa grande sœur. Il lève sur elle, de bas en haut, ses yeux rayonnants de tendresse.

Le jeune homme eut un cri d'enthousiasme et joignant les mains, extasié :

—Oh ! tenez, ainsi... tous deux, dans cette pose, n'est-ce pas admirable ? Et c'est vrai... C'est un groupe saisissant celui que forme cette créature de grâce et d'enchantement et ce pauvre être infirme n'ayant de vivant que le regard.

—Mais quoi donc ? Je ne comprends pas... interroge la petite vieille stupéfaite.

—C'est juste... je vais donc m'expliquer... Mlle Minnie, c'est à votre grand'mère que je m'adresserai et vous voudrez bien prêter également quelque attention à mes paroles...

—Madame, je suis peintre et chargé par la commission des beaux-arts d'exécuter pour une salle de mairie un tableau représentant la Charité. Depuis longtemps, bien longtemps, je cherchais une figure de jeune fille, ou de jeune femme, assez pure, assez idéale pour rendre cette belle image... Temps perdu... vaines recherches... ce type-là, hélas ! est rare... Je commençais à désespérer de le rencontrer jamais, lorsque, ce matin, j'eus l'occasion de voir votre petite-fille... l'endroit importe peu, n'est-ce pas ?

—Ah ! madame ! ce fut un éblouissement, un coup de soleil au cœur ! Cette figure angélique et adorable, l'incarnation de mon rêve, je la découvrais enfin sous les traits de Mlle Minnie.

—Et maintenant, vous avez certainement compris l'une et l'autre la grâce que je sollicite de vous.

La bonne petite grand'mère a des larmes plein les yeux ; intimidée par l'expression extraordinairement sérieuse de Minnie, elle s'écrie avec volubilité :

—Ah ! bien sûr, monsieur, j'y consens et c'est un bien grand honneur pour nous, mais, Minnie, dis donc oui, aussi, toi... Je t'en prie... songe, la Charité... c'est si beau.

Alors la jeune fille se prit à rire d'un rire étrange.

—La Charité... oui, c'est beau... et c'est moi qui représenterai la Charité dans un tableau peint par...

Elle n'achève pas, car elle a rencontré le regard du jeune homme fixé sur elle, grave, sérieux, rempli d'une muette prière.

Quelques secondes, elle hésite, dans une suprême révolte de son orgueil blessé, puis, très rouge, elle se baisse vers Jacques, l'entoure de son bras protecteur et, de la main demeurée libre, elle montre la grand'mère angoissée et murmure à voix si basse que, seul, l'artiste peut l'entendre :

—Pour lui, pour elle, j'accepte.

—Merci, fit-il simplement, et attirant à lui le petit être souffreteux, il glisse dans la poche de sa vareuse toute rapiécée un billet de banque.

—Tu partageras cela avec ta grande sœur. Elle ne pourra pas retourner à l'atelier, car dès demain nous commencerons nos séances... Toi tu seras la Souffrance secourue par la Charité... Tu verras le beau travail !...

Il ajoute encore dans un souffle : — Dis-lui à ta grande sœur qu'il est beau de savoir pardonner et dis-lui aussi que les mauvais jours ne se lèveront plus pour elle ni pour les siens.

\* \* \*

Lorsqu'il fut sorti :

—Oh ! Minnie, tu avais bien raison : il ne faut jamais désespérer... Mais, mon enfant, je n'ai pas reconnu ta manière d'être habituelle...

—Grand'mère... ce jeune homme... c'est lui que j'avais vu ce matin chez son père, M. de l'Orme, notre propriétaire.

—Grand Dieu ! Minnie !

MAX REBOUL.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuiant ; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.



IV  
—Ravissant ! Très chic !! C'est à se mettre à genoux devant !...

## LE CHIEN ET LE GRAM-O-PHONE



I  
Les apprets.



II  
On entend des cris de plusieurs animaux.

## CHRONIQUE

Il y a quelques jours, je recevais de New-York une lettre m'apprenant l'itinéraire que suivrait M. Gaston Deschamps, appelé, cette année, à continuer la série de conférences en français — sur des sujets d'art ou de littérature — commencée, il y a déjà sept ans par M. Brunetière. A ce propos, je crois intéressant de reproduire ce que disaient *Les Annales politiques et littéraires*, il y a à peine deux semaines. L'article est signé Auguste Dorchain — un maître.

\* \* \*

Avec eux (les conférenciers), ne convient-il pas de saluer ceux qui ont rendu possibles et organisé ces manifestations de notre génie ?

Je ne parlerai pas de M. Maurice Grau, l'imprésario des artistes qui ont tous vanté son goût, son sens pratique, la sûreté de son commerce. A les piloter ainsi de ville en ville, il a fait, très légitimement d'ailleurs, sa fortune. Mais pourrais-je ne pas dire un mot de celui qui consacre une part de la sienne, et une incessante activité, à maintenir et à propager la culture française dans la grande République américaine, en attirant là-bas, non plus nos acteurs et nos actrices, mais nos critiques, nos romanciers et nos poètes ?

Retenez bien son nom : James Hazen Hyde.

Né à New-York en 1876, il entre de bonne heure à l'Université Harvard où il s'adonne principalement à l'étude de notre littérature et se fait décerner le diplôme d'enseignement de la langue française aux Etats-Unis. Bientôt, président du "Cercle français" de cette Université, dont le but est de faciliter l'étude et la pratique du français aux étudiants, il rêve d'élargir le champ d'action du Cercle et il donne 150,000 francs pour y fonder une chaire de conférences où nos plus célèbres écrivains seront tour à tour appelés à professer. Ce sera d'abord M. Brunetière, puis viendront, en 1898, M. René Doumic, en 1899, M. Edouard Rod, en 1900, M. Henri de Régner... D'année en année, le succès de sa fondation s'accroît et bientôt Harvard devient le centre d'où nos écrivains rayonnent sur toute l'étendue du territoire, de l'Atlantique au Pacifique, et, au delà même des frontières, dans cette Nouvelle-Angleterre et cette Nouvelle-France d'où, l'année dernière, une femme de grand talent et de grand cœur, Mme Th. Bentzon, nous rapportait un si beau livre.

Faut-il, à l'Université Harvard, enrichir la bibliothèque française ? M. James Hyde y fait des dons royaux. Faut-il couvrir les frais des représentations françaises données tous les ans par le Cercle ? M. Hyde est encore là. L'année dernière, il faisait don à l'"University Club" d'une nouvelle somme de cent mille francs. Et comme il est, à New-York, trésorier du comité de l'*Alliance Française*, vous pensez bien que le trésor n'en est point exposé à mourir d'épuisement.

Sachez enfin que cet homme, épris de poésie et d'art, fou de Paris et de Florence, n'est point un dilettante oisif, mais le très actif vice-président d'une des plus puissantes Compagnies d'assurances de son pays. Et il a vingt-quatre ans !... On vient d'attacher le ruban rouge à sa boutonnière. N'oubliez plus ce nom : James Hyde. Et que nos jeunes crétiens millionnaires qui, quoique Français, croient avoir assez fait pour la France en entretenant des chevaux de course ou en subventionnant des demoiselles, pensent quelquefois à lui.

\* \* \*

Lorsque Gaston Deschamps aura fait son cours, deux orateurs sur quatre, ainsi partis de l'Université Harvard, auront traité de notre théâtre, car c'est de la Poésie dramatique déjà que M. Edouard Rod, avec un succès considérable, avait parlé. Et j'estime, d'ailleurs, qu'aucun sujet n'est plus favorable en pareille circonstance.

D'abord, nos pièces, traduites ou démarquées, alimentant la plupart des scènes du monde, l'auditoire n'a pas seulement quelque teinture des œuvres, il est déjà quelque peu rapproché du génie français par une conception du théâtre que nous avons à peu près partout imposée.

Dans une récente étude sur la Littérature européenne, — et par là, il faut certainement entendre celle des pays où règnent la culture et les langues d'Europe, — M. F. Brunetière définissait ainsi cette littérature : " Littérairement, je ne considère comme Européen que ce qui a enri-

chi l'esprit européen de quelque élément demeuré jusque là national ou ethnique." Eh bien ! cet élément ethnique, national, que la France a apporté à la littérature universelle, n'est-ce pas ce culte de la clarté, de la logique, et ce constant souci de l'homme normal qui se manifestent au suprême degré, ce me semble, dans les créations, fût-ce les plus humbles de notre théâtre ?

Ecoutez Rivarol, en son discours *De l'universalité de la langue française* :

" Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre et la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action ; voilà ce qui constitue le sens commun... Le français, par un privilège unique, est le seul resté fidèle à l'ordre direct, comme s'il était tout raison ; et on a beau, par les mouvements les plus variés et toutes les ressources du style, déguiser cet ordre, il faut toujours qu'il existe ; et c'est en

vain que les passions nous bouleversent et nous sollicitent de suivre l'ordre des sensations : la syntaxe française est incorruptible. C'est de là que résulte cette admirable clarté, base éternelle de notre langue : *Ce qui n'est pas clair n'est pas français*... "

Y aurait-il plus d'un mot à changer à cette page pour que Rivarol semble parler, non de la langue, mais du théâtre — de notre théâtre ? Le sujet, le verbe, le complément ou objet, ne sont-ce point, très précisément, l'exposition, le nœud et le dénouement d'une œuvre théâtrale ? Et si ces parties du drame sont, chez nos auteurs, chez nos seuls auteurs, aussi rigoureusement enchaînées que les parties du discours dans une de nos phrases, n'est-ce point qu'ils sont les plus fidèles représentants de notre génie dont la langue est elle-même l'expression la plus fidèle ?

Et comme, selon Rivarol, cette ordonnance est " la logique naturelle à tous les hommes ", l'expansion de notre génie et de notre langue par le théâtre s'explique et se justifie d'elle-même.

Une autre raison encore : notre théâtre est à peu près le seul qui soit amusant. Ne prenez pas ce mot dans son sens étroit, mais dans son sens le plus large et le plus favorable, considérant, d'ailleurs, combien il est absurde d'appeler mille personnes dans une salle de spectacle sans avoir d'abord l'intention de les y retenir, de les y séduire par l'intérêt très spécial qu'elles y sont venues chercher. C'est à cette condition seule que les plus hautes leçons elles-mêmes pourront se communiquer à la foule. Connaissiez-vous, dans Ibsen, des œuvres plus fortes et de plus de portée morale, sociale, religieuse que *Polyeucte* ou *Phèdre*, que *Tartufe* ou le *Mariage de Figaro* ? Et, pourtant, ce sont là des pièces amusantes, des pièces qui, de la première scène à la dernière, donnent au moins lettré comme au plus lettré des publics cette joie spéciale du théâtre, unie aux plus hautes jouissances du sentiment, de la conscience et de la pensée. Me direz-vous, — à moins que vous ne teniez à passer pour des esprits supérieurs aux yeux de quelques détraqués et de quelques snobs, — que le *Canard sauvage* ou *Solness le Constructeur*, avec leur manque de préparation ou de logique visible, avec leurs vagues énigmes et leur enchevêtrement de symboles, vous donnent, par le moyen de cette même joie, cette même dilatation de l'esprit, cette même exaltation du cœur ? J'en doute.

Et si l'on n'en croyait pas, là-dessus, le ferme bon sens de Francisque Sarcey, ne s'en rapporterait-on pas à Pierre Corneille, lequel reprenait cette opinion d'Aristote ? Voici ce que je lis en son Premier Discours sur le Poème dramatique :

" Ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que la poésie dramatique a pour but le seul plaisir des spectateurs, n'est pas pour l'emporter opiniâtrement sur ceux qui pensent anoblir l'art en lui donnant pour objet de profiter aussi bien que de plaire. Cette dispute même serait très inutile, puisqu'il est impossible de plaire selon les règles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité."

La philosophie et la pratique du théâtre me semblent résumées dans ces deux phrases d'un auteur qui a, je pense, quelque autorité sur la matière. Les règles selon lesquelles il faut plaire : ce sont celles qui rapprochent les pièces de théâtre de l'ordre " direct et nécessairement clair " de notre langue. Et c'est parce que cet ordre est " la logique naturelle à tous les hommes ", que, d'abord, leur observation est *utile*, puisqu'il tend à réaliser en nous l'homme normal, — et que, ensuite, le génie français

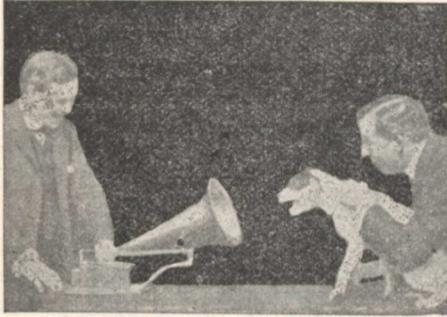


III  
Le chien s'en mêle.

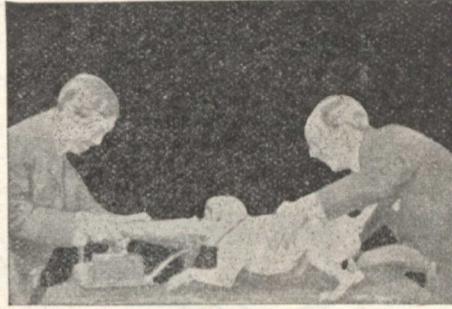


IV  
Il y prend de plus en plus intérêt.

LE CHIEN ET LE GRAM-O-PHONE — (Suite et fin)



V  
Maintenant il s'agit d'une bataille entre chien et chat.



VI  
Le chien auditeur veut intervenir.

peut agir sur tous les hommes par son théâtre plus efficacement peut-être que par toute autre de ses productions littéraires.

Vivent donc ceux qui partent ou qui vont partir pour aller porter le théâtre français en Amérique !

Lorsque ce sera votre tour, cher Gaston Deschamps, n'espérez pas que, dans un banquet solennel, vous ayez l'occasion, comme notre grand comique, de faire des adieux auxquels ceux de Fontainebleau seuls furent comparables, et que des toasts tels que ceux de "Coq" et de "Cadet" soient échangés, qui, la semaine dernière, nous rappelèrent ceux de l'empereur de Russie et du président de la République à bord du *Portuau*. Ne comptez pas non plus que les reporters vous suivent, d'étape en étape, de votre rue Cassette jusqu'aux quais du Hâvre, comptant vos malles, inventoriant votre cabine, notant les larmes de votre famille et, — comme dit un poète, — jusqu'à "l'adieu suprême des mouchoirs" de vos amis, lorsque le navire qui vous emportera sera sur le point de disparaître à l'horizon.

C'est que, si vous allez propager là-bas, vous aussi, un peu de l'idéal de France, vous ne l'aurez point, comme les comédiens et tragédiennes, incarné dans votre personne. Vous n'aurez point, je ne sais combien de centaines de fois, devant je ne sais combien de mille spectateurs, porté au milieu du visage, l'appendice héroïque et galant de Cyrano de Bergerac. Et il vous eût été plus impossible encore de figurer à nos yeux cette adorable Princesse Lointaine, après qui tant de Joffroy Rudel soupirent, de l'autre côté de la mer.

Ne vous étonnez donc point si des honneurs non moindres, mais différents, vous sont rendus. Et ne sourions pas, nous, d'en voir rendre de tels aux plus fameux interprètes de nos poètes. Après tout, c'est encore une des trop rares manifestations de notre culte, dans la Religion de l'Art et de la Beauté.

Et puis, comme nos comédiens sont modestes, à côté de ceux d'autrefois ! Rappelez-vous la fable du bon La Fontaine et "Notre serviteur Gille", lequel, dans ses tournées, dit le boniment :

Arrive en trois bateaux, exprès pour nous parler.

Eux, ils se contentent d'un seul. Il est vrai que c'est un transatlantique !

KODAK.

## LE SIEGE DE PARIS

Il y a trente ans, à pareille époque, la capitale de la France, assiégée depuis plus de trois mois et finalement bombardée, était à bout de forces. Non pas que ses défenseurs manquaient de courage. Ils étaient prêts à continuer la lutte avec la même énergie désespérée. Malheureusement le plus terrible des fléaux, la famine allait faire sa sinistre apparition. Dès le 20 novembre 1870 il n'y avait plus eu de viande de bœuf et de mouton ; le 15 décembre la ration de viande de cheval avait été fixée à trente grammes ; le 15 janvier, la ration de pain — et d'un pain indigeste, noir, mélangé d'avoine, d'orge ou de riz — avait été réduite de cinq cents à trois cents grammes. Enfin, on savait que la ville n'aurait plus rien à manger pour le trente et un janvier.

Le peuple parisien avait héroïquement enduré toutes les privations. Jamais la bonne humeur ne fit défaut. Dès le début du siège on avait gaiement pris les choses. Paris, croyait-on, était imprenable derrière sa ceinture de forts. Quand la guerre avait éclaté, ces forts étaient peu ou mal armés. Grâce à l'industrie parisienne un nombre suffisant de canons avait été rapidement fabriqué. Il n'y avait guère dans Paris qu'une vingtaine de mille hommes de troupes régulières, 14,000 marins et deux régiments d'infanterie. C'était trop peu pour soutenir l'attaque des armées allemandes. Aussi les Parisiens avaient-ils voulu contribuer personnellement à la défense de leur cité. Comme aux temps héroïques de la Révolution, les enrôlements volontaires permirent de recruter en quelques jours d'innombrables bataillons. Au bout de peu de temps il n'y eut pas à Paris moins de 500,000 hommes en armes, régiments de marche, bataillons de mobiles (au nombre de 90), bataillons de garde nationale (238), corps francs pittoresquement dénommés et costumés. Sans doute ce n'étaient pas là des troupes d'élite, loin de là. Instruites hâtivement, elles manquaient de ce qu'on

appelle aujourd'hui "l'entraînement." Les officiers eux-mêmes n'avaient qu'une pratique insuffisante de leur nouveau métier. Le plus grave défaut de ces troupes improvisées, c'était, il faut bien le dire, le manque de discipline. Tous ces hommes, qui la veille encore vauquaient tranquillement aux occupations les plus variées, ne pouvaient pas facilement du jour au lendemain se plier aux règles inflexibles de la discipline militaire. Le Parisien est volontiers frondeur et, pour employer une expression un peu triviale, il aime beaucoup la "blague." Aussi les mobiles de la Seine avaient-ils une assez fâcheuse réputation. On les disait facilement portés à l'insubordination. De même dans la garde nationale il y avait certainement quelques hommes de désordre prêts à profiter de toutes les occasions. Mais c'était là une infime minorité. Tous ces soldats improvisés étaient des gens de cœur prêts à se sacrifier pour la défense de leur patrie. Ils le prouvèrent chaque fois qu'on les mit en présence de l'ennemi. Il ne leur manqua en somme que d'être bien conduits.

Le général Trochu, qui avait la confiance du pays tout entier, n'éprouvait au contraire que de la défiance vis-à-vis des troupes qui s'étaient formées dans Paris. Pour lui, rien n'existait en dehors de l'armée régulière. Ce sentiment l'empêcha de tirer parti de la masse confuse qu'il avait à sa disposition ; il eût dû en extraire sans retard, dès le premier jour, les éléments les plus dociles et les plus vigoureux, les mêler à la ligne, les dresser et les aguerrir. "Cela lui eût permis, comme dit un éminent historien, de harceler les Allemands par des escarmouches quotidiennes, par d'incessantes chicanes et, comme il le disait lui-même, par des coups de boutoir. Pourquoi ne pas troubler, détruire leurs travaux et leurs cantonnements ? Pourquoi ne pas assiéger l'assiégeant, ne pas entreprendre la guerre de tranchées, ne pas s'acheminer vers quelques-unes des positions ennemies, en se couvrant par des ouvrages de terrassement ? Il fit des sorties, mais pour la forme, sans assigner à ces troupes un but précis, sans employer de forces suffisantes, sans s'appliquer à mettre de son côté toutes les chances."

Ceux-ci avaient peu à peu et méthodiquement, resserré le cercle de fer dont ils entouraient Paris.

Les communications avec le dehors devinrent ainsi de plus en plus difficiles, sinon impossibles. Paris était isolé du reste du monde. Une seule voie restait libre, la voie aérienne, et on y recourut aussi souvent que possible. On sait que c'est ainsi que Gambetta quitta Paris dès le 8 octobre 1870. Le ballon qui le portait tomba près de Montdidier. Malheureusement le nombre d'aérostats à la disposition des assiégés était très limité et les aéronautes peu nombreux et inexpérimentés. Il arriva même parfois que des ballons furent portés par le vent jusqu'en pleine mer.

### FAUT RIEN DÉRANGER

*Le photographe.*—Excusez-moi, monsieur, mais voilà dix minutes que vous êtes assis sur votre chapeau.

*Le client (furieux).*—Mais pourquoi, diable, ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

*Le photographe.*—C'était pour que vous ne perdiez pas votre physionomie agréable, monsieur.

### DÉMENTIE PAR LES FAITS

*Justine.*—Madame, je voudrais quelques jours de repos, mes yeux sont fatigués, ma vue baisse.

*La maîtresse.*—Dites pas ça, vous avez toujours les yeux en l'air !

### EMPÊCHEMENT SUPÉRIEUR

*Mme Latoune.*—Le premier homme qui m'a fait une déclaration d'amour m'a dit que si je ne l'épousais pas, il se tuerait devant mes yeux.

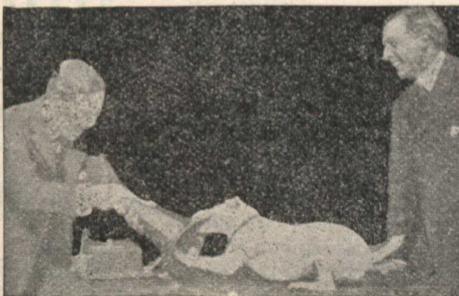
*Mme Laflemme.*—Cet homme devait être fou. Ne l'avez-vous pas fait surveiller ?

*Mme Latoune.*—Si, je l'ai épousé.

### SUR LA MONTAGNE

—Dites-moi, guide, serai-je plus en sûreté à pied ou sur votre mulet ?

—Oh, sur le mulet, bien certainement, car vous pensez bien que je veille avec soin à ce qu'il ne lui arrive rien, je n'ai que celui-là !



VII  
Il s'attaque à l'instrument mystificateur.

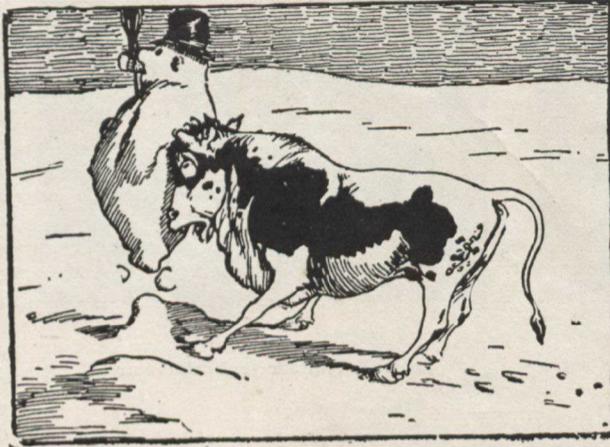


VIII  
Sa déception.

## TRANSFORMATION LOGIQUE



I



II

## JÉSUS-ENFANT

LÉGENDE

(Pour le SAMEDI)

*Du haut du céleste séjour, ma mère,  
souviens-toi que tu me disais cette pieuse  
légende, quand j'étais enfant.*

*Avec d'autres enfants,  
Des enfants de son âge,  
Jésus de Nazareth,  
Quelquefois, se livrait,  
Sur le prochain rivage,  
A des jeux innocents.  
Or, un jour, dans sa main,  
Prenant un peu d'argile,  
Il en fit des oiseaux*

Janvier 1901.

*Qu'il mit sur des roseaux.  
Bientôt d'un vol agile,  
Sous son souffle divin,  
Ils montèrent aux cieux.  
Et, devant ce spectacle  
Que leur donnait Jésus,  
Tous restèrent confus ;  
Ils criaient au miracle,  
Et n'en croyaient leurs yeux.*

PAUL HYSSENS.

## LE RIFLARD MYSTÉRIEUX

Pour ne pas croire aux histoires merveilleuses, on n'en éprouve pas moins un certain attrait à en écouter parfois le récit. Il est des esprits sérieux qui prennent plaisir à aller voir jouer une fêerie.

Un ingénieur civil que quelques amis attendaient à dîner, dans un cabinet d'un restaurant de la rue Royale, arriva un soir très en retard. Sa figure exprimait une satisfaction qui ne lui était pas ordinaire.

—Je vous prie de m'excuser, dit-il en entrant. Vous avez bien fait de vous mettre à table et je vais essayer de vous rattraper. Tout à l'heure, vous saurez pourquoi je vous ai fait attendre.

A café, chacun fit une supposition qu'il croyait plus ou moins piquante. —On t'a commandé une tour de six cents mètres pour la prochaine Exposition ?

—Ma foi non !

—Tu es chargé des travaux du canal des Deux-Mers ?

—On ne m'a pas fait l'honneur de songer à moi.

—Tu as obtenu la concession du chemin de fer aérien de l'Arc de Triomphe à la colonne de Juillet ?

—Rien de tout cela, répondit l'ingénieur ; je suis heureux, je respire, j'ai le cœur desserré, parce que je viens de me débarrasser d'un parapluie qui m'obsédait depuis quatre ans !

—Comment cela ? s'exclama-t-on tout d'une voix.

Et, encore haletant, l'ingénieur nous conta son histoire.

\* \* \*

—C'était le 29 février 18... J'étais allé à Grenelle visiter une ancienne carrière que voulait acquérir un grand brasseur pour y installer ses caves. J'avais à étudier la nature du sol, la solidité des étais, les conditions d'aération de ces immenses galeries. J'en sortis à quatre heures du soir par une pluie battante et j'avais un assez long trajet à faire. Il ne faisait pas encore complètement nuit. A quelques pas devant moi, marchait une femme abritée sous un large parapluie. Était-elle jeune ou vieille, blonde ou brune ? Cela m'importait assez peu dans la circonstance. Elle avait un parapluie, c'était la seule chose qui m'intéressât. Je hâtai le pas, mais elle glissait sur la boue et sur les flaques d'eau, tandis que chacun de mes pas soulevait des éclaboussures. Je la rejoignis enfin et, sans m'attarder à des propos galants :

—Madame, lui dis-je, je voudrais bien tenir votre parapluie, parce que, tout en vous garantissant, il y en aurait toujours un petit bout pour moi.

A l'instant même, la poignée du parapluie se trouva dans ma main ; mais, en même temps, la femme avait disparu. J'eus beau regarder dans toutes les directions, rien ! Se fût-elle envolée que j'aurais aperçu un point, une ombre. Mais, ni par terre, ni en l'air, elle n'avait laissé aucune trace. Arrivée à Grenelle, j'entrai, faute d'un café, chez un marchand de vins, pour m'y réchauffer en attendant une voiture ou un omnibus.

—Savoir, dit une grosse dame assise au comptoir, si quelqu'un l'a rencontrée aujourd'hui ?

—Oh ! fit une vieille femme en bonnet qui tricotoit à côté du poêle,

c'est le 29 février... Bien sûr qu'elle n'a pas manqué de faire sa promenade ?

—Qui donc cela ? demandai-je.

—Est-ce que vous venez de la plaine ?

—Oui.

—N'avez-vous pas vu une femme, ou plutôt une ombre, passer devant les carrières ?

—Non...

A ce mot, le parapluie que j'avais placé dans un coin, près de la porte, fut pris d'un frissement et s'éleva sur le plancher.

—Mais qui est donc cette femme mystérieuse ?

—C'est Berthe Salbris, la fille d'un vieux médecin, mort depuis longtemps. Elle avait aimé éperdument un jeune homme. Un jour, il voulut se marier et, craignant de rencontrer des obstacles du côté de la pauvre Berthe, il lui donna rendez-vous, à la nuit tombante, dans la plaine, près d'une carrière.

Depuis lors, on ne l'a plus revue. Les uns ont dit qu'elle avait été assassinée, que le meurtrier avait jeté son corps dans un puits ; d'autres, qu'elle s'y était précipitée volontairement. Ce qu'il y a de certain, c'est que, tous les quatre ans, le 29 février, elle traverse la plaine comme pour retourner à son rendez-vous, et que son passage est toujours marqué par un incident, une particularité, une bizarrerie. On dirait qu'elle ne veut pas se laisser oublier.

Partout ailleurs que dans cette boutique et devant un autre public que deux bonnes femmes, j'aurais haussé les épaules ; mais la curiosité triompha du sceptique qui était en moi.

—Avez-vous entendu dire, demandai-je, que, par les mauvais temps, le fantôme de Berthe Salbris prêtait quelquefois son parapluie à un passant trempé jusqu'aux os ?

Le marchand de vins partit d'un gros éclat de rire.

—Je n'en sais rien, dit la bonne femme ; mais il y a des gens qui rient et qui ne riront pas toujours.

La-dessus, je me levai et sortis en laissant le parapluie dans le coin où je l'avais déposé. Quelle ne fut pas ma surprise, en rentrant chez moi, de le retrouver dans ma salle à manger ! Il était grand ouvert devant le feu et se faisait sécher.

—Marguerite, dis-je à ma bonne, est-ce que quelqu'un est venu en mon absence ?

—Non, monsieur.

—D'où vient donc ce parapluie ?

—Je n'en sais rien.

Elle avait l'air vraiment ébahie.

J'empoignai le riflard et le jetai au fond d'un placard que je fermai à double tour.

Le lendemain, quand je sortis, je trouvai le parapluie dans l'antichambre. Il s'était logé dans le portemanteau, entre deux cannes.

—Il est obstiné, murmurai-je, mais il n'aura pas le dernier mot...

Et, comme j'avais la main pour prendre une canne, la poignée du parapluie vint se poser dans ma main. Je l'emportai avec l'intention de m'en débarrasser, fût-ce au prix d'un crime.

A quelques pas de mon domicile, une averse éclata ; et je pensai en riant :

—Serait-ce un baromètre en même temps qu'un riflard ?

J'allai chez mon avoué. Je déposai le parapluie-fantôme dans l'antichambre et un clerc m'introduisit dans le cabinet du patron.



III

## PLAISANTERIE DE CONCIERGE



*Madame.* — Mais il n'y a aucune vue d'ici !  
*La concierge.* — Madame n'a qu'à monter sur le toit pour découvrir un horizon superbe.

Après avoir traité de l'affaire qui m'intéressait, je me dirigeais vers la porte, quand l'avoué me rappela et me dit :

— Vous oubliez votre parapluie !... Quelle singulière idée avez-vous eue, ajouta-t-il, de le poser dans votre chapeau !

En effet, j'aperçus mon chapeau sur le tapis et le riflard s'en servait comme d'un bassin dans lequel il ruisselait.

C'en était trop. Je sortis sans souffler mot et commençai à me sentir inquiet. Que faire ? Briser ce persécuteur ridicule et en jeter les morceaux au vent ? Mais, d'abord, l'objet ne m'appartenait pas, et qui sait quelle vengeance aurait pu tirer de moi cet ustensile évidemment chargé d'une mission ? Que pouvais-je faire, simple détenteur d'un parapluie de l'autre monde ?

Mes nuits devinrent atroces. Impossible de fermer l'œil. Si je parvenais à m'assoupir un instant, le parapluie m'apparaissait avec une tête de chauve-souris et battant des ailes.

A quelles ruses n'ai-je pas eu recours pour me soustraire aux persécutions de ce pépin maudit !

Comme un petit mendiant me tendait la main :

— Tiens ! lui dis-je, voici quatre sous, et de plus, je te fais cadeau de ce parapluie.

— Merci, monsieur, s'écria-t-il.

Mais le parapluie lui échappa des mains.

— Comme il est lourd ! fit le petit ; je ne pourrais jamais le porter.

Et, comme je pressais le pas, je m'aperçus que le fermoir de caoutchouc s'était enlacé autour du bouton de ma redingote et que je trainais le fatal ustensile comme une queue de cerf-volant !

Ce supplice dura quatre ans. J'avais compté sur l'année bissextile pour y mettre fin. 29 février ! Voici donc un 29 février !

J'étais, à quatre heures du soir, dans la plaine de Grenelle... A la demie, je crus apercevoir une ombre. Je lui tendis le parapluie en disant :

— Merci, mademoiselle !

Et le parapluie fut doucement attiré hors de ma main et disparut.

Rien, plus rien, j'avais les mains vides, vous me revoyez heureux et le cœur léger...

\* \* \*

Quelques jours après, rencontrant l'ingénieur, je lui demandai des nouvelles du parapluie.

— Il n'a pas reparu, me dit-il ; mais, depuis que je ne l'ai plus, il me manque. Je l'appelle, je le cherche, je l'évoque... et je m'ennuie !

AURÉLIEN SCHOLL.

## PAS D'ENTENTE

*Cabiate.* — Eh bien ! et ton fameux duel ?

*Camille.* — Nous ne nous sommes pas entendus sur le choix des blessures...

## DIFFICILE A DIRE

*Le magistrat.* — Le prisonnier était-il ivre quand vous l'avez vu ?

*Le témoin.* — Ce n'est pas facile à dire. S'il est fou habituellement, il se peut qu'il fût saoul ; mais si, à l'ordinaire, il est intelligent, il était certainement saoul.

## N'EXAGERONS RIEN

Les hygiénistes ont eu parfois, sur nos mœurs, une influence salubre, et nous avons été les premiers à vanter bien souvent leurs nouvelles découvertes.

Rien de plus raisonnable, par exemple, que de prescrire le pain mouillé pour l'alimentation des poissons, le pain sec les faisant tousser.

Rien de plus logique aussi que de conseiller aux fumeurs d'allumer leurs cigares avant de se donner du feu, de façon à désinfecter l'air qu'on se souffle alors réciproquement dans la bouche.

Rien de mieux aussi que de nous faire boire l'eau de Seine et de filtrer ainsi ce liquide contaminé, en utilisant le corps des Parisiens.

Mais si certains hygiénistes ont parfois des trouvailles de génie, d'autres, par contre, exagèrent par trop les choses et semblent, à la fin, vouloir se moquer de nous.

Un d'entre eux ne recommandait-il pas, dernièrement, d'allumer du feu chez soi pendant les grandes chaleurs, lorsque le thermomètre marque 25 ou 30 degrés, pour se procurer de la fraîcheur, sous prétexte que, pendant l'hiver, les chambres chauffées n'atteignent que rarement 18 à 20 degrés !! Un autre, toujours pendant l'été, conseillait de faire bouillir la glace pour en détruire les microbes !

Inutile, n'est-ce pas, de réfuter de pareils non-sens.

Mais voici qui dépasse, croyons-nous, toutes limites de l'absurde :

Dans un rapport très documenté, présenté récemment à l'Académie de médecine, le savant (!) docteur Alier constate que le corps humain se dilate sous l'influence de la chaleur et se contracte sous celle du froid, en un mot, que notre taille varie suivant les saisons.

Jusqu'à présent, mon Dieu, rien que de très conforme aux lois générales de la physique.

Mais voici où les choses se compliquent :

« En conséquence, continue le docteur, il sera prudent, lorsqu'on achètera un chapeau pendant le froid, de ne pas le placer immédiatement sur le crâne, mais bien à quelques millimètres au-dessus, pour laisser le champ libre à la dilation du corps qui surviendra pendant les chaleurs de l'été. Cet intervalle est, du reste, scrupuleusement ménagé depuis longtemps dans la pose des rails de chemins de fer.

« C'est pour avoir négligé de prendre cette précaution que bien des gens ont, pendant les chaleurs, le crâne serré contre leur chapeau et pris dans la coiffe comme dans un étau, d'où les maux de tête et les congestions, hélas ! si fréquentes... »

Ces quelques lignes, je l'avoue sans fausse honte, me plongent dans la plus terrifiante des stupéfactions, et je crois qu'il serait inutile et cruel d'insister plus longtemps sur de telles inepties.

Une pareille pratique ne ferait-elle point tomber, en effet, d'un mal dans un pis, et ne voit-on pas de suite que, pour éviter la congestion en été, on risquerait bien plus encore le rhume en hiver, l'air glacé passant librement entre le chapeau et les cheveux !

W. DE PAWLOWSKI.

## ELLE A DU LE MANGER

*La mère.* — As-tu mangé le gâteau que j'avais fait et que je t'ai donné ?

*Jeannette.* — Non, maman, je l'ai donné à la maîtresse.

*La mère.* — L'a-t-elle mangé ?

*Jeannette.* — Je le suppose, car on n'a pas eu d'école aujourd'hui.

## EVIDEMMENT

*Emma.* — Oui, il m'a embrassée de force.

*Dina.* — Eh bien ! c'était de ta faute.

*Emma.* — Comment, ma faute ?

*Dina.* — Certainement. Si tu n'avais pas résisté, il n'aurait pas eu à employer sa force.

## ATTRAPÉ

*Philidor.* — Ah ! mon cher ami, que je suis aise de vous rencontrer. Savez-vous ce qu'on dit de neuf ?

*Célestin.* — Non, eh bien ?

*Philidor.* — Eh bien, on dit que c'est la moitié de dix-huit.

## AU SALON

*Damien (confidentiel).* — Mademoiselle Rosalie, je voudrais... *but children have ears...*

*Toto.* — Oui, et ils comprennent l'anglais aussi.

## APRÈS MANGER

*Le client.* — Garçon, on voit bien que nous sommes en carême. Elle est bigrement salée votre note !

*Le garçon.* — Pardon ! Monsieur ne pourrait pas trouver une plaisanterie plus neuve. On voit ça dans tous les almanachs de fin d'année.

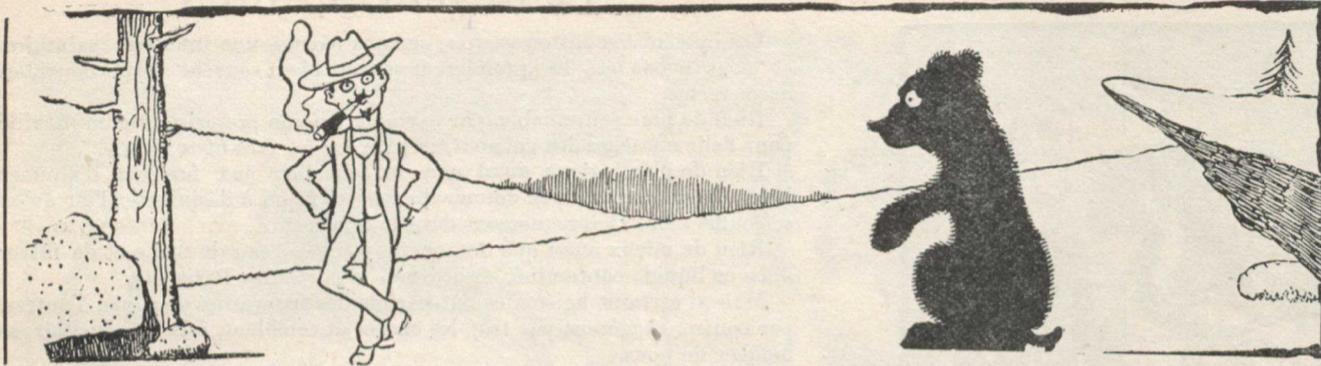
## AMÉNITÉS CONJUGALES



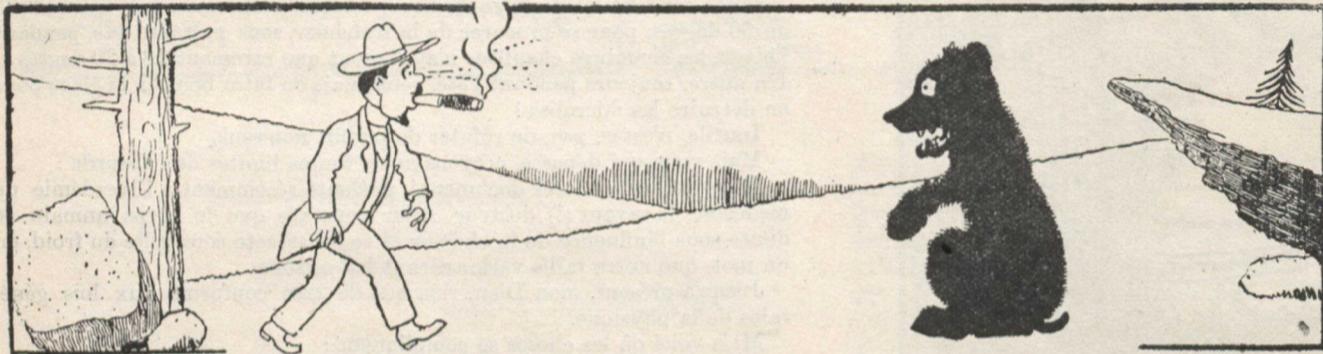
*Lui.* — Penses-tu réellement avoir besoin d'une nouvelle toilette maintenant ?

*Elle.* — Tu ne sais absolument rien en fait des choses qui me sont nécessaires. Comme j'aurais voulu savoir avant notre mariage jusqu'à quel point tu es stupide...

*Lui.* — Tu aurais pu te faire idée de ma stupidité par le fait que je demandais ta main.



Marius.—Rien qu'avec la seule puissance magnétique de mon regard, je mets les animaux féroces en fuite.



—Dernièrement, je rencontre un ours... je le fixe dans les yeux et je marche sur lui.

### A MA TABLE

*Ma chère table d'autrefois !  
J'entends mieux, près d'elle, les voix  
Indécises de la pensée.  
Elle connaît bien mes penchants  
Et me dicte presque les chants  
Dont ma veille est le mieux bercée.*

*Soleil ! ciel bleu ! temps rajeuni !  
Est-ce pour tout de bon fini  
Cette pluie incessante et grise  
Qui tombait jusque dans mon cœur !  
Salut, réveil, été vainqueur  
Dont la vieille terre est éprise !*

*Ce qui reste encore est si beau !  
A quoi bon chercher du nouveau  
Quand on entend l'eau des fontaines ?  
Aujourd'hui vaut mieux que demain :  
Les fleurs que l'on a sous la main  
Valent bien les roses lointaines.*

*L'essaim chantant des rimes d'or  
Je sais m'en faire suivre encor,  
Malgré les roses effeuillées.  
L'âge ne m'a point fait d'affront,  
Et je sens battre sous mon front  
Les belles strophes réveillées.*

A. MÉRAT.

### SANS RÉFÉRENCES

- Et quel âge avez-vous, mon enfant ?
- Dix-huit ans, mademoiselle.
- Vous êtes un peu jeune.
- Pas tant que l'on croit, mademoiselle, j'ai travaillé de bonne heure.
- Vous êtes orpheline ?
- Oui, mademoiselle.
- Avez-vous des certificats ?

A cette dernière question, la jeune personne qui venait offrir ses services à Mlle Demay, rougit et hésita, un peu embarrassée :

—Non, mademoiselle... je n'ai jamais... c'est la première fois...

—Du reste, peu importe ! Les certificats ne prouvent rien. La jeune fille qui vient de me quitter en avait d'excellents... tous menteurs ! Vous n'avez jamais servi ? Eh bien ! tant mieux, je vous façonnerai à ma guise.

Là-dessus, Mlle Valérie Demay, qui semblait être une personne de décision prompt, leva l'audience :

—Pouvez-vous entrer chez moi bientôt ? Je suis seule, et...

La jeune fille y mit de la précipitation :

—Tout de suite... aujourd'hui, si vous le voulez, mademoiselle... le temps d'aller chercher mon paquet.

Elle le fit comme elle l'avait dit ; une heure plus tard elle sonnait de nouveau à la porte de Mlle Demay, un paquet sous le bras... pas bien gros, un peu de linge et une seule robe ! Et c'est ainsi que, sans plus ample informé, sur sa bonne mine, et sur la seule déclaration qu'elle savait faire un peu de tout, Mlle Demay prit à son service Sophie Berger, et l'installa séance tenante, dans le petit appartement qu'elle aurait mission de ranger, épousseter, etc.

\* \* \*

La maîtresse n'eut qu'à se louer de sa nouvelle servante, d'ailleurs ; le petit salon, où vieillissaient paisiblement les vénérables meubles qui avaient vu deux ou trois générations de Demay, prenait sous ses doigts un petit air coquet ; tout, dans l'appartement, y compris Mlle Valérie, semblait s'épanouir et s'éveiller à une seconde jeunesse, sous le brillant sourire de la petite soubrette, sous le rayon, souvent malicieux, de ses yeux noirs.

Mlle Valérie vivait seule, mais non pas isolée ; une bande nombreuse de neveux et de nièces, de cousins et de cousines, les uns de près, les autres de loin, la prenaient pour arbitre et pour conseil dans toutes leurs

difficultés. Aussi, vu les relations fréquentes mais lointaines, qu'elle avait avec les uns et les autres, avait-elle fait installer chez elle le téléphone, qui fonctionnait souvent.

Quoique fort à l'aise, Mlle Demay vivait très simplement à Paris, où elle ne passait que l'hiver, courant, le reste de l'année, un peu partout, aux eaux, aux bains de mer ou à la campagne. Quelques-uns de ses neveux, habitant aussi Paris, la voyaient souvent ; avec d'autres, fixés en province ou à l'étranger (une de ses cousines était morte à Londres, y laissant une orpheline), les relations étaient forcément moins fréquentes, mais, de près, ou de loin, Mlle Valérie s'intéressait à tous, toujours prête à les aider de ses conseils et, plus efficacement encore, de sa bourse, à l'occasion.

Un matin, donc, quelques jours après l'entrée

en fonctions de Sophie Berger, une jeune femme s'introduisit, comme chez elle, tout droit dans la chambre de Mlle Demay :

—Bonjour, ma tante.

—Ah ! c'est toi, Louison.

La porte était restée entr'ouverte, ce ne fut pas la faute de Sophie si elle entendit un peu de ce qui se disait à côté :

—Où avez-vous trouvé cette petite, ma tante ?

—C'est elle qui m'a trouvée, mon enfant, je ne l'ai pas cherchée. Elle a entendu dire, je ne sais comment, que la place était à prendre, elle est venue me la demander, et je la lui ai donnée.

—Sans références ?

—Sans aucune référence... tu sais le cas que j'en fais ! Elle est très gentille, et je n'ai jamais été si bien soignée.

—C'est un peu imprudent, tout de même, ma tante, vous pourriez avoir des surprises... Il faudrait au moins savoir d'où elle sort.

—Peuh ! Une fillette de dix-huit ans n'est pas bien dangereuse... Tout va bien chez toi ?

—Chez moi, oui ; mais en Bretagne cela ne marche qu'à moitié : mon oncle m'écrivait qu'il a toutes sortes d'ennuis...

—Avec Edith Herbert ?

La petite servante eut un mouvement très vif de curiosité, mais ici la porte se ferma, et elle ne put plus rien entendre.

Quand sa nièce se leva pour la quitter, Mlle Demay l'arrêta :

—Attends-moi une minute, dit-elle, j'ai des courses à faire, je descends avec toi.

Et Sophie se trouva maîtresse de la place. Elle n'y eut pas grand loisir ; Mlle Demay quittait à peine la maison que la sonnette du téléphone résonnait dans l'appartement. Elle y courut.

—Allô !... c'est vous, ma tante ?

Et comme la petite servante, très pâle tout à coup, et toute troublée, oubliait de répondre :

—Allô, reprit la voix avec quelque impatience, c'est moi... Maurice... Avez-vous vu Louise ? Vous a-t-elle appris quelque chose ?

\* \* \*

Quel était, ici, le devoir de Sophie ? Sans hésitation, elle devait prévenir le Maurice du téléphone de l'erreur qu'il commettait, sans hésitation, elle fit tout le contraire.

—Non, elle ne m'a rien appris, dit-elle, mais d'une voix à peine distincte.

Il y eut une exclamation découragée, puis :

—Elle ne sait rien, alors ; je cours chez elle... J'arrive à l'instant... d'Angleterre... Je viendrai vous trouver ce soir ; il faut absolument que je vous voie, j'ai besoin de votre aide.

Ce Maurice a quelque gros souci en tête. Sa tante l'eut compris, et aurait eu pour lui, même par téléphone, quelques bonnes paroles, mais cette petite servante n'a pas de cœur. Elle écoute, les yeux brillants, le sourire heureux ; que pense-t-elle donc de ces demi-confidences qui ne sont pas pour elle ?

—A ce soir, n'est-ce pas ?

—Oui.

Elle écoute encore, les lèvres entr'ouvertes, espérant sans doute en surprendre davantage... mais c'est fini !

Elle reste un instant immobile ; sa tête se penche ; elle a un mouvement de tardive compassion, mais presque aussitôt son sourire reparaît

plus brillant, ses yeux reprennent leur malice, et c'est en chantant qu'elle se remet à son ouvrage.

Quand Mlle Demy rentre chez elle, elle retrouve sa petite femme de chambre plus empressée, plus attentionnée que jamais.

— Quelqu'un a demandé mademoiselle au téléphone... un monsieur Maurice, il tient beaucoup à parler à mademoiselle et viendra ce soir.

Mlle Demy paraît très surprise.

— Maurice ! qu'arrive-t-il ? Louise ne l'attendait pas !

Après un moment d'hésitation, tout rouge et très embarrassée, Sophie Berger reprend :

— Mademoiselle voudrait-elle bien me donner congé ce soir ? J'ai à m'occuper d'une affaire... importance... qui ne peut se remettre et...

Elle n'a pas le temps de finir ; un violent coup de sonnette les fait trébucher toutes deux. Sophie court à la porte... Que se passe-t-il ?

Mlle Demy entend un cri... deux cris... elle accourt dans l'anti-chambre... sa petite servante est dans les bras de son neveu Maurice !

— Edith ! Ma pauvre petite Edith !... Je vous demande pardon, ma tante (sans bouger d'une ligne, et sans quitter les mains de Sophie qu'il retient avec force, comme si elle menaçait de s'envoler), vous ne pouvez comprendre...

Tante Valérie à l'air sévère :

— M'expliquerez-vous ? dit-elle, en effet, la voix rigide.

Mais elle est prise d'assaut et aussitôt vaincue : c'est dans ses propres bras que se jette maintenant son ex-Sophie.

— Oh ! tante, s'écrie-t-elle (et quand on pleure si gaiement, ce ne peut être que de joie), ne vous fâchez pas ! Il me cherchait ! Il a été à Londres,

— Mais, fit Maurice, pourquoi, dans votre lettre, avoir dit que vous retourniez en Angleterre ?

— Pour vous rassurer sur mon sort et être sûre qu'on ne me chercherait pas, me croyant dans la famille de mon père...

— J'aurais été vous chercher en Australie ! cria Maurice, et votre père nous aurait mariés là-bas... Maintenant c'est tante Valérie que cela regarde !

— Vraiment ! fit Mlle Demy, pour récompenser cette jeune personne, sans doute, de sa belle équipée, de la peur qu'elle t'a faite, et de son audace, aussi, à se présenter chez moi sous de fausses couleurs.

Edith eut un rire confiant :

— Je vous savais si bonne, murmura-t-elle dans un baiser, que j'ai pensé tout de suite à venir à vous ; c'est ce qui m'a donné le courage de fuir Maurice ! Tout de même, je n'osais pas trop vous dire tout de suite la vérité, et j'ai été enchantée de ce bon moyen, qui s'offrait si à propos, de vous connaître un peu avant de vous confier mon secret !

Et malicieusement, du ton des premiers jours :

— Je suis très heureuse au service de mademoiselle, reprit-elle, et si mademoiselle veut bien me garder...

— Certainement, je vous garderai, petite folle ! Mais Louise a raison, maintenant j'exigerai des références !... Quant à M. Maurice, il va retourner tout de suite en Bretagne et ne vous reverra que lorsqu'il sera docteur en droit. En attendant, vous serez ma chère fille... Embrassez-moi tous les deux !

MARTHE BERTIN.

Le printemps arrive avec les hirondelles et s'en va avec les roses.

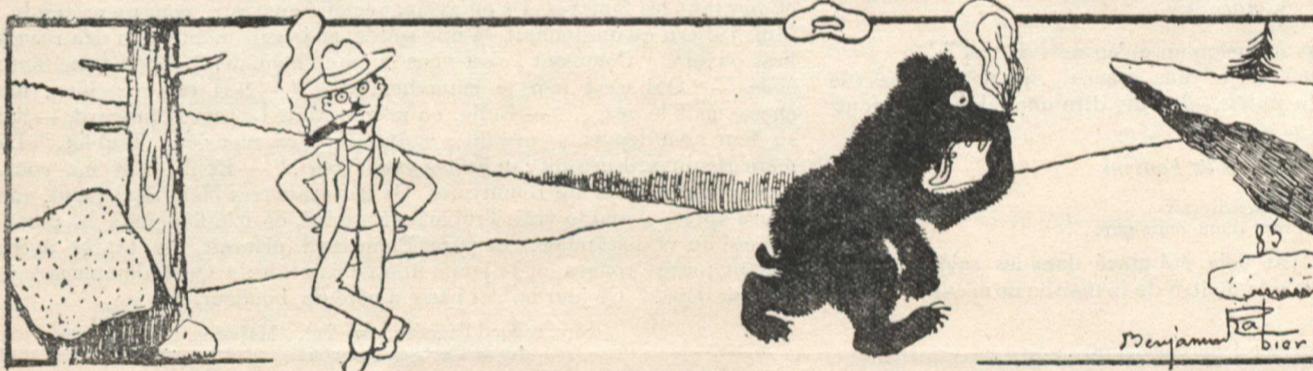
MARIUS ET L'OURS — (Suite et fin)



— Le fauve, hypnotisé, paralysé, épuisé...



...anéanti, pousse un sourd grognement.



— Il s'enfuit, me laissant maître de la place.

pensez ! Tout à l'heure, au téléphone, je lui ai laissé croire que c'était vous, j'étais trop heureuse de l'entendre... de savoir... Quand je me suis sauvée, je ne croyais pas que...

Elle n'ose achever, ma tante Valérie, aidée par les confidences de Louise sur certaine Edith Herbert, commence à comprendre.

— Sauvée ! répète-t-elle, et ses bras entourent la fugitive. Parlez clairement, je n'aime pas les propos interrompus.

Tante Valérie savait déjà le commencement : son neveu d'Angleterre obligé de partir pour l'Australie, où il avait des affaires, et ne pouvant laisser sa fille seule à Londres pendant son absence, avait accepté pour Edith l'invitation de son oncle à venir chez lui, en Bretagne. Jusque-là, rien de plus simple, mais la présence de Maurice devait tout compliquer ! Maurice, qui faisait son droit, fut, sur ces entrefaites, refusé à un examen et revint à la Roche, où ses parents ne l'attendaient pas. Ce qui devait arriver arriva !

\* \* \*

Mais, entre une jolie cousine sans dot et un jeune cousin sans position sociale, il y a place pour bien des observations ! Les parents, gens sages et expérimentés, en firent tant qu'un jour, la pauvre petite cousine, surprenant une discussion très vive à son sujet entre Maurice et sa mère, ne trouva rien de mieux que de disparaître.

— Jugez, tante, dit Edith, rougissant encore de l'accusation, sa mère lui a dit ce jour-là que j'étais une coquette ! Je ne pouvais plus rester ; et si Maurice ne m'avait pas surprise là, il n'aurait jamais su où me trouver, c'est pour cela que je vous demandais ce congé !

SUFFISANT

*Le médecin.* — Le bicyclette procure le meilleur exercice.

*Le patient.* — Malheureusement je ne puis en monter.

*Le médecin.* — Il suffit de les éviter.

LES TROUS

*Le client.* — Mais où sont les trous ?

*Le chapelier.* — Quels trous, monsieur ?

*Le client.* — Mais les trous pour les oreilles de l'âne qui est capable de payer ce chapeau cinq dollars.

LUI, DONC ?

*Le patron.* — Pourquoi t'es-tu sauvé ?

*L'apprenti.* — Parce que la patronne m'a battu !

*Le patron.* — Est-ce que je me sauve, moi ?

RÉSULTAT INATTENDU

*Fabien.* — Enlevez de suite cette sonnerie d'alarme.

*L'électricien.* — Fonctionne-t-elle mal ?

*Fabien.* — Trop bien. Elle a causé une telle frayeur à un cambrioleur qu'il en est mort depuis, et sa veuve me poursuit en dommages-intérêts.

SOUVENIR DE FAMILLE

*Justin.* — Quelle jolie canne tu as, Edouard ! tu devrais me la donner.

*Edouard.* — Impossible, cher ami, elle est sacrée pour moi. C'est avec cette canne que mon pauvre grand-père battait ma digne grand-mère.

IMPROMPTU

Un "conducteur", novice encore, S'exclamait : "Letourneux... LaSalle" ; Et puis, d'une voix de stentor, Voyant une affiche : "For sale !"

DILEMME

*Lui.* — Si vous ne m'acceptez pas, je me tuerai !

*Elle.* — Mon cher, vous me mettez dans une fâcheuse position... vous m'obligez à avoir votre vie sur la conscience !

FRAICHEUR DOUTEUSE

*Le client.* — Garçon, depuis combien de temps votre patron a-t-il acheté ce frais poisson ?

*Le commis.* — Monsieur, je ne sais pas, je vais demander à la caisse, je ne suis ici que depuis trois semaines.

**FAIT CROITRE LES CHEVEUX**

{ Nous avons un remède qui arrêtera la chute des Cheveux en trois semaines, fera disparaître les Pellicules et Croître de Nouveaux Cheveux... (Envoyé à n'importe quelle adresse sur réception du prix : \$3.25.) }

Rowell & Bury,  
85 RUE ST-JACQUES  
MONTREAL, QUE.

## UN HOMME DE PRÉCAUTION



Le garçon.—Monsieur, ce n'est pas dans les habitudes de l'établissement de prendre un bain tout habillé.

Trottinard.—J'suis pas tout habillé : j'ai retiré mes chaussures.

## Un Monsieur qui va dans le Monde

MONOLOGUE

Il entre très gêné et parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas.  
Je ne sais pas de monologues... je vous assure... je ne sais pas de monologues. Henri ? quoi ? (Au public.) Je vais dire une fable, voilà tout.

(Récitant.)

## La Cigale et la Fourmi

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure...

Non ! j'ai déjà été pincé... j'ai déjà été pincé dans les salons par le maître de la maison, mais jamais le maître de la maison ne m'avait imposé un châtiment pareil à celui-ci.

Dans le courant d'une onde pure...

Vous m'avez peut-être remarqué tout à l'heure au buffet. C'est moi le monsieur qui mangeait et buvait tant. J'en étais à mon sixième verre d'orangeade : ça m'est ordonné, l'orangeade ; les alcools me font mal. Chaque fois que j'avale un petit verre d'alcool, ça me fait mal. J'en étais donc à mon sixième verre d'orangeade, quand un monsieur très bien, — ça devait être le maître de la maison, pour sûr — s'approche de moi et me dit : "Pardou, monsieur, qu'est-ce que vous faites là ?" — "Vous le voyez, monsieur, je bois de l'orangeade et je mange des petits gâteaux." — "Mais je ne vous connais pas, monsieur." — "Moi non plus, monsieur, mais je suis ravi que ce verre d'orangeade nous donne l'occasion de faire connaissance." Ordinairement, ça prend. Ça n'a pas pris. Le maître de la maison m'a prié de m'en aller. Je lui dit que non, que je ne voulais pas, qu'il recevait trop bien. Ça l'a flatté. Et c'est alors qu'il lui est venu une idée !... l'idée de me faire dire un monologue à la place d'un artiste qui ne vient pas. — "Un monologue, monsieur, un monologue, ou je vous chasse devant tous mes invités. Puisque vous mangez des petits gâteaux sans connaître celui qui vous les offre, c'est bien le moins que lui serviez à quelque chose." — "Mais je ne sais pas de monologues..." — "Eh bien, dites n'importe quoi, une fable !" Alors je vais vous dire une fable. Je vais vous dire la *Cigale et la Fourmi* :

Un agneau se désaltérait  
Dans le courant d'une onde pure...

Sapristi ! j'aurais dû dire au maître de la maison que je me trompais d'étage. Ça m'a réussi une fois...

Dans le courant d'une onde pure...

Récitant très vite, en bredouillant un peu.

Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure  
Et que... et que... la faim en ces lieux...

Vous savez, je n'ai pas la prétention de bien dire, je récite gentiment, voilà tout.

Et que la faim en ces lieux attirait...

Moi, qu'est-ce que vous voulez ? j'adore le monde. Ma famille habite Montpellier. Je suis seul à Paris, sans argent, sans relations. Eh bien, je veux me faire des relations, voilà tout. Il n'y a que ce moyen-là pour arriver. Ah ! les relations ! C'est mon rêve. Dans la rue, je salue n'importe qui. On me rend généralement mon salut, ça me fait plaisir. L'ennui de ces relations-là, c'est qu'elles durent peu. Elles commencent au moment où le chapeau se soulève, elles finissent au moment où le chapeau se renforce ; c'est court, évidemment, c'est court.

Heureusement, j'ai trouvé — ceci entre nous — j'ai trouvé un moyen de m'en créer des vraies, des relations ! Les soirs d'hiver, je passe mon habit, je vais dans les grandes rues de Paris, et je regarde les fenêtres. Quand j'en vois une file brillamment éclairée, j'en conclus qu'il se donne dans la maison une soirée, et je monte. Le domestique m'annonce. "Monsieur de n'importe quoi", ça n'a pas d'importance. Le maître de la maison se dit : "Tiens, c'est quelqu'un que ma femme aura invité sans me prévenir !" La maîtresse de la maison se dit : "Tiens ! c'est quelque ami de mon mari !" Et j'entre gaiement, sourire aux lèvres, comme un intime. Ça a toujours pris. Il n'y a que ce soir...

(Récitant.)

Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?  
Dit cet animal plein de rage.

Je me souviens... une chose très drôle... Dans une de ces soirées-là, il y a un monsieur qui m'a demandé de le présenter au maître de la maison. Et je l'ai présenté. Et le maître de la maison lui a dit, en me montrant : "Présenté par monsieur, vous m'êtes doublement sympathique. Les amis de nos amis..."

Dit cet animal plein de rage...

(La mémoire lui fait défaut.)

Dit cet animal plein de rage... plein de rage...

C'est curieux, les fables... Ça vous reste... Celle-là, je ne l'ai pas relue depuis le lycée... et...

Dit cet animal plein de rage...

(Il hésite.)

Allons bon ! je ne sais plus !

Et chez les Bonnavard ! Ce qui m'est arrivé chez les Bonnavard ! Les Bonnavard voulaient marier leur fille. Ils attendaient un prétendu, précisément le soir où je suis passé dans leur rue, en habit, selon mon habitude, et guettant les fenêtres. Ils en avaient éclairé quatre... pour un prétendu ! Moi, j'ai cru qu'on donnait là une soirée, et je suis monté. On m'a reçu à bras ouvert. "Comment ! c'est vous le jeune homme ?" m'a dit une tante âgée. — "Oui, c'est moi le jeune homme..." — "Il est très bien, ma chère, mais le nez..." — Enfin, on m'épluchait. Le père Bonnavard, — j'ai su leur nom depuis, — m'a dit : "Asseyez-vous, monsieur Trublot." La mère Bonnavard m'a dit : "Faites votre cour !" — Et j'ai fait ma cour. Très gentille, la petite Bonnavard. Ça marchait très bien. Seulement, une heure après, quand le vrai Trublot est arrivé, on m'a flanqué à la porte. Ça été un vrai scandale. Le père Bonnavard pleurait, les tantes âgées étaient toutes rouges et la jeune fille murmurait : "Quel dommage ! je l'aimais déjà !" Ce jour-là, j'ai passé à côté du bonheur.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté  
Ne se mette pas en colère,

Mais plutôt qu'elle considère  
Que je me vais désaltérant  
Dans le courant...

(Il se trouble.)

Dans le courant...

Je ne sais plus... Oh ! que c'est contrariant ! Le maître de la maison aurait dû me faire passer des rafraîchissements. Ça m'aurait été moins pénible que de rester devant une assistance aussi nombreuse...

Dans le courant...

Non... je ne trouve plus rien... Et ne me demandez pas autre chose... parce que je ne sais à peu près que la *Cigale et la Fourmi*... et encore... vous voyez...

(Il sort contrarié.)

GEORGES BERR.

## NE S'Y TROMPE PAS

L'oncle.—Vous parlez du travail et vous ne savez même pas ce que c'est.

Le neveu.—Je le sais tellement bien que je l'évite toujours.

## SA DERNIÈRE DEMANDE



Lui.—Alors cela ne peut jamais être ?

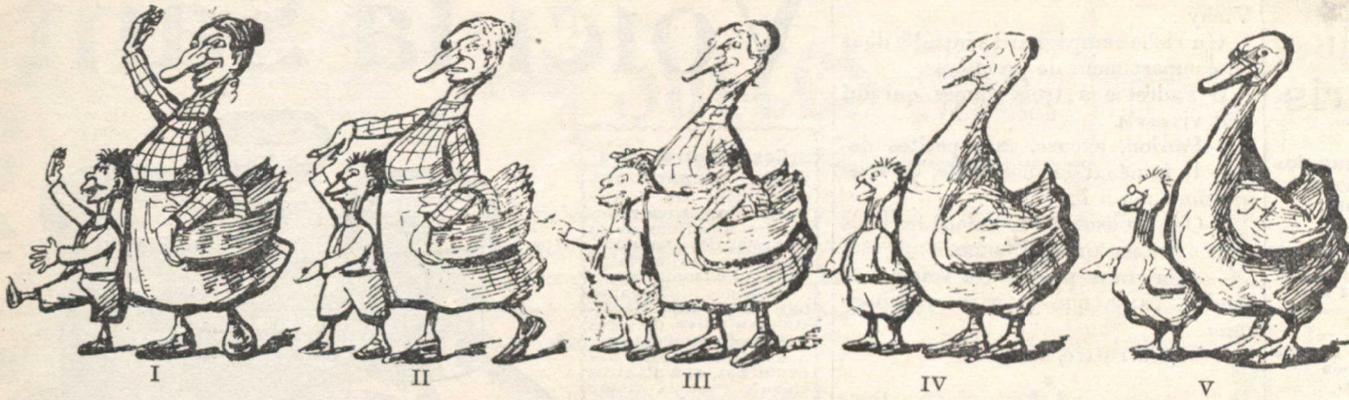
Elle.—Non, mais, de grâce, ne prenez pas mon refus tant à cœur.

Lui.—Alors... accédez à ma dernière prière...

Elle.—Qu'est-ce ?

Lui.—Prêtez-moi... prêtez-moi un dollar, j'ai parié sur la démarche que j'ai faite auprès de vous et les amis sont là au restaurant du coin qui... qui... qui attendent le résultat.

QUELQUES TRANSFORMATIONS



MOSAÏQUE

C'est seulement du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle que date en Europe la première fabrication de porcelaine analogue à celle de la Chine ; et ce fut en Saxe que cette belle industrie prit naissance par un hasard assez singulier. En ce temps-là, Auguste Ier, Electeur de Saxe, croyait à l'alchimie et avait mis à son service un très savant chimiste nommé Frédéric Boettger, pour le faire travailler à la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire à la production de l'or. Selon la mode du temps, Boettger portait perruque, perruque poudrée. Un jour, il lui sembla que sa perruque poudrée était plus lourde que d'habitude. Le domestique qui en avait l'entretien lui avoua que cette augmentation de poids pouvait provenir d'une nouvelle poudre qu'on venait d'inventer, et qui se vendait bien meilleur marché que la poudre ordinaire (poudre de farine ou d'amidon).

Or, quelque temps auparavant, un maître de forge d'un village près de Schizllberg, ayant remarqué que les chevaux, en suivant les chemins aboutissant à son établissement avaient les pieds couverts d'une poudre blanche très fine, dont le sol était jonché, eut l'idée de ramasser de cette poudre et de la vendre comme poudre à poudrer.

Le chimiste, instruit de la provenance de cette poudre, l'analysa et reconnut qu'elle n'était autre que le fameux argile dit kaolin, qui est le principe de la porcelaine chinoise, et que jusqu'alors on avait vainement cherché dans les divers pays d'Europe. Quelques années plus tard, dans la petite ville de Meissien, sur les rives de l'Elbe, fonctionnait la première porcelainerie européenne, dont les magnifiques produits ont acquis la plus juste célébrité.

\*\*\*

Sous ce titre de *Ce qu'on croit et ce qu'on devrait croire* et sous la vague signature de Dickson, un journal de province publiait en 1876 les réflexions suivantes, qui valent, croyons nous, d'être remarquées.

On croit que l'argent obéit aux hommes qui le possèdent, et on devrait croire qu'il leur commande.

On croit être sans préjugés, et on devrait se croire sans scrupules.

On croit être dans la réalité en rêvant, et on devrait croire que les réalités ne sont qu'un rêve.

On croit les poissons aussi stupides que voraces, parce qu'ils se laissent prendre à l'hameçon, et on devrait croire que les hommes ne se prennent guère autrement.

On croit que la fierté doit empêcher d'avouer ses fautes, et on devrait croire que c'est cet aveu qui donnerait quelque raison d'être fier.

On croit que l'enfant aime à se faire bercer et on devrait croire que l'homme aime encore plus à se bercer lui-même.

On croit pouvoir oublier les injures dont on se venge, et on devrait croire qu'on n'oublie pas même les injures qu'on pardonne.

On croit que les administrateurs sont chargés de faire les affaires du public, et on devrait croire qu'ils se chargent surtout de faire les leurs.

On croit qu'un abus est une exception, et on devrait croire que les abus sont la coutume universelle.

On croit que l'ingrat à une mauvaise mémoire, et on devrait croire qu'il en a une excellente, car il n'oublie pas de garder rancune au bienfaiteur.

On croit honteux de tendre la main pour demander, et on devrait croire honteux de ne pas la tendre pour donner.

On croit que la vieillesse est la saison des fruits, et on devrait croire qu'elle n'est plus la saison des fleurs.

\*\*\*

M. Bartlett, ancien surintendant du Jardin zoologique de Londres, avait laissé un ouvrage presque achevé sur *Wild Animals in captivity*. Son fils a copieusement complété le travail paternel et l'ouvrage vient de paraître. Il a aussitôt donné lieu à une vive polémique. Il s'agit de savoir jusqu'à quel point les hommes sont dans leur droit en privant de liberté, sous le vain prétexte de s'instruire, leurs frères inférieures qui n'ont guère d'autre bien. Quelques savants, comme on devait s'y attendre, ont revendiqué, au nom de l'orgueilleuse science, le droit à l'unique tyrannie. Mais les journalistes, qui connaissent leurs compatriotes, ont presque tous embrassé avec ardeur la cause des animaux. Ils savaient qu'en se vouant à la protection des faibles, à la défense des opprimés, ils flattaient cette passion d'altruisme que recèle toujours, — un peu somnolente parfois, surtout en politique ou en affaires, — le cœur de tout Anglais. On a donc vu, dans les journaux de la Cité, que d'affligeantes peintures du sort des animaux enfermés au Jardin zoologique de Londres. On dé-

crit leurs prisons trop étroites ou trop sombres ; la déplorable promiscuité où ils vivent dans un entassement reprouvé par toutes les lois de l'hygiène ; on a peint leurs souffrances, leurs tristesses, leurs incurable ennui et les regards de douloureux reproches que fixent sur les passants leurs yeux nostalgiques. Et l'âme anglaise s'est si vivement émue de ces récits funestes, que l'administration du Jardin s'est vue dans la nécessité de faire quelque chose. Sur la porte

de chacune des cages, à la porte de chacune des cages, à la porte de chaque enclos, on peut voir appendue, depuis quelques jours, une pancarte indiquant avec l'état civil de chaque pensionnaire, la date à laquelle il est entré dans l'établissement. L'administration espère ainsi convaincre le public que la captivité n'empêche point les animaux, fussent-ils les plus sauvages, de tenir à la vie et même d'atteindre souvent à un âge avancé. La campagne de presse n'a donc pas été tout à fait inutile ; il est douteux que la réforme paraisse suffisante au principaux intéressés.

\*\*\*

— On connaît les inconvénient de la fumée déversée sur les cités industrielles par les cheminées d'usines. Dans toutes les grandes villes, des règlements de police prescrivent d'employer des appareils fumivores destinés à la brûler et à l'empêcher ainsi d'incommoder le public ; il est d'autant plus étrange de voir ces règlements rester à l'état de lettre morte que cette fumée répandue dans l'atmosphère cause non seulement des dommages importants au voisinage, mais représente encore une perte considérable de combustible mal utilisé.

Pour Londres seulement, le président de la *Coal Smoke Abatement Society* évalue à environ 60 millions de dollars, la perte totale annuelle résultant des méthodes imparfaites de combustion du charbon.

On consomme chaque année à Londres environ 18 millions de tonnes de houille, qui coûtent à peu près 80 millions ; sans compter 3 millions de tonnes absorbées par les usines à gaz.

Or, les deux tiers de la chaleur développée par la combustion de cette énorme quantité de charbon, seraient perdus en passant par les cheminées ; la perte ainsi éprouvée se chiffre par 40 millions. Le dommage causé par la fumée aux peintures extérieures et aux décorations des édifices, au rideaux, tapis, linge, vêtements, est estimé à environ 15 millions, tandis que celle résultant de l'échappement direct des fumées dans l'air atteindrait 5 millions.

Et tout cela, sans parler des dommages autrement sérieux causés à la santé publique par l'absorption des poussières et vapeurs malsaines répandues par la fumée.

OMNIBUS.

La laideur de l'homme sans masque fait pardonner l'hypocrisie.

DEVINETTE



—Où est notre individu ?

# Alcooliques Aisément Guéris.

Mlle Edith Williams veut que les lectrices de ce journal savent comment elle a sauvé son père.

Elle fit usage d'un remède sans odeur et sans saveur dans son manger et le guérit sans qu'il le sut.

Un paquet d'essai de ce remède est expédié franco pour montrer comment on guérit les alcooliques aisément.

Rien n'est plus dramatique ou affectueux que la manière dont Mlle Edith Williams. Boite 36 Waynesville, O., a guéri son père alcoolique après des années de peines, de découragement et de souffrances sans pareilles.



Mlle Edith Williams

Oui, mon père est un homme réformé, dit elle, et nos amis pensent que c'est un miracle que je l'aie guéri sans qu'il le sût et sans son consentement. J'avais lu comment Mme Kate Lynch, domiciliée 319 rue Ellis, San Francisco, Cal., avait guéri son mari, en se servant d'un remède secretément, dans son café et son manger, et j'écrivis au Dr Haines pour avoir un paquet d'essai. Quand il arriva j'en mis dans le café de mon père et dans son manger et je l'observai attentivement, mais il ne découvrit rien et je continuai.

Un matin mon père se leva et dit qu'il avait faim. C'était un bon signe parce qu'il déjeunait rarement. Il partit et quand il revint à la maison, le midi, parfaitement sobre, j'étais presque folle de joie, car je ne l'avais pas vu sobre durant une demi-journée depuis quatorze ans. Après le dîner, il s'assit confortablement dans une grande chaise et dit: "Edith, je ne sais pas ce qui est survenu mais je détecte la vue et la senteur des liqueurs et je vais cesser de boire pour toujours." C'en était trop pour moi et je lui avouai ce que j'avais fait. Nous poussâmes un cri de joie et maintenant notre foyer est le plus heureux et mon père le meilleur homme qui se puisse imaginer. Je suis bien contente que vous publiez cet exemple, car il sera connu de plusieurs autres et les renseignera sur le Golden Specific.

Le découvreur, le Dr Haines, enverra un échantillon de ce grand remède gratis à tous ceux qui lui écriront pour l'avoir. Il en envoi assez pour montrer comment on s'en sert dans le thé, le café, ou le manger, et pour montrer qu'il guérira cette terrible habitude paisiblement et permanentement. Envoyez vos nom et adresse au Dr J.-W. Haines, 678, Glen, Building, Cincinnati, Ohio, et il vous enverra un échantillon gratis du remède, cacheté avec soin dans une enveloppe non imprimée, avec les instructions complètes pour s'en servir, des livres et des certificats de centaines de personnes qui ont été guéries et tout ce qui est nécessaire pour vous aider à sauver vos proches et affectionnés d'une vie de dégradation, de pauvreté inévitable et de disgrâce.

Demandez un essai gratis aujourd'hui. Il illuminera le reste de votre vie.



## GRATIS

Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornementé, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritablement américain, aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et votre montre tout à fait gratuitement.

The Lever Button Co., Boîte 1002 Toronto, Can.

## PRIX GRATIS

Les lettres à droite épellent les noms de 3 grandes villes. Pouvez-vous les trouver? Alors écrivez votre nom librement et envoyez-le nous avec 3 timbres de 2 centimes, pour frais d'envoi, etc., et vous recevrez gratuitement un magnifique Prix qui vous fera certainement bien plaisir.

Cie. Toronto Premium, Boîte 1008 Toronto.

En chemin de fer, route de Paris à Vichy :

Un riche campagnard s'installe dans un compartiment de premières.

Il s'adresse à trois dames qui lui font vis-à-vis.

—Pardon, excuse, mes petites dames, la fumée d' la bouffarde, ça vous incommodé-t-il ?

—Oui, monsieur, répondent les trois dames comme un seul homme.

—Alors tant pis, faudra voir à descendre, parce que je vais en fumer une.

—Vieux rustre, va !

—Achète-moi une belle poupée, dis, papa.

—Se te l'achèterai demain. Aujourd'hui les magasins sont fermés.

Un instant après, le père prend l'enfant sur ses genoux.

—Voyons, Lili, embrasse-moi.

—Il est trop tard, ma bouche est fermée, je t'embrasserai demain.

Hécrevice aîné, qui n'a plus qu'un an de service militaire à faire, est en permission chez ses parents.

Hier, il disait tout joyeux, en se frottant les mains :

—A présent, je suis de la classe.

Son jeune frère, âgé de dix ans, piteusement, en prenant son carton pour aller à l'école :

—Hélas ! moi aussi !

Je tire bien moins des livres que je n'y mets moi-même.

### TRISTE AGENCE

La phtisie, la pneumonie, la consommation, agence redoutable qui peut procéder d'un rhume, même léger. Le Baume Rhumal nous sauve de tout cela.

## SUITES D'UN RHUME

soit de cerveau, soit de la poitrine, sont le catarrhe chronique, la consommation et le tombeau.

## KOLDSTOP

est un traitement complet, comprenant des pilules, des poudres et un soufflet. Il arrête le pire rhume de cerveau ou de poitrine en 24 heures. Prix, 25 cts.

### POUR MES CONCOITOYENS SEULEMENT

Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, je fus absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 159 Holman St. Hammond, Ind.

## GRATIS

Nous donnons cette belle montre de dame en vendant seulement 3 douzaines de paquets de délicieux parfum à 10 cts. chacun. Le parfum est si odoriférant et durable qu'un seul paquet parfumerait un tiroir de bureau pendant des années. Il est dans 3 odeurs : Rose, Violette et Hélotrope, et est en paquets portant belles dessins de fleurs dans plusieurs couleurs. Tout le monde l'achète. Cette montre est très belle avec boîtier en nickel solide, cadran décoré, aiguilles en or, excellents mouvements à remontoir avec régulateur. Ecrivez et nous enverrons le parfum, vendez-le, retournez l'argent, et nous enverrons votre belle montre qui tient très bien le temps franco. THE ROSE PERFUME CO., Boîte 651, TORONTO.

# Voici la Santé

GRATIS

Ces quatre nouvelles préparations constituent un traitement complet pour toutes les affections de la Gorge et des Pouxons, aussi une cure certaine pour la Consommation. Certaines personnes ont besoin de l'Emulsion-Nutritive, d'autres ont besoin du Tonique; à d'autres il faut l'Expectorant, et à d'autres encore, c'est la Gelée qu'il faut. Et les quatre, ou n'importe quels, trois ou deux, ou un, peuvent être employés seuls ou en combinaison, suivant les exigences du cas. Directions complètes avec chaque paquet des quatre remèdes gratis, représentés dans cette vignette.



Ceci est une cure certaine pour toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi . . . .

## LA CONSOMPTION

# CES QUATRE REMEDES

Représentent un nouveau système de traitement médical pour les faibles, et ceux qui souffrent de maladies épuisantes, faiblesse des poumons, toux, mal de gorge, catarrhe, consommation et autres affections pulmonaires, ou états inflammatoires du nez, de la gorge et des poumons.

Le traitement est gratuit. Vous n'avez qu'à écrire pour vous le procurer.

Par le système élaboré par le Dr T. A. SLOCUM, le spécialiste dans les maladies des poumons et celles qui s'y rattachent, ce qu'il faut au corps malade peut être condensé dans son traitement par quatre préparations différentes.

Quelle que soit votre maladie, un ou plus de ces quatre remèdes vous fera du bien.

Suivant les besoins de votre cas, pleinement expliqués dans le traité donné gratis avec les remèdes gratuits, vous pouvez prendre un, ou deux ou trois ou tous les quatre, ensemble.

Les quatre ensemble forment une armure complète contre la maladie sous quelque forme qu'elle puisse vous attaquer.

## L'OFFRE EST GRATUITE

Pour obtenir ces quatre précieuses préparations gratuites, représentées ci-haut, écrivez simplement à THE T. A. SLOCUM CHEMICAL CO., LIMITED, 479 King Street West, Toronto, donnant l'adresse du Bureau de Poste et du Bureau de l'Express, et le remède gratuit (The Slocum Cure) vous sera promptement expédié.

Les malades devraient profiter immédiatement de cette offre généreuse, et, en écrivant pour avoir les remèdes, mentionnez toujours ce journal.

Les personnes en Canada qui voient l'offre gratuite Slocum dans les journaux américains, voudront bien s'adresser au laboratoire de Toronto pour échantillonnage.

Toute la correspondance se fait en anglais. Veuillez écrire en anglais.



## Gratis Or Solid

Bague ornée d'une réelle tourquoise ou grenat et 2 perles orientales, toutes de bonne grandeur données en vendant seulement 15 paquets de graines de p. ds sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes de toutes couleurs. Ecrivez pour les graines.

Vendez-les, revy vez l'argent, et nous enverrons tous frais payés dans un beau étui o. te bague d'or solid ornée de réels pierres. Prize Seed Co., Boîte 603, Toronto.

## OR SOLIDE

Nous donnerons cette magnifique Bague en Or Solide, ornée d'un rubis et de deux perles, aux personnes qui voudront seulement 15 sets de belles Epingles Parisiennes à 10c. le set. Ces Epingles sont finies en Or et en émail, joliment gravées et fixées sur cartes par groupe de trois. Elles sont de si bonne qualité que nos agents les vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Vendez-les, envoyez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Solide vous sera expédiée par le retour du courrier. CIE. DOMINION NOVELTY, Boîte 1005 Toronto.

**Avant. Après. Phosphatine de Wood.**  
**Le Grand Remède Anglais**  
 Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.  
**The Wood Company, Windsor, Ont.**  
**B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal**

**GRATIS.**  
 Nous donnerons cette magnifique Bague finie en Or, ornée de 3 beaux brillants, à toutes personnes qui vendront seulement 10 Médallions en l'arum à 10c. chaque. Ce l'arum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de de jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum durable. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Venez-le, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons cette magnifique Bague soigneusement emballée dans une caisse doublée en velours.  
**La Cie. Perfume, Boite 1009 Toronto, Can.**

**GRATIS PARFUM LAMPE**  
 Avec un abat-jour en couleur, brûlé en verre rempli avec parfum liquide le plus choi, donne en vendant seulement 12 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes dans toutes couleurs. Ecrivez pour les graines. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous enverrons tous frais payés la jolie lampe co-montrée. Servez-vous le parfum, puis remplacez-la avec huile, et vous avez une jolie lampe de chambre.  
**PRIZE SEED CO., Boite 699, TORONTO.**

**GRATIS**  
 Ce magnifique canif à quatre lames, avec manche en perle, aux personnes qui vendront seulement six Epingles Fer à Cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent, et votre canif vous sera envoyé franco immédiatement.  
**La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Can.**

**GRATIS 3 BELLES OPALES**  
 Des couleurs de l'arc-en-ciel, ornées dans solide gold alloy, données en vendant seulement 10 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes dans toutes couleurs. Ecrivez pour les graines. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous enverrons cette bagne dans un joli étui doublé en perche, tous frais payés.  
**The Prize Seed Co., Boite 696, Toronto.**

**GRATIS**  
 Nous donnons ce magnifique Violon, bonne grandeur, modèle Stradivarius complet avec archet et cordes, aux personnes qui vendront seulement deux douzaines d'épingles à cravates.  
 à 15 cts. chacune. Ces épingles sont bien finies en or, et ornées d'une magnifique imitation de diamants de rubis et d'émeraudes. Elles sont une splendide valeur et se vendent très facilement. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre adresse et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Violon par express, tous frais payés par nous.  
**GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto, Can.**

**GAGNEZ CETTE MONTRE**  
 En vendant seulement deux douzaines de belles Epingles, finies en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chaque. Ces épingles sont le meilleur article qui ait jamais été offert à nos agents, tout le monde est anxieux de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure, ces épingles se vendent si facilement. La montre a un vrai mouvement levier Américain, avec boîtier en nickel poli bord orné et remontoir. Elle est très élégante, recommandable sous tous rapports, et devrait durer des années. Envoyez-nous cette annonce, et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et cette belle montre vous sera envoyée gratuitement.  
**La Cie. Dix, Boite 1007 Toronto, Canada.**

**Gagnez une Mandoline**  
 en vendant seulement 21 douzaines de ces grandes belles pièces de centre à 15 cts. chacune. Elles sont dans la plus nouvelle forme ovale, mesurant 18 x 12 pouces, et sont faites en toile brodée de la plus belle qualité, estampées prêtes à travailler en dessins de choix, y compris œillet, lys de la vallée, Rose, etc. Ecrivez nous et nous vous enverrons les pièces de centre et notre grosse liste de primes franco par la poste. Venez les, retournez l'argent et nous vous enverrons par express, tous frais payés, cette magnifique mandoline avec foyer, tête en cuivre brevetée de facture nickel poli, dessus artistiquement ciselé, et un jeu complet de cordes et de "pics." Ne négligez pas une aussi belle chance. Ecrivez aujourd'hui.  
**The Lincn Doyley Co. Boite 64, Toronto.**

**MONTRE EN OR GRATIS**  
 Et un Magnifique Prix donné pour chaque solution. Ceci est une Devinette dans laquelle est caché un petit garçon. Si vous avez les yeux grands ouverts et examinez la gravure de près vous le trouverez peut-être. Quand ceci sera fait, prenez un crayon et tracez les lignes de la figure et du corps, ensuite découpez la gravure et envoyez-nous-la avec votre nom et votre adresse. Veuillez inclure, six timbres d'un centin pour couvrir les frais d'envoi. La première personne qui nous enverra la solution recevra une Magnifique Montre, avec boîtier de chasse plaqué en Or, bien gravé, et les autres recevront de beaux Prix. **LA CIE. ART SUPPLY, Boite 1010 Toronto.**

# Succes

Dans la Teinture A la Maison !

Si vous envoyez 10 cts par la poste à l'agence Canadienne de cette Fameuse Teinture Domestique Anglaise : le Savon Maypole, nous vous enverrons un morceau de n'importe quelle couleur désirée, en même temps qu'une utile petite brochure sur la manière de faire de la teinture chez soi (15 cts pour le noir.)

Si le gâchis, le trouble et l'incertitude inhérent aux anciennes teintures en poudre, le Maypole sera toute une révélation pour vous.

Agents Canadiens : 8 Place Royale, Montréal.

## ANTE MORTEM



Le lion.—Ça fait plaisir de savoir que vous croyez à la metempsychose. Votre prochaine transformation se fera dans le corps d'un lion.

## Employez-vous une Veilleuse ?

La petite veilleuse "LITTLE BEAUTY" donnera une lumière de deux chandelles pendant quarante heures, coûtant un centin et demi d'huile de pétrole pendant tout ce temps, sans fumée ni odeur, garantie.

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
**6 RUE ST-LAURENT.**

La jeunesse joue avec l'avenir, cette bête louche que l'homme caresse, parce qu'il s'en défie.



**STEREOSCOPE GRATIS**  
 Donne à tous ceux qui vendront seulement 2 douzaines de gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus odoriférantes fleurissantes de toutes couleurs. Ce stereoscope a une poignée brevetée qui se replie, sur montant enivoir, un capuchon verni et de puissantes lentilles qui font paraître des vues comme des scènes de la vie actuelle. Les vues envoyées avec chaque instrument sont une source d'amusements sans fin. Ecrivez pour les graines. Venez-les, renvoyez l'argent, et nous enverrons ce stereoscope avec une splendide assortment de vues, tous frais payés. Le saison pour la vente de graines est court, ainsi demandez aujourd'hui.  
**PRIZE SEED CO., Boite 695, TORONTO.**

**GRATIS POUPEE HABILLE**  
 Donnée en vendant seulement 2 douzaines gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes, fleurissantes de toutes couleurs. Cette jolie poupée a les yeux roses, lèvres rouges, yeux bleus cheveux bouffés, pales et frisés. Elle a 19 pouces de longueur avec tête, bras et jambes mobiles. Sa robe qui est de riche étoffe est très garnie de velours et dentelles. Son chapeau est tout à fait fashionable et elle a aussi des bas, des souliers et des sous-vêtements. Ecrivez pour les graines. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons cette jolie poupée tous frais payés.  
**The Prize Seed Co., Boite 694, Toronto.**

**GRATIS**  
 Or Solid ou Argent Solid  
 Bracelet de gourmette composé donnée aux personnes qui vendront seulement une douzaine d'épingles élégantes d'or ou argent à 10c. chacune. Elles font fureur à Paris. Ecrivez et nous enverrons les épingles. Venez-les renvoyez l'argent et nous enverrons ce beau bracelet dans une jolie boîte tous frais payés.  
**THE BEST CO., BOITE 625, TORONTO.**

**Gratis JOLI COUTEAU AVEC MANCHE EN PERLE**  
 Donné en vendant seulement 9 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 grandes variétés les plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes de toutes couleurs. Ce splendide couteau a une manche en nacre de perle poli, bouts bruni, garni de cuivre, et quatre lames de la meilleure qualité d'acier. Ecrivez pour les graines. Venez-les, renvoyez l'argent et nous expédierons ce couteau. Tous frais payés. Demandez aujourd'hui. **THE PRIZE SEED CO., Boite 695, Toronto.**

**MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS!**  
 Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable, à remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement deux douzaines d'épingles à 10c. chacune. Ces épinglettes sont très belles, finies en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épinglettes. Venez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. **La Cie. Toronto Premium, Boite 1008 Toronto.**

**GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES**  
 Donné aux personnes qui vendront seulement 15 plumes en verre à 10c. chacune. Ces merveilleuses plumes ne rouillent jamais, ne s'usent jamais et écrivent aussi facilement que une pointe précieuse d'or. Ce Camera prend une photographie 2 x 2 pouces. Avec cela quelque garçon brillant ou fille, brillante peut faire de bonnes photographies. Les accessoires comprennent, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de verre, 1 cadre à imprimer, 2 plats à développer, 1 paquet de révélateur, 1 paquet de papier blanc, 1 paquet de papier argent et un set complet de directions. Ecrivez et nous enverrons les plumes. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre Camera et accessoires soigneusement emballés, tous frais payés. **Toledo Pen Co., Boite 615, Toronto.**

**GAGNEZ CETTE MONTRE**  
 En vendant seulement 2 doz. de belles épingles à cravates finies en or à 10c. Elles ont beaucoup de valeur. Les personnes sont anxieuses de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure, vu que les épingles se vendent si facilement. Cette montre a un vrai mouvement levier Américain, avec boîtier en nickel plaqué et bord orné, elle se monte et se règle sans clef, est élégante et recommandable sous tous rapports, en prenant bien soin elle peut durer des années. Découpez cette annonce et envoyez-nous la avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Venez les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tout à fait gratuitement.  
**EMPIRE NOVELTY CIE., Boite 1004, Toronto, Canada.**

## MODÈS PARISIENNES



TOILETTE POUR FILLETTE, en drap gris pâle. — Jupe en forme, garnie au bas d'un large biais de velours noir, découpé en dentelé et appliqué tout autour de la robe. Au-dessus, court un biais étroit de même velours. — Corsage blouse monté sur un empiècement de velours noir, dentelé au bas et garni au-dessous d'un biais de velours. Col droit en velours. Manche terminée par un poignet de velours découpé en pointe.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

## VARIATIONS SUR LA TEMPÉRATURE

A.—Oh ! ces sales temps brumeux ! La boue ! la pluie !... Ça me crispe, ça m'énerve.

B.—Evidemment, vaudrait mieux un bon petit froid sec.

A.—Un bon petit froid sec ? Merci, les pieds gelés, les mains, le vent dans la figure...

B.—Dame, on ne peut pas être toujours au printemps !

A.—Le printemps ! vous aimez ça, le printemps ?... Le rhume de cerveau, les boutons sur le bout du nez ; c'est bien joli, et puis, faut se purger...

B.—L'été, alors ?

A.—L'été ? Ah ! oui, parlons-en, c'est du propre, votre été ! On transpire ; moi, ça me fait suer...

B.—Je vois ce que c'est : vous aimez l'automne.

A.—L'automne ! l'automne ! Taisez-vous, taisez-vous ! Ah ! je vous félicite, c'est une belle saison ! Tout est jaune, les jours raccourcissent, c'est sinistre !...

## UNE ERREUR

Elle.—Quelques inventeurs paraissent être totalement dépourvus d'imagination.

Lui.—Qui vous porte à penser cela ?

Elle.—Je ne puis m'empêcher de me demander pourquoi l'inventeur de l'épingle à cheveux n'a pas pris aussi un brevet pour cet article comme crochet à gants.

## ACTUALITÉ

Robert.—Hein ! ce froid !... et que de déplorables accidents !

Paul.—Ne m'en parle pas... il y avait dix ans que je faisais chambre à part... hier soir, j'ai dû réintégrer le domicile conjugal !

## ELLE A DIT NON

Le père.—Pourquoi lui as-tu permis de t'embrasser ?

La fille.—Il était si gentil ; et puis, il m'a demandé...

Le père.—Mais je t'ai toujours dit qu'il fallait quelquefois savoir dire non.

La fille.—C'est ce que j'ai dit. Il m'a demandé si je me fâcherais s'il m'embrassait.

## EN ITALIE

Le touriste.—Est-ce que vous avez quelquefois de la pluie, ici ?

L'indigène.—De la pluie ? Nous ne connaissons pas ça.

Le touriste.—Il me semble pourtant avoir vu un marchand de parapluies.

L'indigène.—Caro signore, ce que vous appelez des parapluies, nous appelons ça des ombrelles.

## UN JÉ TIENS...

La mère.—Tu t'es encore battu ?

Toto.—Oh ! pas beaucoup.

La mère.—As-tu, comme je te l'ai déjà dit, compté jusqu'à cent quand tu as senti la colère monter dans toi ?

Toto.—Certainement... Mais j'ai frappé d'abord. C'était plus sûr.

## PATRONS "MAY MANTON"

(Primes du SAMEDI)

No 3749.—Ce modèle vous laisse le choix de la manche simple ou de fantaisie et de la doublure ajustée ou non. On emploie le crépon de Chine avec guipure pour l'ornementation. Ce modèle n'offre aucune difficulté dans la confection et peut être réalisé sans grande dépense.

Matériaux : 3 verges  $\frac{1}{2}$ , 21 pouces de largeur, plus ornementation, pour personne de taille ordinaire.

Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

No 3749.—Corsage pour dame.

No 3755.—Corsage à pinces.



3749 Woman's Waist,  
32 to 40 in. bust.



3755 Tucked Shirt Waist,  
32 to 40 in. bust.

No 3755.—Ce modèle est presque sans rival. Il est en batiste de laine avec garnitures à l'aiguille, mais n'importe quel autre tissu plus léger peut être employé. Seulement si on emploie le coton ou la toile, il ne faut pas de doublure. On peut remplacer le col marin par un "rabattu".

Matériaux : 4 verges  $\frac{1}{4}$ , 21 pouces de largeur, pour taille moyenne.

Dimensions des patrons : 32, 34, 36, 38 et 40 pouces, mesure de buste.

## COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "MAY MANTON"

Toutes les personnes désirant avoir les patrons ci-dessus n'ont qu'à remplir le coupon ci-dessous et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les patrons demandés.

## NOS PATRONS

AVIS AUX LECTRICES.—Nous ne pouvons fournir en fait de patrons que ceux parus dans et depuis le numéro du 26 janvier, notre contrat avec l'ancienne maison ayant pris fin.

## COUPON—PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

# LE PACIFIQUE CANADIEN

## SERVICE DE TRAINS POUR OTTAWA

### DE MONTREAL

Départ de la gare de la rue Windsor, \*9.30 a. m., 9.55 a. m., 4.10 p. m., 6.15 p. m., \*10 p. m.  
Départ de la gare de la Place Viger à 8.30 a. m., 5.40 p. m.

### ARRIVENT A OTTAWA

Gare Centrale, 12.10 p. m., 6.30 p. m., 9.45 p. m.  
Gare Union, 12.40 p. m., \*1.10 p. m., 9.45 p. m., \*1.40 a. m.

### D'OTTAWA

Partent de la gare Union, \*4.15 a. m., 8.45 a. m., \*2.35 p. m., 5.45 p. m.  
Partent de la gare Centrale, 6.15 a. m., 9.05 a. m., 4.25 p. m.

### ARRIVENT A MONTREAL

Gare de la rue Windsor, \*8 a. m., 9.35 a. m., 11.20 a. m., \*6.10 p. m., 6.40 p. m.  
Gare de la Place Viger, 12.55 p. m., 10.00 p. m.  
\*Tous les jours. Les autres convois les jours de semaine seulement.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

## GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

### CHANGEMENT IMPORTANT

Dans le Service des Trains

PRENANT EFFET LE 7 OCTOBRE 1900

Les trains partiront comme suit :

- 7.40 a. m. pour Toronto et toutes les stations sur le C. A.
- 8.00 a. m. pour Portland et Québec.
- 8.40 a. m. pour New-York via D. & H.
- 9.00 a. m. Intercolonial Limité pour Toronto et Chicago.
- 9.01 a. m. C. V. pour Boston et New-York.
- 9.50 a. m. pour Ottawa.
- 4.10 p. m. pour Ottawa.
- 5.50 p. m. pour les stations du C. A.
- 6.50 p. m. pour Boston et New-York via C. V.
- 7.00 p. m. pour New-York via D. & H.
- 8.00 p. m. pour Toronto et les stations de l'Ouest.
- 8.30 p. m. pour Québec et Portland.
- 9.00 p. m. C. V. pour Boston et New-York.
- 10.30 p. m. pour Toronto et Chicago.

\* Signifie : train quotidien. Tous les autres trains sont quotidiens, excepté le dimanche.

Pour les changements du service des trains locaux et suburbains, consultez le nouveau Guide du Chemin de fer du Grand-Tronc.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

## On Contracte Facilement le Rhume...

en se mouillent les pieds, en s'exposant aux courants d'air ou en s'échauffant les sangs; ce sont là des choses qui arrivent très simplement mais qui ont souvent des résultats sérieux. Ce n'est peut-être qu'une légère toux ou un léger rhume dès le début, mais un léger rhume négligé a causé la mort d'un grand nombre de personnes.

Plus vous toussiez plus vous aggraviez votre cas, car en toussant vous irritez et augmentez l'inflammation.

CHERRINE fait cesser la toux et guérit le rhume.

Si votre pharmacien ne vend pas CHERRINE, écrivez-moi.

**E. A. RANSON,**  
Lachine, Qué.



**COLLIER DE PERLE**  
Ornée de 175 gross s belles perles, 3 brillants pendant parisiens éblouissants, et une agrafe de perle. donné aux personnes qui voudront se enient une douzaine de grands beaux paquets de délicieux parfum en Violette, Rose et Hélotrope à 10c. chacun. Ecrivez et nous enverrons le parfum. Vendez-le, renvoyez l'argent, et nous enverrons franco par la m. le votre superbe collier. Vous l'aimerez très bien.  
**The Rose Perfume Co. Boite 655 Toronto.**

### ENTRE ELLES



Mme Boff. — Moi, je fais user toutes mes vieilles robes par mon mari.  
Mme Toff. — Vous plaisantez !  
Mme Boff. — Non, il est avocat.

**LA VELOUTINE** Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth  
**HYGIENIQUE, ADHERENTE, INVISIBLE.**  
MEDAILLE D'OR, Exposition Universelle, PARIS 1900  
**CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.**  
(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

**GRATIS**  
Bague diamant brillant électrique donne absolument gratuit aux personnes qui voudront seulement 10 grands beaux paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et Rose à 10c. chacun. Notre parfum  
se vend. Ecrivez et nous l'enverrons gratuitement. Vendez-le, renvoyez \$1.00 et vous recevrez cette splendide bague dans une boîte doublée en peluche. Home Specialty Co., Boite 664, Toronto

**GRATIS**  
Une boîte à musique offerte gratuitement aux personnes qui voudront seulement que 4 doz. de belles épingles à ceintures, à 10c. chacune. Ces magnifiques épingles viennent directement de Paris, où elles sont en très grande vogue. Cette élégante boîte à musique française est ronde et ornée de nickel, avec couvercle et bien ajustées. Elle joue deux charmanes morceaux de musique. Ecrivez pour avoir les épingles, quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons franco par la po. te, cette magnifique boîte à musique.

**GRATIS**  
BAGUES EN OR  
Avec diamants électriques brillants ou ornées de 3 magnifiques opales, ou baues sœurs magnifiquement gravées à votre choix, si vous vendez simplement dix gros et beaux paquets de parfum, hélotrope, violette et rose à 10c. chacun. Ecrivez et nous vous enverrons franco par la po. te, cette magnifique boîte à musique.

**QUERIT LE RHUME EN UN JOUR.**  
Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cents, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.

**GRATIS**  
Nous donnons cette belle montre avec boîtier en nickel-pall, mouvement Américain à cylindre aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés des plus nouvelles et les plus odoriférantes de tous les couleurs. Ils sont le fleur préféré de tout le monde. Ecrivez et nous enverrons 15 marchandises. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre jolie montre qui tient parfaitement le temps tous frais payés. **THE PRIZE SEED CO., Boite 691, TORONTO.**

**Fillettes GRATIS**  
Nous donnons cette élégante lampe aux personnes qui voudront seulement 1 douzaine de paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et Rose à 10c. chacun. Cette lampe est pourvue d'un abat jour en cuivre, un abat jour en couleur. Complète avec mèche et cheminée. Le bol est rempli d'un pied de parfum le plus choisi, quand le parfum est épuisé, rempli d'huile et vous avez alors une jolie lampe de chambre non-explosive. Ecrivez et nous enverrons la lampe tous frais payés. **THE ROSE PERFUME CO., BOITE 659, TORONTO.**

**GRATIS**  
Or Solid ou Argent Solid Bracelet chaîne de gourmette composée d'un douzaine de gros paquets de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 42 variétés dans tous couleurs. Ecrivez et nous enverrons ce joli bracelet dans une jolie boîte, tous frais payés. **THE PRIZE SEED CO., Boite 693 Toronto, Ont.**

**Gratit**  
Nous donnons cette montre sûre de garçon en vendant 2 douzaines de gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Or cette jol. e montre sûre de dame avec cadran décoré et à guillets d'or pour la vente de 3 douzaines. Chaque paquet contient 42 variétés des plus nouvelles et les plus odoriférantes de toutes les couleurs. Ecrivez et nous enverrons votre montre tous frais payés. Le saison pour la vente est court, ainsi demandez toute de suite. **THE PRIZE SEED CO., BOITE 690, TORONTO.**

**Cook's Cotton Root Compound**  
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, effectif. Messieurs, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. **The Cook Company, Windsor, Ont.**  
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

**Pilules de Fer pour le Sang** DE COVERTON  
Un infailible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.  
PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.  
**C. J. COVERTON & CO.,**  
Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

**"International Limited," via Grand Tronc**  
Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.  
Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

**Jeunes** Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.  
**The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.**

La vérité historique n'est qu'une coche mal taillée entre des erreurs ou des mensonges contraires.

**GRATIS** Nous donnons ce magnifique solo accordéon aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines d'épingles ornées de pierres à 15c. chacune. C'est une beauté. Il a 10 clefs, 25 eux, 2 sets d'anches, caisse en ébène, action à jour et double soufflet avec protecteurs et agrafes. Nous n'exigeons pas d'argent d'avance. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous ferons parvenir ce magnifique accordéon, tous frais payés. **GEM PIN COMPANY, Boite 1003 Toronto, Canada.**

**100 TIMBRES** La meilleure valeur pour être offerte un paquet contenant 100 Timbres Etrangers Mélangés: Denmark, Suisse, Portugal, Russie, etc. envoyés franco pour 10c. seulement. **GEM PIN COMPANY, Boite 1003 Toronto, Can.**

**GRATIS** MAGNIFIQUE SCLO ACCORDEON donné aux personnes qui voudront seulement 3 douzaines de plumes en verre à 10c. chacune. Ces merveilleuses plumes sont faites entièrement de verre et offriront une page avec une plume d'écure. Ce splendide Accordéon a 10 clefs, en nickel, 2 séries de lanches, caisse en ébène, action ajourée et soufflets doublés avec protecteurs et agrafes. Ecrivez et nous enverrons les plumes, vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre Accordéon tout frais payés. **THE TOLEDO PEN CO., Boite 613 TORONTO.**

**GRATIS** Nous donnerons, gratis aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de belles épingles à Cravate avec pierre précieuse, à 10c. chacune, cette superbe Lanterne Magique, en métal vert, pourvue de lentilles, montrant 44 vues comiques d'hommes, femmes, garçons, fillettes, animaux sauvages, etc. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, envoyez l'argent et nous vous ferons parvenir, franco, cette superbe Lanterne Magique, soigneusement emballée. Vous pouvez facilement la gagner dans l'espace d'une heure en vous mettant à l'œuvre de suite. **Cie. Emmenton & Co., Boite 1006 Toronto.**

**OR SOLIDE**  
Nous donnons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui voudront seulement 15 épingles ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague. **PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1001 Toronto, Canada.**

## LA QUESTION DU CHARBON



—Moi, ça m'est égal, je me chauffe au boa !

## Chronique des Amusements

## THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Très vif succès pour le "Médecin des Pauvres", la semaine dernière, au Théâtre National Français. Cette pièce à grand spectacle était on ne peut mieux montée, et elle a été interprétée avec beaucoup de talent par MM. Julien Daoust, Filion, Hamel, Labelle, Petitjean, Bouzelli, Mmes Bouzelli et de la Sablonnière, Mlle Bérangère, etc.

Pour la semaine du 25 février, on a monté un grand drame de M. Pierre Decourcelles, l'auteur des "Deux Gosses", "L'As de Trèfle". Cette pièce renferme nombre de tableaux et de scènes extrêmement intéressants. Citons l'assassinat de Julia par Narcisse et Mondétour, le vol, l'arrestation de l'innocent Marcel Bernier ; puis, au dénouement, la réhabilitation de ce dernier et le juste châtement des coupables.

La mise en scène sera très bien soignée, comme toujours. Quant à l'interprétation, elle ne peut être que parfaite, ayant été confiée à Mmes de la Sablonnière et Nozière, Mlles Rhéa et Bérangère, MM. Filion, Hamel, Daoust, Petitjean, Labelle, Bouzelli, Palmiéri, Godeau et Valhubert.

## LA DAME BLANCHE DE SUÈDE

S'il faut en croire le correspondant à Stockholme de l'*Indépendance Belge*, on parle beaucoup, dans la haute société suédoise et dans les journaux, de la fameuse Dame blanche du château royal de Stockholme, qui, à en croire la légende, se promène chaque nuit dans les salles du château de Stockholme et qui porte malheur chaque fois qu'un être vivant la rencontre.

Feu la princesse Eugénie — sœur du roi Oscar — rencontra une nuit la Dame blanche. Elle lui apparut de taille très haute et svelte et de traits distingués. Le spectre était revêtu d'une robe de satin blanc ornée de dentelles précieuses et il se tenait sous un grand lustre. La Dame blanche jeta à la princesse Eugénie un regard furieux et la princesse s'enfuit épouvantée.

Peu de jours après cette apparition, la reine Louise mourut. Sans doute, tout cela appartient au domaine de la légende, mais il n'en est pas moins vrai qu'on croit fermement dans la haute société suédoise aux apparitions de la Dame blanche et que l'on est bien prêt d'ajouter pleine croyance aux histoires de revenants.

## RÉMINISCENCE

Sterne qui maltraita beaucoup sa femme, disait à Garrick :

—Un mari qui n'est pas bon pour sa femme mérite d'avoir sa maison brûlée.

—Si cela est votre avis, répondit Garrick, j'espère que votre demeure est assurée.

## SINGULIER HÉRITAGE

Un original vient de mourir à Vienne, en laissant à ses héritiers une quantité de grands coffres remplis de coupons de chemins de fer qu'il avait collectionnés partout et pour lesquels il avait dépensé toute une petite fortune.

Les héritiers ont fait estimer ce singulier héritage. Leur désillusion a été complète. Les 400,000 coupons ont dû être cédés, presque au poids du papier tout juste, à une maison anglaise pour 2,000 florins.

Evidemment les héritiers auraient préféré des coupons de rente à cette bizarre collection. C'eût été d'une défaite plus facile !

## BUSINESS !

*Le père.*—Eh bien ! petite, crois-tu maintenant que deux têtes valent mieux qu'une ?

*Elle.*—Oh oui ! car avec deux têtes on peut s'exhiber et faire beaucoup d'argent !

## L'IMPOSSIBLE

Un Irlandais, entendant dire que Shakespeare était mort le même jour que celui anniversaire de sa naissance, s'étonna qu'il eût pu faire *Hamlet* et tout le reste en 24 heures.

## INSUPPORTABLE

*Madame.*—Mais, enfin, pourquoi n'êtes-vous pas restée au service de ce météorologiste ?

*Justine.*—Oh ! Madame ! On m'avait prévenue qu'il fait tout le temps des observations !

## AU DINER

*Le mari.*—Pourquoi la nouvelle servante est-elle partie ?

*L'épouse.*—Je l'ai payée d'avance.

*Le mari.*—Mais cela n'a pas dû lui déplaire ?

*L'épouse.*—Pas du tout. Elle a été si contente qu'elle n'a pu travailler.

## ÇA DÉPEND

—Suppose qu'il y a deux dollars à partager entre ta sœur et toi : combien aura chacun de vous ?

*Toto.*—Cela dépendra de la personne qui fera le partage.

## CHEZ LE PHOTOGRAPHE

*Elle.*—Ne puis-je avoir mon chien à côté de moi ?

*L'artiste.*—Non, voyez-vous, sur la photographie ça fera comme si vous aviez deux têtes !

## SON SEUL AMI

—Entre nous, mon cher, vous ne devriez pas tant vous fier à cet Anatole. Il vous démolit à chaque occasion.

—Oui, je sais qu'il dit toujours du mal de moi ; mais il faut lui passer ça. Que voulez-vous ? C'est mon seul ami.

## POUR LE PRIX

*La jeune femme.*—Comment ! je n'aurai qu'un seul mari toute ma vie ?

*La tireuse de cartes.*—Mais, mademoiselle, combien en voudriez-vous donc pour cinquante cents ?

## CONSULTATION

*X.*—Un goutteux doit-il prendre des bains de mer ?

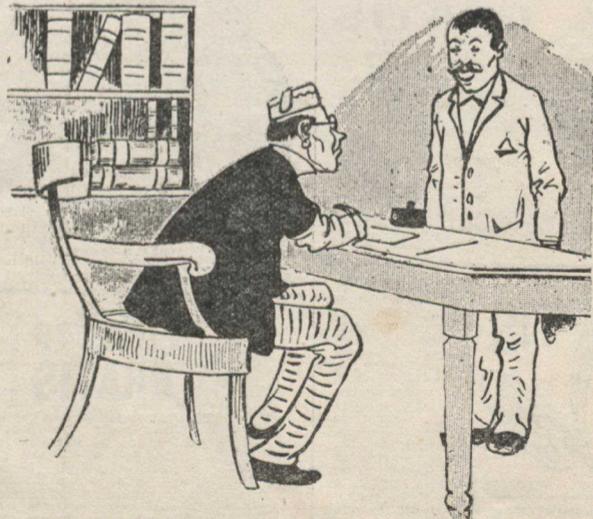
*Le médecin.*—Je n'y vois pas d'inconvénient. Que voulez-vous que fasse dans l'Océan une goutte de plus ?

## PAS CELA

*Le juge.*—Alors vous ne poursuivez pas la défense pour vous avoir volé un baiser ?

*La jolie plaideuse.*—Non, monsieur le juge. L'objet a été rendu.

## CELA VA SANS DIRE



*Le patron.*—Vous désirez une place ? Vous savez lire, écrire, compter, sauriez-vous tenir une caisse ?

*L'aspirant.*—J'vous crois, j'étais tambour !



# Gram-o-phone Berliner...

**C'**EST la machine parlante employée et approuvée par des milliers de prêtres, d'instituteurs et de personnes instruites et de haute éducation dans l'univers entier. . . . Cet instrument est si simple qu'un enfant de cinq ans peut le faire jouer. . . . Il est fait au Canada et garanti pour cinq ans. . . . Il parle et chante en français, en anglais ou toute autre langue. . . . Il joue, ou plutôt il interprète le jeu de tout instrument : Violon, Piano, Cornet, Flûte, Piccolo, Trombone, Clarinette, Banjo, Mandoline, Guitare, Carillon, Xylophones ; de même que les Fanfares dans leur ensemble ; la Musique de Sousa, celle de la Garde Républicaine de Paris, celle de la ville de Milan, celle de Godfrey à Londres et d'autres sont dans le répertoire. . . . Les Chœurs d'Eglise, tout comme les Soli ou Chœurs d'Opéra sont joués par cet instrument. . . . Les chansons de nègres les plus récentes autant que celles qui appartiennent au genre sentimental, patriotique, de même que le "cake walk" ou une Nocturne de Chopin. . . . C'est surtout la romance française que le GRAM-O-PHONE rend bien ; il interprète tout, à partir de *En roulant ma boule en roulant* jusqu'aux parties d'opéra les plus difficiles. . . . Aucune expérience n'est nécessaire. Vous pouvez vous en servir après cinq minutes d'essai. . . . **Les Registres dureront des années ;** ils ne sont pas en cire, mais des disques plats en caoutchouc que la température, quelle qu'elle soit, n'affecte pas. . . .

LE  
**Gram-o-phone  
Bijou Berliner**  
**\$7.50**  
Moteur à la main  
Complet avec  
trois registres  
et un pavillon de  
concert de  
16 pouces

Ecrivez pour recevoir de plus amples informations, les catalogues complets, le tout GRATIS. *Veillez mentionner ce journal.*

**E. BERLINER,**  
2315 Rue Ste-Catherine,  
MONTREAL.

FABRIQUE :  
367-371 rue Aqueduc, Montreal.

EMANUEL BLOUT, gerant general pour le Canada.

Citons ce qui suit de notre nombreuse collection de romances et pots-pourris français

- 9 La Marseillaise.....Giannini
  - 122 Air du Caid (Le Tambour Major).....M. Melchisedec
  - 129 Le Crucifix (Faure).....MM. Noté et Paly
  - 130 Toreador (Carmen).....M. Noté
  - 132 Sicilienne (Cavaleria Rusticana).....M. Bru
  - 139 Scène de l'Eglise (Faust).....M. Noté
  - 145 Les Gardes Municipaux.....M. Bravo
  - 146 Les Gendarmes qui passent.....M. Lejal
  - 148 L'Anglais embarrassé.....M. Bravo
  - 149 Ma Demie Vierge.....M. Gabin
  - 150 Cecilia.....M. Danton
  - 151 En Roulant ma Boule.....M. Danton
  - 152 Vive la Canadienne.....M. Danton
  - 153 A St-Malo, beau port de mer.....M. Danton
  - 154 Petit Noël.....M. et Mme Bègue
  - 167 C'est la Belle Française.....M. Danton
  - 168 A la Claire Fontaine.....M. Danton
  - 187 Berceuse Jocelyn.....M. Chapini
  - 209 Pour être garçon d'honneur.....M. Bravo
  - 210 Les Rameaux.....M. Sacareau
  - 211 Les exploits d'un trombone.....M. Bravo
  - 213 Le rire.....M. Bravo
  - 214 La charité.....M. Bru
  - 217 Quand l'oiseau chante.....M. Bru
  - 218 Drapeau vert et bâton blanc.....M. Bravo
  - 220 Derrière la musique militaire.....M. Bravo
  - 290 Noël.....M. Bru
  - 291 Marchons légèrement.....M. Lejal
  - 345 Le lancier de M le préfet.....M. Amelet
  - 448 La bénédiction des poignards, solo de basse.....M. Sassard
  - 447 Invocation (Faust), bariton.....M. Soulaireux
  - 450 Berceuse de Jocelyn (Godard), soprano.....Mlle Rilda
  - 451 Soldats de Faust (Gounod).....Chœur d'hommes
  - 171 Le rideau de Catherine.....M. Kam Hill
  - 363 Le pompier de service.....M. Paulus
  - 444 Derrière l'omnibus.....M. Paulus
  - 409 La revue des animaux.....M. Bergèret
  - 410 Ma bergère.....M. Bergèret
  - 411 L'écho du vallon.....M. Bergèret
  - 368 Romance de la rose (Last rose of summer).....M. Petrus
  - 375 Estudiantina, chanson valse, chœur mêlé, Waidtuefel  
C'est un registre merveilleux.
  - 538 Tannhauser, chœur des Pèlerins, voix d'hommes.....Wagner
  - 399 Le bal masqué.....M. Soulaireux
  - 403 Sérénade du Tyrolien.....M. Bergent
  - 405 J'ai fait trois fois le tour du monde (Les Cloches de Corneville).....M. Marchal
  - 413 Le roi de Thulé (Faust), solo soprano, Mme Dartoy
  - 413 Habanera (Carmen), solo soprano.....Mme Dartoy
  - 422 La Sérénade (Gounod), solo soprano.....Mme Dartoy
  - 414 Misère (Il Trovatore), ténor, soprano et chœur.....M. Paulus
  - 423 Martha, grand air.....M. Petrus
  - 424 Quest E Quella (Rigoletto), ténor avec accompagnement d'orchestre.....M. Paulus
  - 425 Chœur de chasseurs (Freyshutz), chœur d'hommes
  - 426 Chanson de Florian (Godard).....Mlle Relda
  - 427 L'air de Siebel (Faust).....Mme Dartoy
- Texte français**
- 115 Discours du P. Olivier sur les victimes du Bazar de la Charité.
  - 147 Toast du commandant Marchand à Toulon.....
  - 215 Le perroquet de ma femme.....M. Lejal
  - 219 La femme et la pipe.....M. Bravo

Prix Net :  
**\$15.00**  
Donnant droit à  
trois registres et à  
un pavillon  
de 16 pouces

Quelques Témoignages des Personnes qui se Servent du Gram-o-phone

Rév. J. VAILLANCOURT, Collège de Lévis, Lévis, Q., dit : — "Merci pour la promptitude avec laquelle vous avez rempli mon dernier ordre et merci aussi pour votre délicate attention à répondre à toutes les demandes que je vous avais faites. Je suis heureux de vous dire que mon Gram-o-phone me donne toujours entière satisfaction. Il est bien difficile de se procurer un instrument qui puisse rendre un morceau avec autant d'ampleur et aussi nettement. Ce que j'admire surtout dans le Gram-o-phone, c'est la fidélité à reproduire exactement le son des divers instruments de musique, voire même le son de la voix humaine. Il me fait réellement passer des heures agréables."

Rév. D. MATTE, Hospice St-Joseph, Lévis, Qué., dit : — "J'ai acheté votre Gram-o-phone il y a environ deux mois, et je puis vous rendre le témoignage qu'il a, à mon avis, toutes les qualités que vous lui attribuez. Il est très fort et on l'entend à une grande distance. Il a été fort admiré de tous ceux qui l'ont entendu. En un mot, il me donne entière satisfaction."

Rév. J. L. SAURIOL, St-Vincent-de-Paul, Montréal, dit : — "Vous me demandez si je suis content du Gram-o-phone que j'ai acheté chez vous. Je me fais un devoir de vous dire que je suis content, satisfait. Cet instrument est plus

sant plus que les autres instruments de ce genre, il rend d'une manière nette, pure et distincte les différents morceaux que je possède, et les personnes qui l'ont entendu rendent ces morceaux généralement disent comme moi."

Rév. B. KIERNAN, curé, Quyon, Qué., dit : — "Vos registres sont beaucoup supérieurs à ceux que j'ai achetés aux Etats-Unis. Veuillez m'envoyer votre catalogue. Vous souhaitant le meilleur succès à Montréal."

Rév. A. T. BOURKE, Collège St-Joseph, St-Joseph, N.B., dit : — "J'ai reçu le Gram-o-phone, il y a quelques jours, en bon ordre. Le volume du son produit par cet instrument est une surprise pour tous ceux qui l'ont entendu, et je suis bien certain que vous aurez des commandes pour votre instrument de plusieurs personnes qui demeurent dans cette localité."

M. ERNEST SNELL, Harkaway, Ont., dit : — "J'ai reçu le Gram-o-phone il y a deux semaines et j'en suis très bien satisfait. Veuillez m'envoyer nouvelles listes de registres."

17 novembre 1900.

Le F. H. H. NAYLOR, Caserne de Work Point, Victoria, C.A., dit : — "Je suis plus que satisfait du Gram-o-phone et des registres. Je crois qu'il est de beaucoup supérieur à toutes les "machines parlantes" que j'ai entendues."

19 novembre 1900.

Le Rév. Père M. A. CARION, Ecole industrielle de Kamloops, C.A., dit : — "Nous sommes entièrement satisfaits du Gram-o-phone qui est une source de plaisir continu, et je me demande si on pourrait inventer quelque chose de plus parfait."

22 novembre 1900.

M. JOHN A. COPLAND, Hamilton, Ont., écrit : — "Permettez-moi de dire que jusqu'à ce jour j'aime bien le Gram-o-phone. Il fait d'excellentes reproductions, tout aussi bonnes que quelques-unes des grosses machines qui ont servi à donner des concerts ici."

24 novembre 1900.

M. E. A. BAILEY, McGrégor, Man., écrit : — "Le Gram-o-phone nous est arrivé hier soir et nous n'avons pas eu de mal à le mettre en bon fonctionnement. C'est sans contredit la meilleure machine parlante que j'aie entendue."

19 novembre 1900.

\* Rév. GEO. BONFIELD, Pembroke, Ont., écrit : — "Les registres que j'ai reçus avec la machine sont encore d'excellente condition, bien qu'on s'en soit servi des centaines de fois."

## TOTO A L'ÉCOLE



Le maître.—Toto, que pensa Isaac Newton quand une pomme lui tomba sur la tête ?

Toto.—Je crois qu'il fut bien content que ce n'était pas une brique.

## LE COLD-CRÈME

On a chanté les roses,  
Les oiseaux et les fleurs ;  
On a de toutes choses  
Fait des portraits flatteurs ;  
On a chanté la lune,  
Le soleil, les enfants,  
Et la blonde et la brune,  
L'automne et le printemps ;  
On chante l'hiver même,  
La réglisse en bâton...  
Pourquoi négligea-t-on  
De chanter le cold-crème ?

On chanta, belle-mère,  
Tes cris et tes gros mots  
La durée éphémère  
De vos amours, Saphos.  
Il n'est pas difficile  
De célébrer le vin,  
Car la rime est facile :  
C'est toujours "jus divin".  
Mais le poète blême  
A toujours hésité  
De dire en vérité  
Les hauts faits du cold-crème.

D'après les gens futiles,  
Il ne faut louer  
Que les choses utiles,  
L'opium ou l'oranger.  
"Gardez vos dithyrambes  
" Pour les faits glorieux ;  
" Dédiez vos tambes  
" A la jeunesse, aux cieux !  
" Mais faire un long poème  
" Sur ce sujet badin,  
" Bénin et anodin,  
" Et prôner le cold-crème !"

Pourquoi, je le demande,  
Dit-on ça, sur ma foi ?  
Je veux que l'on me pendre  
Si je sais trop pourquoi !  
Le cold est salutaire,  
On ne peut le nier,  
Et tous sur cette terre  
Savons bien l'employer.  
Gardez votre anathème  
Pour un autre motif.  
Si vous souffrez au vif,  
Vous mettez du cold-crème.

Ce n'est pas un liquide  
Que l'on sert à souper ;  
Ce n'est pas un solide  
Que l'on peut découper ;  
Ce n'est ni l'un ni l'autre ;  
C'est donc original.  
Ce produit bon apôtre,  
Couleur blanc virginal,  
Nous vient au cas extrême  
Et pour nous soulager,  
Il le faut ménager !  
Souverain, le cold-crème !

FÉLIX GALIPAUX.

## L'ÂME DU MARIN

Au large. Partout alentour, le vide, l'infini cercle bleu de la mer. En haut, l'échafaudage des voiles blanches et des cordes rousses aux senteurs de goudron, domaine des gabiers ; mécanisme organisé merveilleusement, presque animé, dont chaque nerf moteur a son nom, sa fonction et sa vie ; et, circulant dans tout cela, l'équipage, c'est-à-dire quelques centaines d'hommes que le hasard a rassemblés, dont les noms sont tout à coup devenus des numéros, et dont les personnalités s'absorbent dans les fonctions remplies. Chez ces jeunes et ces simples, qui vivent là isolés du reste

du monde, l'être individuel s'annihile, autant que dans les communautés religieuses ; les préoccupations de la vie quotidienne se réduisent pour eux à se demander si l'exercice de manœuvre a marché vite, si le *loch* a été filé à l'heure, si le *ris de chasse* a été bien pris le soir. Chacun, dans ce tout si minutieusement combiné, se borne à jouer son rôle spécial et toujours pareil ; il est le générateur de force physique qu'il faut à tel ou tel point précis, le ressort vivant qui raidit telle corde et jamais telle autre ; il est aussi la main qui chaque jour, à l'instant fixé, nettoie et fait reluire telle poulie de bois ou telle boucle de fer ; il accomplit automatiquement la série d'actes que d'autres avant lui — des inconnus qui portaient le même numéro — accomplissaient aux mêmes moments et aux mêmes places. Et dans cette abnégation absolue de leur libre arbitre, la vie saine et fortifiante qu'ils mènent leur épaisse les muscles, leur donne la gaieté de surface et le bon rire, — les fait tout à coup s'endormir du plus tranquille sommeil, n'importe où ils se couchent et à des heures quelconques de la nuit ou du jour, dès que les sifflets aigus de la manœuvre ne les appellent plus.

Chez ceux qui sont nés songeurs, le rêve prend, en dessous de ces excès de vie matérielle, une intensité plus grande, dans une sphère plus cachée. Chez quelques-uns aussi, il y a comme une sorte de dédoublement de l'être : certain gabier, qui ne parle que voile et cordages, qui ne semble vivre que pour son métier de mer, est, au fond, demeuré un enfant attaché à quelque hameau de la côte bretonne, à des affections ou à de tout petits intérêts qu'il a laissés là-bas, — et cela seul compte pour lui, il parle et travaille ici machinalement, l'âme ailleurs, ne voyant rien du monde qu'il parcourt, ni de l'inconcevable immensité de la mer.

Dans le repos des soirs, un tel, qui était par exemple : "218, bras de misaine babord," redevient le Pierre ou le Jean-Marie de ses premières années et s'en va s'asseoir à côté d'un autre garçon de son pays, qui lui-même a repris son être d'autrefois. Ils se cherchent, ils se trient, par âmes à peu près semblables, ou seulement par enfants des mêmes villages, tous ces entraînés aux grandes fatigues d'un métier si dur...

\*\*\*

Tous les jours, les grands exercices, les déploiements effrénés de vie musculaire, les longs cris chantants qui commandent la manœuvre, le mouvement, la musique aiguë des sifflets, le bruit des cordes qui courent, des poitrines qui haletent, des bras qui se contractent ou se tendent sous la toile des vareuses : tout le travail qu'il faut pour animer ces immenses choses éployées qui sont des voiles, et leur communiquer une vie puissante et légère comme à des ailes d'oiseaux...

Mais les soirs, par les beaux temps délicieux, reviennent les heures tranquilles, les veillées aux étoiles. Sur le pont, après les radieux couchers du soleil, on se réunit pour flâner, causer ou dormir, au balancement très doux du roulis, dans l'air infiniment pur. Par petits groupes triés, on se conte des histoires, ou l'on se chante des chansons, en attendant l'insouciant sommeil.

PIERRE LOTI.

## LENDEMAIN MATIN

Madame.—Eh bien, sais-tu à quelle heure tu as rentré cette nuit ?

Monsieur.—Pas exactement, ma chérie. Je savais qu'il était assez tard, mais j'avais des affaires importantes à régler. A propos, as-tu vu mes chaussures ?

Madame.—Oui. Tu les trouveras où tu les as laissées en rentrant... Sur le porte-manteau dans l'anti-chambre !

## DEVINETTE

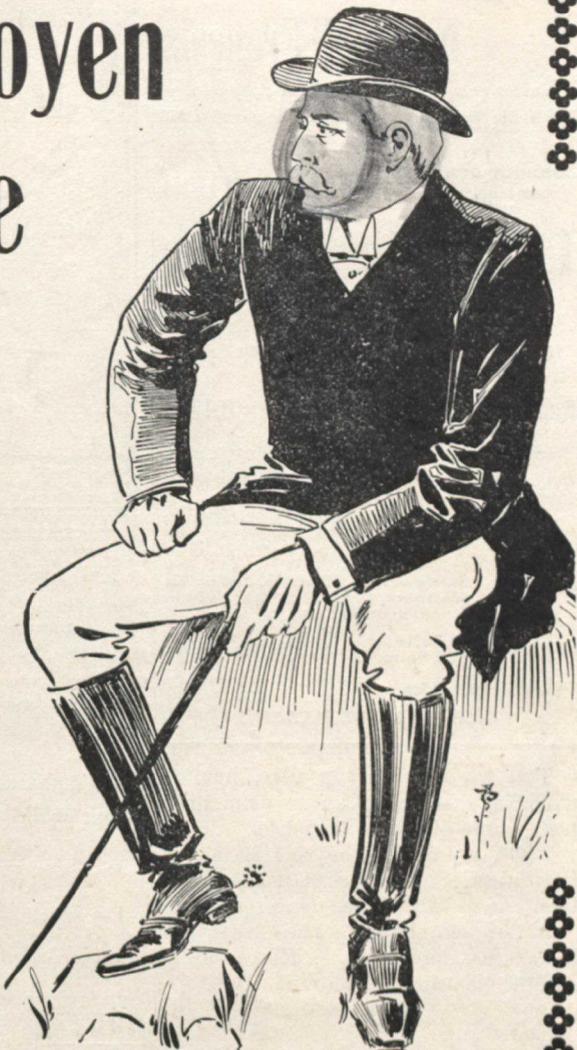


—Où est l'autre ?

# Le Moyen d'être bien

La bonne santé est le trésor le plus précieux qu'un homme ou une femme puisse posséder. Mais on ne peut obtenir ce résultat qu'en conservant au sang sa richesse et sa pureté. Les nerfs doivent aussi être forts. Si on laisse le sang s'appauvrir, tout le système s'affaiblit et devient sujet aux maladies.

Aux faibles les mois d'hivers sont dangereux ; un frisson peut entraîner la pneumonie, et un rhume, la consommation. La grippe fait de nombreuses victimes, ses effets sont désastreux et souvent fatals.



## Les Pilules Roses du Dr Williams

sont ce qu'il y a de mieux pour enrichir le sang et donner de la vigueur aux nerfs. Depuis la première à la dernière dose cet effet se fait sentir. Les personnes malades et pâles deviennent actives, fortes et brillantes de santé.

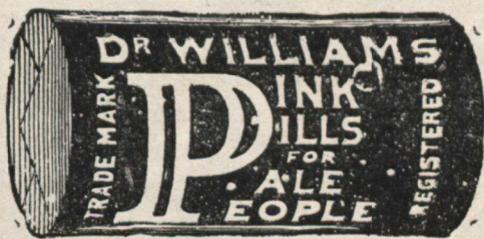
### EN VOICI UNE PREUVE :

Au Canada, la grippe sévit tous les hivers et fait des victimes nombreuses. La grippe est une maladie perfide. On se croit guéri, et le moindre rhume cause une rechute. Elle laisse ses victimes dans un état de débilité qui les expose à des complications dangereuses. Le sang est appauvri, les nerfs sont ébranlés ; les maladies de cœur et l'abattement général arrivent souvent, à la suite de cette maladie.

Le témoignage suivant de M. Daniel Clossey, cultivateur bien connu de West Brome, P. Q., dépeint bien les suites de ce fléau M. Clossey dit :

" Il y a quelques années, j'eus une attaque de grippe ; après que les premiers symptômes avaient cessé, ma santé s'affaiblissait, et j'avais souvent mal à la tête et des étourdissements ; je devais chercher un appui pour ne pas tomber. Bientôt la faiblesse m'empêcha de me livrer au moindre travail. En plein été, j'avais les jambes et les pieds froids comme en hiver. Au moindre effort, le cœur battait avec violence. Cet état lamentable dura trois ans, et les soins de trois médecins ne m'apportèrent aucun soulagement. En lisant le récit de la guérison d'un cas semblable par les Pilules Roses du Dr Williams, je me décidai à en faire l'essai. Le succès fut tout simplement merveilleux. Douze boîtes de ces pilules eurent un effet que trois années d'un traitement médical très coûteux n'avait pu produire, j'eus de me ramener à la santé, de me rendre la vigueur pour travailler comme de coutume. Je suis sincèrement convaincu que les Pilules Roses du Dr Williams m'ont sauvé la vie, et je fais cette attestation pour l'avantage de ceux qui souffrent, espérant qu'ils emploieront le même remède."

Il y a bien des imitations de ce grand remède et le public doit être mis en garde. Les véritables pilules portent l'étiquette : "Les Pilules Roses du Dr Williams pour Personnes Pâles" autour



de l'enveloppe, et sur chaque boîte, tel que le comporte la vignette ci contre. Si votre vendeur ne vous donne pas ces pilules, adressez-vous directement à la Dr Williams Medicine Co., Brockville, Ont., et ces pilules vous seront adressées franco au prix de 50 cents ou six boîtes pour \$2.50.

## Une Recette par Semaine

### CONSEIL POUR L'HIVER

Pendant l'hiver, le régime alimentaire doit être l'objet d'une attention particulière. Les maîtresses de maison, soucieuses de leurs devoirs, feront bien de veiller à ce que la cuisine journalière soit toujours saine et fortifiante : les aliments d'épargne étant nécessaires par les grands froids. Elles devront exiger que l'on fasse régulièrement usage chez elles d'extrait de viande, l'indispensable condiment par excellence. Les ménagères expérimentées sont en effet unanimes à proclamer les avantages culinaires et économiques de ce pur jus concentré de la meilleure viande de bœuf : rien ne peut le remplacer pour bonifier le bouillon et, d'une manière générale, tous les potages, corser et réhausser les sauces, rendre appétissants et savoureux les mets les plus simples. Le jus de viande, aujourd'hui, est partout, aussi bien dans les grandes maisons que dans les petits ménages.

### CURIEX MARIAGE

Multiplés sont les fonctions auxquelles les femmes peuvent parvenir aux Etats-Unis : en plusieurs Etats, elles peuvent être avocats, juges, etc. Il en résulte qu'il n'est pas rare, en ce pays de lire une annonce de mariage comme celle qui s'étalait dernièrement dans une feuille de San-Francisco : "M. X..., procureur général dans l'Etat de..., épouse son avocat général

Cette annonce n'était pas une plaisanterie, comme on pourrait le supposer. L'Etat où la chose se passait est celui de Montana. Or, l'avocat général de Montana était une charmante jeune fille, dont on donne le nom, miss Knowler, la première de son sexe qui eût été au barreau dans l'Etat en question. Quelques années avant, elle avait lutté contre un certain M. Haskell, pour le poste de procureur général ; Miss Knowler était alors le candidat du parti démocrate, tandis que M. Haskell était porté par le parti républicain. On sait que ce sont là les deux partis politiques aux Etats-Unis. Après une lutte homérique, M. Haskell triompha. Mais les beaux yeux de Miss Knowler firent que maître Haskell ne tarda pas à s'adjoindre son infortunée concurrente, d'abord comme avocat général, puis comme épouse.

### LA SCIENCE DE LA VIE

—L'art de persuader consiste autant en celui d'agréer qu'en celui de convaincre, tant les hommes se gouvernent plus par caprices que par raison.

—Il est difficile au père de famille de ne pas regarder comme un ennemi personnel l'auteur d'un mauvais livre qui portera la corruption dans le cœur de ses enfants.

Un ami rencontre le bohème X... sur le boulevard.

—Mon pauvre vieux, lui dit-il, comme tu maigris !

Le bohème d'un air sombre :

—Si tu crois que j'ai le choix !

### PETITE FABLE

Un écrivain célèbre, au cours d'un long voyage, Davant le prisonnier d'un peuple anthropophage ; Pour le dîner du chef il fut donc apprêté.

### Morale :

Et jamais un auteur, ne fut aussi goûté !

# Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provenant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicelle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète ses petits organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions permettant à un homme de se guérir facilement chez lui. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

" Cher monsieur : — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre de date récente. J'ai donné à votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

" Cher monsieur : — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolement satisfaisant."

" Cher monsieur : — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toute correspondance, strictement confidentielle, expédiée sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

## GAGNEZ

Cette montre de dame, une petite beauté, avec boîtier en nickel, cadran en porcelaine bien orné, aiguilles en Or, mouvement cylindrique à remontoir. Nous la donnons gratis pour la vente seulement de 3 douzaines de sets d'Épingles Fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée par le retour du courrier très soigneusement emballée. La Cie Dominion Novelty, Boite 1005, Toronto.

**GRATIS** Set complet de quatre gants de boxe donné gratis aux personnes qui vendront seulement 2 doz. de belles épingles cravate, à 15c. chaque. Les gants sont faits en kid très fort, et sont remplis de crins fins. Les meilleurs faits. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Vendez les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, par express, ce magnifique set de gants de boxe, tout à fait gratuitement. GEM PIN CO., Boite 1003, Toronto, Can.

**GRATIS !** Nous vous donnerons ce magnifique Accordéon si vous vendez seulement 3 doz. de sets d'Épingles Fantaisie Parisiennes, à 10c. le set. Il est de toute beauté, avec clefs en os, 2 séries de hanches, caisse en ébène, action ajournée et soufflets doubles avec protecteurs et agrafes. Vous pouvez gagner ce bel instrument dans une couple d'heures, en vendant nos Épingles Fantaisie Parisiennes. Elles sont mises en set de trois Épingles chaque, sont joliment gravées, et en émail fines or. À 10c. le set elles se vendent très rapidement. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre Accordéon franco. La Cie DOMINION NOVELTY, Boite 1005 Toronto.

**GRATIS.** Nous donnerons une magnifique montre, à face découverte avec boîtier en nickel poli, bord orné, les aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et avec véritable mouvement Américain, à six personnes qui vendront seulement que 2 douzaines de Médallions en Parfum, à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de Jolis Médallions colorés, attachés avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum étant solide peut durer des années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Vendez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons la montre gratuitement. La Cie. Perfume, Boite 1008 Toronto.

UN POINT DE DROIT

Peut-on, sans commettre le délit d'outrage à l'agent, traiter de "poire" un gardien de la paix dans l'exercice de ses fonctions ?

Telle est la grave et délicate question dont vient d'être tout récemment saisie la neuvième chambre de police correctionnelle de Paris.

Le 1er janvier dernier, l'ouvrier mégissier Duberg, passant à bicyclette à côté d'un agent le traita de "poire" à plusieurs reprises. Celui-ci rédigea aussitôt un procès-verbal.

Le 18 janvier, Duberg était condamné, par défaut, pour outrage à un agent à un mois d'emprisonnement.

Sur opposition, l'affaire est venue, ces temps derniers, à la neuvième chambre, où M. le président Richard, après la déposition du gardien de la paix outragé, a dit au témoin :

— Franchement, vous êtes bien susceptible. Mais, dans la rue, on m'appellerait poire, pomme ou abricot, que je ne songerais pas à m'indigner. Je ne me considérerais pas du tout comme outragé...

L'AGENT.— J'ai rédigé mon rapport. On a suivi sur mon rapport. Ça ne me regarde pas...

LE PRÉSIDENT.— Je vous le répète, vous vous êtes montré bien susceptible.

Le tribunal, dans son jugement, a déclaré que le fait d'appeler un agent "poire" ne constitue pas le délit d'outrage à agent. En conséquence, il a acquitté purement et simplement le mégissier cycliste.

Poire, pomme et abricot sont donc des expressions permises à l'égard des agents, mais quid de melon ou de cornichon ?

"Résultat Magnifique"

Le Vrai Tonique dans Toutes les Maladies qui Affaiblissent

UN NOUVEAU TÉMOIGNAGE MÉDICAL

St-Alexandre (Kamouraska), 18 décembre 1900.

Je, soussigné, médecin pratiquant à St-Alexandre, certifie avoir employé dans ma clientèle le VIN DES CARMES comme tonique général dans toutes les maladies débilitantes et avoir obtenu un résultat magnifique.

Le VIN DES CARMES est très agréable au goût.

V.-A. VÉZINA, M. D.

MOYEN D'ATTENDRIE LA VIANDE LA PLUS CORIACE

Il s'agit tout simplement d'ajouter à l'eau en ébullition, quand on écume le pot, deux cuillerées d'eau-de-vie pour un kilo et demi de viande.

Théâtre... National Français

Entrée principale : 1440 rue Ste-Catherine. Tél. Bell : Est 1736. Tél. des Marchands : 520

Semaine commençant Lundi le 25 Février 1901

L'As de Trèfle

Grand drame en 5 actes par Pierre Decourcelles

Décors soignés et splendide mise en scène

Représentations tous les soirs 8.15 h.

MATINÉES :

Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures

PRIX :

SEMAINE (Soirées . . . 10c, 20c, 25c et 30c (Matinées, 10c, 15c (Pour Dames seulement) et 25c.

DIMANCHE (Matinées et Soirées) 10c, 20c, 30c et 40c

Semaine prochaine :

"DON CESAR DE BAZAN"

Toto va trouver son père, homme d'affaires très occupé en ce moment à traiter une question litigieuse.

— On ne peut donc pas me laisser tranquille... Ta mère sait pourtant bien que je suis sur les dents...

— Ben oui, papa... mais c'est sur les siennes que tu es... Elle a oublié son râtelier sur ton fauteuil.

\*\*

Réflexion d'un gueux à un autre :

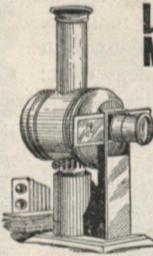
— "Toi, t'as d'la veine, tu es bien mis, tu peux faire le pauvre honteux."

\*\*

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où on cherche avant toute chose la commodité.

TOUT POUR LUI

Pour un remède agréable à prendre, le Baume Rhumal en est un ; et quelle efficacité merveilleuse contre le rhume, la toux, le mal de gorge...



LANterne MAGIQUE GRATIS ENGIN A VAPEUR

Gagnez une lanterne magique ou un engin à vapeur en vendant seulement 21 douzaines de jolies épingles à ceinture d'or et argent à 10c. chacune. Ces belles épingles viennent directement de Paris où elles font fureur. Les dames sont ardent aux acheter. Elles vendent très vite. Cette superbe lanterne magique est faite de métal verni, avec de lentilles faciles à poser, et à 6 longueurs et 3 glissières circulaires, montrant 44 vues comiques d'hommes, femmes, enfants, animaux sauvages, etc. Faites de l'argent en donnant des représentations. Ce splendide engin à vapeur safety a un compartiment pour brûler en tôle de Russie et des accessoires en cuivre poli. On peut le faire fonctionner à toute vitesse en une minute. Nous ne demandons pas un sou en avance. Ecrivez et nous enverrons les épingles. Vendez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons votre engin ou votre lanterne tous frais payés. Demandez les épingles aujourd'hui. Maintenant est le temps des vendre. Tout le monde veut avoir une. THE BEST CO., BOITE 629, TORONTO, ONT.



Advertisement for 'Le Collier Lady Franklin' necklace, featuring an image of a woman and text describing the jewelry's quality and availability.

Advertisement for 'Bague en Or Pur GRATIS' (Free Gold Ring), featuring an image of a ring and text about a promotion for jewelry.

— Oui, monsieur, en l'an 2900, d'après les calculs, il ne restera pas dix tonnes de charbon sur le globe... — Vous vous préoccupez de votre chauffage pour cette époque ?

Il est impossible de demander des fruits à un arbre dont on a coupé les racines.

Advertisement for 'GRATIS OR SOLID' jewelry, featuring an image of a ring and text about a promotion for gold jewelry.

Un célibataire demanda il y a quelques jours une jeune rentière en mariage.

— J'ai, dit-il à son beau-père, une rente de mille francs et deux belles campagnes.

Le mariage conclu : — Quelles sont vos campagnes ? demanda la jeune femme.

— Mais, répond le mari, celle du Tonkin et celle de Madagascar.

Advertisement for 'GRATIS POUPEE HABILEE' (Free Doll), featuring an image of a doll and text about a promotion for dolls and jewelry.

Advertisement for 'LA DERNIERE NOUVEAUTE' (The Latest Novelty) jewelry, featuring an image of a woman and text about a promotion for jewelry.

Kelfumiste a fait cette remarque judicieuse devant une baraque foraine : — La foule est essentiellement moutonnière : voit-elle quelqu'un entrer quelque part, elle entre aussi ; mais si personne ne commence, personne ne suit !

On n'oublie pas les amis qui font fortune ; le Pactole les sauve du Léthé.

IRRÉSISTIBLE

Les affections si pénibles des voies respiratoires disparaissent comme par enchantement par le traitement au Baume Rhumal.

GRATIS \$10,000 valent de Prix Donnés Gratuitement.

Garçons, Fillettes et Dames Alertes Demandés

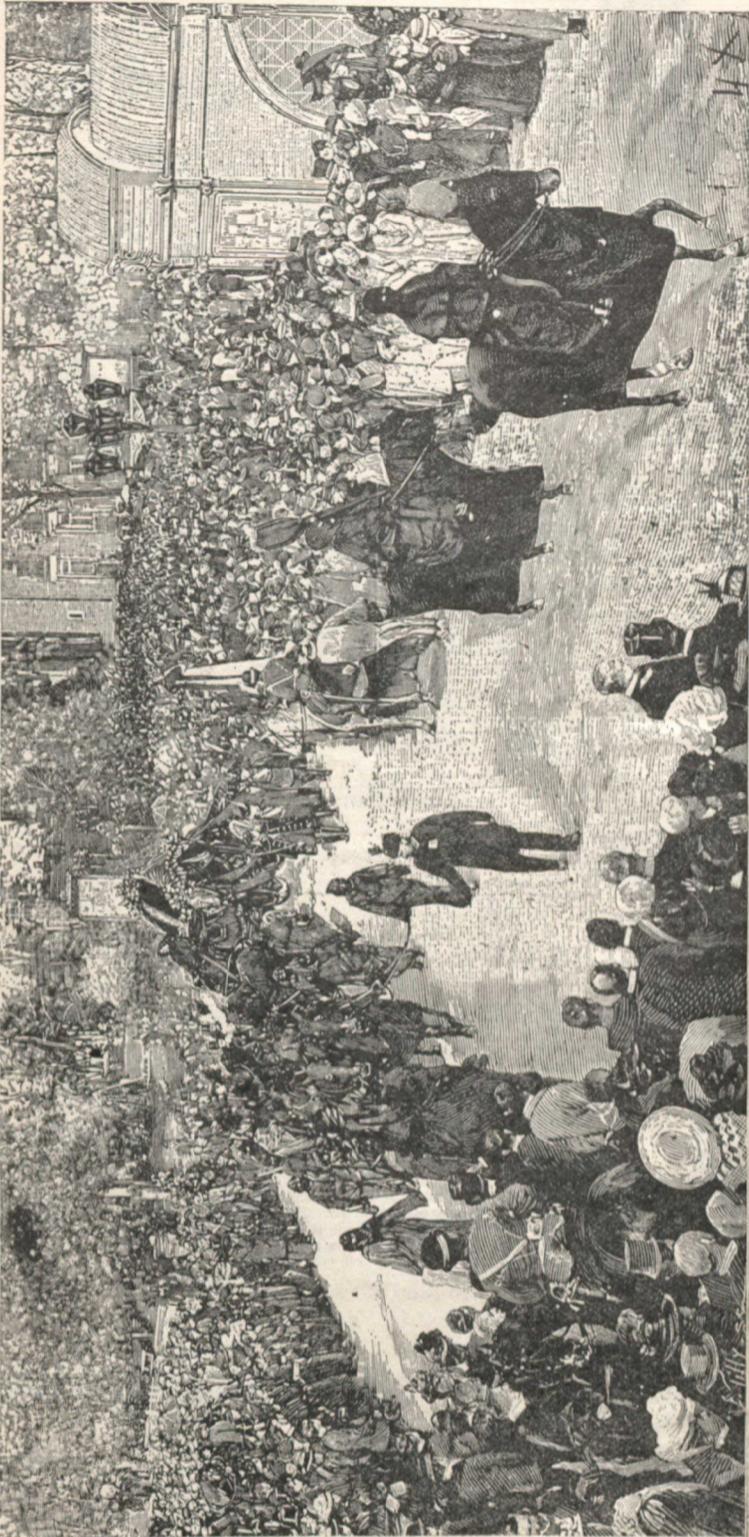
pour introduire notre plus récent fac-simile des Portraits Artistiques de la Reine, de Sir Wilfrid Laurier, de Sir Charles Tupper, etc., dimension 9 x 12 pouces. Pendant ce temps limité nous vendrons ces beaux portraits 10 cents chacun, et à toute personne qui en vend 6 ou plus, nous donnons de jolis prix dont la vignette ci-contre donne une excellente idée.

A CHOISIR ENTRE 36 PRIMES DE VALEUR. Ne tardez pas, envoyez-nous votre nom et votre adresse et nous vous enverrons un lot de ces portraits et notre liste complète et illustrée de primes. Vendez les portraits, renvoyez l'argent et notre prime vous sera expédiée ABSOLUMENT GRATUITEMENT. Nous reprenez tous portraits non vendus. Cette offre est réelle et pour quelque temps seulement. The Washington Chemical Co., Art Department 33, Toronto.



Large advertisement for 'GRATIS' jewelry, featuring various images of necklaces, earrings, and rings, and text about a promotion for jewelry.

Casse-tête Chinois du "Samedi"—Solution du Problème No 273



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires de primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes L A Boisseau, L Delorme, B Groché, J Lamère, A Laroche, Provencher, Miles L Allard, L Bienvenue, L Christin, W Corbin, B Giasson, A Guindon, D Roy dit Desjardins, R Dupuis, A Lalonde, A Lebeau, A Letourneau, A Panseron, B Poirier, P Raifer y, B St Jean, B Vallière, E Voukirabis, MM F Barck, A Beaudoin, A Bertrand, L Bourbonniere, A Champoux, H Charrette, A David, T Derome, F N Tuckett, N Faribault, H Forest, A Higgins, R Jetté, D M Lafleur, M Gamache, O Lamouche, A Lavalée, R LeBel, L F Ledoux, T B Mainville, W Meyer, A Montpetit, E Normandin, T A Paquette, H Prévost, G Richer, C Rcusseau (Montréal, Q), G Héon (Aston Jct, Q), R Bouvier (Acton Vale, Q), Mlle E Michaud (Amqui, Q), Mlle A Des Troismaisons (Bienville, Q), O Audet (Bord-aux, Q), Mme L Vermette (Chambly Canton, Q), Mlle E Gageant (Coaticook, Q), Mlle V Dicaire (Coteau Station, Q), Mlle A Thihaudeau (Deschambault, Q), H Guérin (Embrun, Ont), Mlle J Darche (Ham-Sud, Q), Mme N Guay, Mmes M Ferland, C Lavardière (Lévis, Q), Mme F L Jutras (Lyster, Q), Mlle B Handfield (Lac Edouard, Q), J A René (Moose Park, Q), Mmes E Bérubé, A Garceau, E Richard, MM Côté, J Lavigne (Ottawa, Ont), Mile M L Savoie (Plessisville, Q), Miles M Blairney, D Fréchette, B Laperrrière, MM L E Morin, P C Gaulin, F Paput (Québec, Q), Mlle D Beaudet (Stanford, Q), A Nantel (Sherbrooke, Q), Mme A Marcouiller, Miles M L Dupré, E Collins, N Lajole, MM E O Fuels, C L Auger (Trois Rivières, Q), J A Cartier (Sorel, Q), H Bougie (Valleyfield, Q), L S Pepin, F Cadotte (Warwick, Q), Mlle Y Teltier (Arctic Centre, R I), M Guilbault (Biddeford, Me), D Fournier,

N Livernois (Brunswick, Me), J Dubé (Centa Falls, R I), T Dionne (Chicopee, Mass), A Riffret (Cohoes Mass, N Y), A Bessette, O Ouellette (Danielson, Conn), Mme A Perro (Fisville, R I), Mme G Proulx, Mlle A Desrosier, MM P Dionne, Fournier, A Plante (Falls River, Mass), A Jean (Greenville N H), M F Allaire (Haydenville, Mass), Mmes J Couneau, E Robert, K Valiquet (Holyoke, Mass), Mlle V Perron (Jewett City, Conn), Mme



Vigueur,  
Energie,  
Santé.



Femmes de ménage, Mères de famille

Plus ou moins accablées par un surcroît de travail. Faibles, pâles, débiles et sans forces pour accomplir à votre satisfaction vos devoirs d'épouses et de mères.—

Prenez, à des intervalles assez fréquents, deux ou trois **PILULES SANGUINES** du Dr JEAN. "Extrait du sang frais." Les seules qui renforcent et qui guérissent toujours sans autres médicaments. D'une efficacité sans égale; des milliers de cures à l'appui. Rien à changer à vos habitudes journalières pendant le traitement. 50c. la boîte. Toutes pharmacies. Envoyées partout par la maille, franco, sur réception du prix.

CIE MEDICALE DU Dr JEAN,  
B. P. Boîte 187, Montréal, Qué.

**Un Bienfait pour le Beau Sexe !**



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance: **L. A. BERNARD,** 1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis: G.-L. de MARTIGNY, pharmacien Manchester, N. H.

Le monde est à celui qui voyage.

**IMPRIMERIE DE PETITS GARCONS.** Un bureau d'imprimerie comprenant une fonte de caractères en caoutchouc qu'on peut changer, "imprégné" d'encre, plinquettes et support. Utile sous plusieurs rapports—pour imprimer des cartes, marquer les vêtements, les boîtes, etc. Chaque petit garçon devrait en avoir une. Franco par la poste, 15c. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

**GAGNEZ**

Cette montre de Dame, c'est une vraie petite beauté, avec boîtier en nickel poli, cadran bien orné, aiguilles d'or et à remontoir, en vendant seulement 3 douzaines d'Épingles fines en or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10 cent chaque. Tout le monde désire en avoir, elles sont si jolies. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera expédiée gratuitement. **La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto, Canada**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: CONSECRATION D'UNE CHAPELLE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom; adressez à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal.

Envoyez la solution d'ici au 6 mars à 10 hr. a.m. Tirage le jeudi à 2 hr, les cinq premiers sortants gagnent. Noms des gagnants et des personnes ayant trouvé la solution publiés la semaine prochaine. Primes: Abonnement de 3 mois ou 50c en argent, au choix.



**AVANT LA GUERISON.**

Peut être pris n'importe où, sans publicité, sans perte de temps, sans danger.

Témoignages de cas extraordinaires guéris visibles à notre bureau. Visite instantanément sollicitée. Renseignements confidentiels fournis sur demande. Adressez à

**J. B. LALIME, Agent de la "Dixon Cure"**  
572 RUE ST-DENIS, MONTREAL,  
Ou DR MACKAY, BELMONT RETREAT, QUÉBEC.

**L'Alcool, voilà l'Ennemi !**

Victimes de la boisson, voulez-vous vous guérir de cette vilaine habitude ?

**Prenez le Remède Végétal Dixon**

Le seul Spécifique infailible contre l'alcoolisme...

Recommandé et employé par le Dr Mackay, spécialiste de Québec, comme bien supérieur à tous les "Gold Cures" ou autres remèdes. *Guérison parfaite garantie ou argent remboursé.*



**APRES LA GUERISON.**

**Poils Follets**  
Enlevés instantanément par le **BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE**

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

**PRIX: \$2.00 LA BOUTEILLE.**

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aisé à enlever pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant      Toutes communications strictement confidentielles.      10 Minutes Après

**Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE.**  
Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

**COMBIEN DE FEMMES**

ont été sauvées, que de souffrances exemptées ou soulagées par les bons conseils donnés par Mad. J. C. Richard. La riche et la pauvre ont été instruites sur la construction et le fonctionnement de leurs organes délicates, ont été prévenues des nombreuses causes de maladies et mises dans la bonne voie pour recouvrer la santé, la force et le bonheur. Mad. Richard vient de publier un livre intitulé "Le Guide de la Femme" qui est d'un grand intérêt pour les filles, les femmes et les mères. Un nombre limité sera envoyé gratuitement sur réception de 10 cts. pour payer les frais de poste.

Ecrivez dès aujourd'hui.  
Mad. J. C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

**GRATIS**

Nous donnerons ce magnifique Violon, modèle Stradivarius, grandeur ordinaire, complet avec cordes et archet, aux personnes qui vendront seulement que 3 douzaines d'Épingles à 10c. chaque. Ces épingles, fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, sont de vraies petites beautés. Nos agents trouvent que c'est l'article le plus facile à vendre qu'ils aient jamais essayé. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et votre Violon vous sera expédié par express, franco. **La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto,**

**SECRETS**

Nous enverrons **Gratuit** un **Livre de Secrets à toute Femme Mariée** qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.  
**THE DR. WILSON MEDICAL CO**  
MONTREAL.

**GAGNEZ DES CANTELETS EN FOURRURE**  
Offerts abondamment **Gratuitement**

Cette magnifique paire de gantelets en véritable astrachan noir doublés en fourrure, jolis, chauds et durables, donnée aux personnes qui vendront seulement 5 douzaines de belles épingles à coudre à 10c. chacune. Ces épingles viennent justement d'arriver de Paris où elles sont beaucoup à la mode, cette année. Les dames s'empressent de les acheter. Elles se vendent d'elles-mêmes. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles à ceinture, tous frais de poste payés. Venez-les, renvoyez nous l'argent et vous recevrez ces magnifiques gantelets tout à fait gratuitement! **The Best Co., Boîte 827, Toronto.**

**GRATIS**

Nous donnons cette magnifique Bague en Or montée de trois magnifiques brillants, aux personnes qui vendront seulement 10 belles Épingles à Cravate, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce avec votre nom et votre adresse, et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons cette belle Bague, soigneusement emballée dans une jolie boîte doublée en velours. **EMPIRE NOVELTY CIE., Boîte 1004, Toronto.**

**GRATIS**

**Une Montre de \$25**

En apparence la plus belle véritable montre en or qui ait jamais été offerte. Boîtier de chasse, grandeur pour dames ou Messieurs, fait en grave en or, orlé à remontoir avec régulateur, mouvements ornés de perles, parfaitement remis, offert tout à fait gratuitement aux personnes qui vendront seulement 4 douzaines de gros jolis paquets de délicieux parfum de Violette, Rose et Héliotrope à 10c. le paquet. Ecrivez nous et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez vendu, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons enregistrée par la poste la magnifique montre ci-contre. Vous en serez enchanté! **THE PARIS PERFUME CO., BOITE 674 TORONTO.**

# LE MARTINET

Galop.

H. NEUZILLET.

Chef d'orchestre au Music-Hall Bobino.

PIANO.

The first system of music is for piano. It consists of two staves, treble and bass clef, with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 2/4 time signature. The music begins with a forte (*ff*) dynamic. The first four measures feature a series of chords in the right hand, each marked with a 'v' (accents) above them. The fifth measure contains a repeat sign. The piece then continues with a melody in the right hand and a bass line in the left hand, marked with a mezzo-forte (*mf*) dynamic.

The second system continues the piano accompaniment. It features a melody in the right hand and a bass line in the left hand. The right hand melody includes a trill (*tr*) in the final measure. The bass line consists of eighth-note patterns.

The third system continues the piano accompaniment with a steady eighth-note bass line and a corresponding melody in the right hand.

The fourth system concludes the piece with a first ending (marked '1.') and a second ending (marked '2.'). The first ending leads back to the beginning of the piece, while the second ending provides a final cadence. The right hand features a series of chords in the final measures, marked with 'v' (accents).

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The key signature has three sharps (F#, C#, G#). The music includes dynamic markings *ff* and *mf*, and a fermata over a note in the treble staff.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a *ff* dynamic marking and a fermata over a note in the treble staff.

Third system of musical notation, continuing the piece with a fermata over a note in the treble staff.

Fourth system of musical notation, including first and second endings marked "1." and "2.". It features a *mf* dynamic marking.

Fifth system of musical notation, concluding the piece with a trill marked "tr" over a note in the treble staff.



First system of musical notation, consisting of a grand staff with treble and bass clefs. The key signature has two sharps (F# and C#). The music features a series of chords in the right hand and a melodic line in the left hand. There are several fermatas and dynamic markings above the right-hand notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. It features a melodic line in the right hand with some slurs and a steady accompaniment in the left hand.

Third system of musical notation, similar to the first system, with chords in the right hand and a melodic line in the left hand.

Fourth system of musical notation, featuring a first and second ending bracket. The first ending leads to a section marked *p* (piano). The system concludes with a double bar line and repeat signs.

Coda.

Fifth system of musical notation, labeled "Coda." It begins with a *ff* (fortissimo) dynamic marking. The music is in 2/4 time and features a rhythmic accompaniment in the left hand and a melodic line in the right hand.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 2 MARS 1901 (1)

# Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE I. — LES PROJETS D'APPYANI

(Suite)

— Il a besoin de distraction aussi bien que madame la comtesse...  
— Ils en auront certainement pendant leur voyage de noces...  
— Précisément je m'occupais ces jours derniers de l'itinéraire...  
— Bientôt, dans une semaine ou deux, quand nos jeunes mariés auront rendu les visites de rigueur, ils pourront prendre leur volée...  
— Ce n'est pas dans deux semaines qu'il faudrait leur ouvrir la cage, mon cher monsieur d'Anglemont ; mais dans quelques jours, demain, si cela était possible...

M. d'Anglemont garda le silence. Il réfléchissait.

Au bout d'un instant :

— Je vais, dit-il, prévenir ma fille !

C'est ce qu'attendait Appyani. Un éclair de satisfaction brilla dans ses yeux et, dans le cas où le père ne réussirait pas à convaincre sa fille de la nécessité de quitter prochainement Paris, il proposa de faire intervenir le médecin.

— Si vous le permettez, dit-il, quand vous aurez conseillé le déplacement, j'interviendrai à mon tour et je le prescrirai.

A ce moment on appelait des rentrants pour le whist, M. d'Anglemont conduisit le docteur à la table de jeu où tous deux prirent place.

Lorsque la comtesse de Bussières eut rejoint Charlotte qui continuait de faire bonne garde dans le sentier, les deux femmes avaient regagné le parc et parcouru les allées qu'elles avaient prises pour se rendre auprès de Marie-Jeanne.

Le trajet s'était fait en silence, la gouvernante n'osant prendre la parole pour interroger, tant la comtesse de Bussières paraissait en proie à une émotion contenue.

Charlotte n'avait pas été sans s'apercevoir du morne chagrin qui, depuis plus d'un an, consumait sa jeune maîtresse.

Déjà, au moment des fiançailles de Mlle d'Anglemont et du comte de Bussières, elle s'était autorisée de l'affection maternelle qu'elle avait vouée à Sophie et de son dévouement qui ne s'était pas démenti un seul jour depuis le décès de Mme d'Anglemont, pour dire à la jeune fiancée :

— Pourquoi cette tristesse, mademoiselle, alors que tant d'autres à votre place seraient au comble de la joie ?

Et comme Sophie d'Anglemont gardait le silence en levant les yeux vers le ciel, l'excellente femme ajoutait :

— M. de Bussières est jeune, charmant et riche ; aurait-il, cependant, le malheur de ne pas vous plaire ? Ce mariage est-il, à vos yeux, une cause de regret, d'amertume et de larmes ?

— Ma bonne Charlotte, avait répondu Sophie, si j'ai consenti à devenir comtesse de Bussières, sois bien persuadée que c'est de mon plein gré, jamais mon père ne m'aurait imposé cette union si mon cœur l'avait réprouvée.

Charlotte avait paru se contenter de cette déclaration. Mais à partir de ce jour elle demeura convaincue que sa jeune maîtresse n'aimait pas et n'aimerait jamais le comte de Bussières.

Depuis elle n'avait cessé d'observer la jeune fiancée, suivant, jour par jour, le ravage que faisait le chagrin sur cette infortunée qui se résignait à subir son sort avec l'abnégation d'une martyre.

Et si quelque doute avait pu subsister dans son esprit, la commission dont on l'avait chargée, ce jour même, pour Marie-Jeanne l'eût assurément confirmée dans l'opinion qu'elle s'était faite sur les véritables sentiments de sa jeune maîtresse.

Ce bouquet envoyé à la petite-fille de la vieille Catherine, cette lettre adressée à l'amie d'enfance, avaient jeté une clarté nouvelle dans l'esprit de la gouvernante et réveillaient en elle des souvenirs d'autrefois.

Elle s'était rappelé l'amitié qui unissait Sophie d'Anglemont au jeune Robert.

Souvent aussi, elle avait plaint ce pauvre petit Robert de n'être

pas assez riche pour qu'un dénouement heureux vint couronner cette idylle de l'adolescence.

Elle comprenait, maintenant, que cette innocente idylle était devenue un véritable drame.

Et elle pensa que si, aujourd'hui qu'elle était mariée, la comtesse avait voulu revoir Marie-Jeanne, ce n'était pas seulement la camarade d'enfance qu'elle voulait féliciter, mais bien la confidente d'autrefois qu'elle voulait entretenir, peut-être pour lui ouvrir son cœur et chercher auprès d'elle le soulagement à de mystérieux tourments de l'âme.

Elle pensait qu'à l'issue de ce rendez-vous qui venait d'avoir lieu et auquel, à son insu, avait assisté Robert, elle pensait, disons-nous, que Mme de Bussières ne se renfermerait plus dans le silence obstiné qu'elle avait observé jusque-là.

Mais une surprise l'attendait.

A peine était-on rentré dans la chambre nuptiale que sa jeune maîtresse, se débarrassant de la mante dont elle s'était enveloppée pour aller voir Marie-Jeanne, disait avec une vive animation :

— Maintenant, Charlotte, remets-moi mon voile de mariée, et donne-moi mon bouquet de fleurs d'oranger...

Et elle ajoutait d'une voix assurée :

— J'ai hâte d'aller rejoindre mon mari...

Mon mari !

C'était la première fois que Charlotte lui entendait prononcer ce mot. Jusque-là, en parlant de l'époux à qui elle s'était laissé unir, elle n'avait dit que : M. de Bussières.

Aussi Charlotte ne put-elle se défendre d'un mouvement de surprise. Mais si imperceptible et fugitif qu'eût été cette impression, elle n'avait pas échappé à la comtesse.

Mme de Bussières se tourna alors vers sa gouvernante, dont la surprise de tout à l'heure devenait à présent de la stupéfaction.

En effet, Mme de Bussières paraissait absolument transfigurée. Son visage pur et calme était empreint de la douce sérénité que donne le devoir accompli et son regard loyal semblait dire :

— Sophie d'Anglemont a cessé d'exister, il n'y a plus désormais que la comtesse de Bussières !

Ainsi parlaient l'honneur et la vertu conjugale.

Les danseurs fatigués venaient de quitter le salon pour aller prendre l'air dans le parc. L'orchestre ayant plaqué les derniers accords d'un galop final, les musiciens quittaient leurs places. Le salon s'était peu à peu vidé. Seul le comte de Bussières, assis dans un fauteuil, n'avait pas suivi les couples qui se retiraient.

Il paraissait inquiet, et son visage d'ordinaire si pâle se colorait aux joues de cette rosée qui indiquait une émotion combattue.

Les yeux du marié disaient l'anxiété dont il était dévoré.

M. de Bussières dirigeait continuellement ses regards vers la porte ouvrant sur le vestibule, comme s'il eût attendu quelqu'un qui devait venir du parc.

Sa préoccupation était tellement grande qu'il n'avait pas entendu qu'on marchait dans le salon.

Tout à coup, au bruit d'une chaise qu'on dérangeait en passant, il se retourna vivement et se leva pour aller au-devant de la personne qui venait à lui.

Et lui tendant les mains :

— Ah ! comme vous vous êtes fait attendre, ma chère comtesse, prononça-t-il avec une exclamation de plaisir !

— Pardonnez-moi, mon ami, cette absence prolongée, répondit la jeune femme en serrant les mains de son mari... Mais j'avais votre permission ; si j'en ai abusé quelque peu, beaucoup trop, à ce que je vois, fit-elle en se reprenant, c'est que j'accordais le plus d'instant possible à une personne que je ne verrai peut-être plus souvent !

— Marie-Jeanne ?

— Oui, Marie-Jeanne ! répondit la comtesse avec un imperceptible tremblement dans la voix.

Mais se ressaisissant tout aussitôt, elle ajouta :

— Nous avons bien des choses à nous dire, depuis si longtemps que nous ne nous étions vues.

— Oui, je comprends, vous avez réveillé tout un passé endormi depuis des années, les souvenirs du jeune âge.

— Nous en avons parlé... pour la dernière fois, mon ami, répondit simplement Mme de Bussières.

— Alors c'est à mon tour de m'excuser, fit le comte en s'inclinant.

— Vous excuser ? Et de quoi ?

— De m'être plaint... oh ! bien doucement, de ce que votre absence s'était prolongée.

— Vous me pardonnez, comtesse ?

Sans répondre Mme de Bussières joignit ses deux mains sur le bras de son mari.

A ce moment arrivaient le docteur Appyani et M. d'Anglemont.

— Oh ! oh ! clama l'heureux père en apercevant les deux mariés, voilà que nous arrivons à point pour interrompre un charmant tête-à-tête !

— Ma foi, je profite de ce que vous voici tous deux, mes chers

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

enfants, continua M. d'Anglemont avec son bon sourire, pour vous entretenir de votre prochain départ.

—Notre départ ? firent les deux mariés d'une même voix.

—Pourquoi cette surprise ? N'était-il pas convenu que vous feriez un voyage de noces ?

—Parfaitement ! répondit le comte. Cependant, je vous le déclare, mon cher beau-père, je retarderai ce voyage aussi longtemps qu'il plaira à la comtesse de Bussières de rester auprès de vous.

—Bon !... bon !... bon !... répliqua M. d'Anglemont avec une rondeur toute militaire qui lui était habituelle ; je m'en voudrais de vous retenir un jour de plus ici, ce serait vous voler un jour de bonheur, mes chers enfants, et je ne serai pas égoïste à ce point, d'autant plus que notre bon ami que voici, s'y opposerait formellement ; n'est-ce pas, mon cher docteur ? ajouta-t-il en se tournant vers Appyani.

—Assurément ! répondit le docteur d'un air grave.

—Alors, fit en riant le comte de Bussières, nous partons... par ordonnance de médecin ?

—Vous dites exactement la vérité sans vous en douter, mon cher comte, répliqua M. d'Anglemont, qui continuait d'affecter une gaieté de commande. Je puis même vous lire l'ordonnance.

Et, tirant de son gousset une carte de visite au verso de laquelle étaient tracées quelques lignes écrites au crayon, il se mit à lire :

1er itinéraire : De Paris à Lyon, puis Genève, Turin, Milan, Venise, et faire toute la côte de l'Adriatique pour remonter par Naples et Rome ; faire une pointe sur Florence, remonter à Gênes et rentrer à Paris par Nice, Marseille, etc., etc...

—Soit quatre mois d'absence de Paris ! fit observer le comte de Bussières.

—Oui, à peu près, et pendant lesquels vous boirez de l'air vivifiant, réchauffés par de bons rayons de soleil sous le ciel bleu...

—Et pendant ce temps, que ferez-vous, mon cher beau-père ? demanda le comte de Bussières ; vous vous ennuierez d'être seul, assurément.

—Moi ?... Mais je resterai ici avec cette bonne Charlotte.

Le docteur Appyani eut un mouvement de la tête et ses traits se contractèrent.

M. d'Anglemont continuait :

—Car je ne suppose pas, mes chers enfants, que vous vouliez vous embarrasser de Charlotte pendant ce voyage de tourteraux... Elle vous rappellerait le toit paternel et vous gâterait votre lune de miel ! Non ! je garderai Charlotte...

—Ce n'est pas mon avis, interrompit avec vivacité le docteur Appyani, intervenant dans la conversation.

Et il ajouta :

—Je ne conseillerais pas à Mme la comtesse de voyager, en pays étranger, sans la femme de chambre qui est au courant de ses habitudes.

—D'autant plus, approuva Mme de Bussières que Charlotte n'est pas une servante ordinaire ; c'est même plus qu'une gouvernante...

—Assurément, surenchérit M. d'Anglemont, et je n'hésiterais pas à la considérer comme faisant partie de la famille...

—Si la comtesse insiste pour que nous emmenions cette fille, dit M. de Bussières, je me conformerai à son désir ; mais j'avoue que je n'éprouve pas, pour cette demoiselle Charlotte, une très vive sympathie. Il y a, dans son regard, dans l'expression de son visage et, parfois, dans la contraction de ses lèvres, une étrangeté bizarre qui m'étonne, une sorte de sauvagerie qui me glace...

—Eh bien ! dit M. d'Anglemont, je puis, mon cher comte, vous donner l'explication de ces phénomènes étranges, en effet, qui se produisent chez cette brave fille dont le dévouement pour nous est à toute épreuve.

—Vous pourriez nous dire, interrogea M. de Bussières, comment il se fait que sa parole soit affectueuse et douce, alors que son regard est sombre et, parfois, menaçant ?

—Je puis vous le dire.

Et se campant sur les hanches :

—Du reste, si vous consentez à emmener Charlotte avec vous, cela me permettra de prendre ma volée, moi aussi !...

« Oui, tandis que vous parcourrez l'Italie, j'irai de l'autre côté de la Méditerranée.

—En Afrique ?

—Justement, mon cher docteur ; je reverrai avec plaisir mon beau pays d'Algérie ; je reverrai non sans émotion tous les endroits où je me suis trouvé quand j'étais sous-lieutenant.

M. d'Anglemont affectait de parler avec le ton de rondeur militaire, mais on pouvait voir qu'il y avait chez lui une émotion contenue.

Il dit en manière de conclusion :

—Voilà donc qui est bien entendu, dès demain vous ferez vos malles et je bouclerai ma valise.

Puis se tournant vers Appyani qui, tout en gardant le silence, avait approuvé de la tête il lui dit :

—Il est regrettable, mon cher docteur, que votre clientèle vous

retienne à Paris, sans cela je vous proposerais bien de faire avec moi, ce merveilleux voyage d'Algérie... Vous m'avez dit, je crois m'en souvenir, que vous ne connaissiez pas nos possessions d'Afrique ; ce serait donc une excellente occasion pour vous.

« Je connais le pays dans ses moindres localités, et dans ces conditions jamais voyage ne serait plus agréable, puisque je serai, tout à la fois pour vous, le compagnon, le guide et... le livre...

M. d'Anglemont prenait plaisir à faire valoir son expérience des voyages en pays africain.

Il continua donc, en précisant les avantages qu'aurait avec lui un compagnon de voyage :

—Oui, répéta-t-il, je serai un livre et plus complet assurément que tous les ouvrages traitant des impressions de voyage.

« Sans compter, — vous en conviendrez avec moi, cher docteur, — que quelquefois l'auteur d'un livre parle de ce qu'il ne connaît pas et décrit ce qu'il n'a jamais vu.

« Avec moi, rien de semblable ; j'ai vu et j'ai retenu.

« Avec moi, point ne sera besoin de lire des impressions de voyage, il suffira de questionner pour qu'immédiatement je trouve la réponse en faisant appel à mes souvenirs.

« Les anecdotes que les écrivains inventent avec plaisir, je ne les inventerai pas, moi ; j'en ai tant vécu moi-même...

A mesure qu'il se rappelait le temps d'autrefois et qu'il évoquait le souvenir de son début dans la carrière militaire, l'officier retraité donnait de plus en plus des signes d'émotion.

De leur côté le comte et la comtesse de Bussières prenaient plaisir à écouter et jouissaient de la satisfaction qu'éprouvait leur père.

Quant au docteur Appyani, personne n'eût pu dire ce qui se passait en son esprit.

Il paraissait écouter, à la façon de ceux qui ont l'air de prêter la plus grande attention à ce que vous dites, et qui pensent à tout autre chose.

De temps en temps on eût pu le voir faire un imperceptible mouvement d'impatience, comme s'il eût voulu voir mettre un terme à cette conversation, qu'il n'osait, par convenance, prendre sur lui d'interrompre.

Il attendait le joint afin d'insinuer la proposition qu'il tenait en réserve, mais M. d'Anglemont était bien parti, à fond de train, en arrière pour un voyage dans le passé.

Au surplus les préparatifs pour les illuminations à giorno du parc avaient attiré la plupart des invités dans les allées.

Il y avait comme un moment de répit voulu par les danseurs. Seuls les whisteurs enragés, rivés sur leurs chaises, faisaient succéder les robes aux robes avec un acharnement qui n'appartient qu'aux passionnés de ce jeu silencieux.

Jamais meilleure occasion pour les quatre personnages qui s'étaient retirés dans un coin du salon, de continuer la conversation en petit comité.

M. d'Anglemont lancé dans ses souvenirs ne songeait pas à abandonner le dé de la conversation, — selon l'expression consacrée.

Une fois qu'il eut conduit ses auditeurs complaisants sur la terre algérienne et qu'il les eut fait débarquer avec lui devant Alger, avec l'expédition dont il faisait partie et qui allait faire la conquête du territoire, et cela dans l'unique but de punir le dey d'avoir caressé du bout de son éventail le nez de notre représentant, M. d'Anglemont s'engagea dans un récit très précis, anecdotique, extrêmement mouvementé et pittoresque du siège de la capitale de l'Algérie.

Il était tellement heureux de se savoir écouté, pendant qu'il retrouvait le bon temps de jeunesse dans chacune des étapes de la marche victorieuse de l'armée française, que c'eût été vraiment cruel de le priver de ce plaisir.

Tout à coup le narrateur s'interrompant pour regarder avec une expression de malice le médecin, s'écria sur le ton d'une ironie douce :

—Ah ! mon cher docteur, me voici arrivé à un fait qui, — je le crois, vous rendra plus attentif à mon récit.

—Mais racontez donc, je vous en prie ! dit le comte de Bussières tandis que la comtesse appuyait, d'un sourire, la demande que formulait son mari.

Les interlocuteurs se préparèrent à écouter, et le plus attentif des trois était le docteur Appyani qui entrevoyait vaguement dans le récit qu'allait faire M. d'Anglemont l'explication du mystérieux pouvoir qu'il exerçait sur Charlotte, sur sa volonté, sur son âme elle-même, sans pouvoir en comprendre la cause.

M. d'Anglemont commença :

—La ville d'Alger venait de tomber en notre pouvoir, après des efforts inouïs et alors qu'on commençait déjà à désespérer du succès.

—L'histoire dit, en effet, interrompit le docteur, que plusieurs assauts étaient restés sans résultat.

—« Sans résultat » est l'expression amoindrie, continua M. d'Anglemont ; moi qui ne suis pas historien et qui veux être sincère, je déclare qu'après ces tentatives meurtrières, nous n'en menions pas large, comme on dit vulgairement.

« On avait supposé que l'on ne ferait qu'une simple bouchée de

tous ces marchands de dattes, ainsi que l'on désignait les sujets du dey d'Alger, mais il fallut reconnaître que ces grands diables de fusils aussi primitifs que damasquinés dont on se moquait tant en France, faisaient des trouées dans nos lignes d'infanterie qui marchaient à l'assaut.

—Plusieurs de ces assauts furent repoussés, avec de grandes pertes dit le comte de Bussières.

—Trois, si j'ai bonne mémoire ; mais ce n'est pas du siège et de la prise d'Alger que je veux surtout vous entretenir.

« Après la prise de la capitale du *Dey à l'Évantai*, comme on l'a appelé depuis, le général qui commandait l'expédition estima, qu'après le coup terrible qu'on avait porté à l'ennemi, il ne fallait lui laisser ni trêve, ni répit ; et l'ordre fut donné à notre cavalerie, —j'étais officier de chasseurs comme vous savez,—de poursuivre les débris de l'armée ennemie qui se retiraient dans plusieurs directions.

« Cette poursuite à outrance ne fut pas sans danger pour nos cavaliers que leur impétuosité entraînait souvent plus loin qu'il ne fallait.

« J'avoue, fit M. d'Anglemont, avec un sourire qui laissait deviner une pointe de vanité, j'avoue que j'étais au nombre de ceux que l'on qualifie dans l'armée du nom d'"enfants perdus".

« Je commandais quelques hommes déterminés qui, comme moi, se souciaient peu du danger.

« Il nous arrivait, chaque jour, d'avoir à soutenir des combats où nous finissions par mettre en déroute nos adversaires.

« Le lendemain, c'était à recommencer ; plus nous détruisions d'ennemis et plus il semblait en sortir de dessous terre pour nous entraîner au loin.

« Et nous allions de l'avant, nous enfonçant de plus en plus dans un pays que nous ne connaissions pas, et cela avec une témérité qui, si elle faisait l'éloge de notre bravoure, n'allait pas tarder à nous coûter cher.

« La tactique des cavaliers arabes était de se faire poursuivre avec acharnement, afin de pouvoir, à un moment donné, et lorsqu'ils auraient réussi à fractionner nos escadrons en détachements séparés, les envelopper et les détruire successivement, avant qu'ils eussent le temps de se rejoindre et de se protéger les uns les autres.

« C'est ce qui arriva au détachement que je commandais.

« Tout d'abord nous n'avions eu devant nous que quelques douzaines d'Arabes qui nous canardaient et fuyaient après avoir déchargé leurs fusils.

« Sus aux moricauds ! » commandai-je ; et, le premier en avant, je partis à fond de train. Mes hommes poussaient de formidables hurrahs, et au bout de quelques minutes nous prenions contact avec l'ennemi. . .

« Ah ! il fallait voir comment se comportaient mes braves chasseurs. En un clin d'œil, ils avaient sabré les Arabes qui fuyaient en déroute. . .

« Cette fuite était une tactique nouvelle. Bientôt nous nous trouvions en présence d'un second parti de *moricauds*, beaucoup plus nombreux ; il fallait aller de l'avant, il fallait vaincre ou nous étions perdus.

« Je commandai de charger. Alors commença la mêlée,—une effroyable mêlée, où mes hommes firent des prodiges de valeur. . .

« Cette fois encore nous avions le dessus ; l'ennemi semblait fuir en désordre ; nous voulûmes le poursuivre, et nous ne tardâmes pas à voir une formidable nuée d'Arabes nous assaillir de tous les côtés à la fois, les uns nous attaquant de front, d'autres par les flancs, tandis que de nombreux détachements opéraient un mouvement tournant à l'effet de nous couper la retraite.

« Nous étions littéralement enveloppés !

« Vous ne sauriez imaginer la fureur de mes hommes en se voyant traqués, pris comme dans une souricière.

« Vous ne sauriez imaginer avec quelle intrépidité sublime, cette poignée de soldats voulut faire le sacrifice de sa vie pour l'honneur du drapeau.

« Ils savaient tous que, dans cette lutte d'un contre cent, c'eût été miracle qu'il s'échappât un seul d'entre nous pour aller dire, à l'imitation du dernier soldat de Léonidas, comment étaient morts tous les autres. Et cependant il n'y eut pas une hésitation, pas une défaillance !

« Et lorsque, levant mon sabre pour commander la charge, je me fus écrié : « En avant ! Il faut nous faire tuer plutôt que d'être prisonniers de ces bandits ! En avant pour la patrie ! en avant pour l'honneur du drapeau ! » il n'y eut qu'un seul et même cri : « Vive la France ! »

« Et tous mettant le sabre au clair comme pour un défilé de parade, lancèrent leurs chevaux au milieu d'un nuage de poussière !

M. d'Anglemont, après quelques instants de silence, reprit :

—Je ne saurais vous dire ce qui se passa ensuite ; je ne voyais rien, je n'entendais rien ; emporté par mon cheval lancé à fond de train, j'éprouvai tout d'abord un mouvement de vertige ; il me semblait que tout tourbillonnait autour de moi : j'étais saisi par ce que l'on appelle « la folie des champs de bataille ».

« Combien de temps cette impression dura-t-elle, je ne puis le dire : j'avais ressenti comme un grand choc dans la poitrine ; puis il m'avait semblé que je roulais à bas de mon cheval ; puis. . . plus rien !

—Blessé ! . . . Vous étiez blessé ! s'écria le comte de Bussières.

La comtesse s'était levée et avait jeté ses deux bras autour du cou de son père.

M. d'Anglemont se dégagea doucement de cette étreinte.

—Oui, dit-il ; j'avais reçu une balle en pleine poitrine, et à la tête, un coup de yatagan dont la cicatrice est encore apparente.

Et, tout en parlant, M. d'Anglemont, écartant une mèche de cheveux qu'il ramenait d'habitude sur le sommet du crâne, pencha la tête et montra une cicatrice qui rayait le cuir chevelu dans toute sa longueur.

—Magnifique blessure ! prononça le docteur Appyani en homme qui s'y connaît.

—C'était, en effet, répondit l'ancien officier, un maître coup de sabre.

« Quand je repris connaissance, le champ de bataille était couvert de soldats morts et de cadavres de chevaux. Et lorsque je pus distinguer tout ce qui m'entourait, je me rendis compte de ce qu'avait été ce terrible combat : autour de chacun de mes chasseurs expirés, il y avait comme un rempart d'ennemis gisant sans vie : chacun de mes hommes, avant de tomber, s'était préparé un mausolée fait de corps ennemis.

« J'étais le seul être vivant au milieu de ce charnier humain. Et si l'on m'avait laissé sans m'achever, c'est qu'évidemment l'on n'avait cru n'abandonner qu'un cadavre de plus.

« L'ennemi, après la tempête de fer et de feu, avait disparu dans le désert.

—Lorsque je me vis debout au milieu de tous ces camarades qui ne devaient plus se relever, eux, mon cœur se serra ; je ressentis un désespoir immense, je les connaissais tous, ces visages qui portaient à présent l'empreinte de la mort, je les avais vus le sourire aux lèvres ; il y avait quelques instants encore, ces bouches muettes à jamais, avaient, avec moi, poussé ce cri sacré de « Vive la France ! »

« Ne plus entendre ces voix, ne plus serrer la main de ces amis, cette idée me traversa le crâne comme une traînée de feu.

« Et je pensai à mourir là. . . où ils étaient tombés !

« L'effort que j'avais fait pour me tenir debout, avait épuisé ce qu'il me restait de forces.

« Je tombai tout d'une pièce, en poussant un cri d'agonie.

—Et vous en êtes revenu ? dit le docteur, c'est véritablement miraculeux !

—Vous dites vrai, docteur, et ce qu'il me reste à vous raconter tient en effet du miracle.

« Donc, j'agonisais littéralement. . . Puis je n'eus plus de sentiment, plus la moindre sensation. J'avais perdu connaissance ; mon évanouissement avait été de longue durée, car il faisait grand jour quand j'étais tombé et au moment où, miraculeusement, je revenais à l'existence, ou pour mieux dire, au moment où j'étais rappelé à la vie, les ténèbres recouvraient d'un immense lineul ce champ des morts ! et le souvenir de ce qui eut lieu alors réveille encore en moi, l'horreur que j'éprouvai.

—La nuit, les ténèbres, c'était l'heure propice aux apparitions surnaturelles ! . . . dit Appyani.

—Vous ne croyez pas si bien dire, monsieur le médecin sceptique, reprit le commandant ; oui, j'eus à ce moment une apparition fantastique et terrible dont le souvenir, après tant d'années écoulées, me passer un frisson dans les veines.

—Quelle était donc cette apparition si étrange ?

—Étrange d'abord, horrible ensuite.

« Lorsque le nuage qui avait envahi mon cerveau commença à se dissiper, je me trouvai étendu, ayant, de chaque côté de mon corps, un être humain qui, penché sur moi, semblait attendre le moment où je me réveillerais de l'évanouissement dans lequel j'étais plongé.

—Deux Arabes, sans doute ? demanda M. de Bussières.

—C'étaient de ces misérables pirates des champs de bataille, de ces oiseaux de proie, véritables vautours, dévaliseurs de cadavres.

« Quand je rouvris les yeux, je m'aperçus que, déjà, ils avaient déboutonné mon uniforme et enlevé la montre et la chaîne que je portais et, qu'en outre, ils avaient fait un tas d'une partie de mon uniforme, comprenant le ceinturon, le fourreau du sabre, mes épau-  
lètes.

—Oui, dit Bussières, je sais que, bien souvent après la bataille, on voit s'abattre, à l'ombre de la nuit, des nuées de ces corbeaux humains, qui ajoutent à l'horreur de leur infâme métier, en achevant les blessés afin de les dépouiller sans résistance.

—Les deux misérables avaient reconnu que j'étais encore vivant et s'ils ne m'avaient pas achevé, c'est grâce à l'intervention de l'un d'eux en ma faveur.

—Ils parlaient donc français, vos Arabes ? demanda le docteur.

—Oui, répondit M. d'Anglemont.

—Ah ! diable, voilà qui complique singulièrement la chose, dit Appyani.

—Quand je dis que mes détresseurs parlaient le français, reprit le narrateur, je ne l'ai su que plus tard... Tout d'abord j'ai compris qu'il y avait diversité d'opinion sur mon compte, entre les deux scélérats, uniquement à l'animation qu'ils mettaient à discuter. En me voyant rouvrir les yeux, l'un d'eux me prit les mains et les serra avec force, tandis que son compagnon arrachait avec fureur les galons de mon uniforme.

« Bientôt ce dernier s'éloigna pour aller charger son butin sur un âne qui leur appartenait.

« L'autre Arabe profita de l'absence de son complice, pour se pencher sur moi et me dire tout bas :

«—Entends-tu, ... et peux-tu parler ?

—En français ? exclamèrent en même temps les trois personnes qui écoutaient le récit.

—En français ! répondit M. d'Anglemont.

« Et la personne qui me parlait avait la voix très douce : c'était une femme !

Une exclamation générale de surprise accueillit la fin de cette phrase.

—Vous nous aviez annoncé un fait étrange, dit Appyani, et, ma foi, vous tenez parole.

—Attendez, docteur, ce n'est que le commencement ; la suite vous ménage d'autres surprises.

M. d'Anglemont continua :

—Je ne pouvais en croire mes oreilles ; je crus être sous l'empire d'une hallucination occasionnée par la fièvre qui me dévorait.

« Mais comme je ne répondais pas, l'Arabe me questionna de nouveau en disant avec commisération :

«—Sais-tu où tu es ? ... Me vois-tu ?

« Cette fois j'avais bien entendu, j'étais bien certain que je n'étais pas le jouet d'une illusion.

« Je fis un effort et je répondis :

«—J'ai entendu ; mais qui êtes-vous ? ...

«—Une femme qui veut te sauver.

«—Une femme !

« Elle ajouta en baissant la voix :

«—Tu cours un danger de mort ; l'homme qui est avec moi est cruel ; il t'aurait déjà tué si je ne m'y étais opposée.

« J'avais fait un effort pour me soulever, elle m'y aida et me regardant :

«—Tu es jeune, prononça-t-elle d'un ton de pitié ; tu viens de France ; tu as peut-être une mère qui pleure là-bas de te savoir exposée ; aie confiance en moi ; je te sauverai, mais à la condition que tu m'obéiras sans la moindre hésitation et quoi que je puisse t'ordonner de faire... Me le promets-tu ?

« Au lieu de répondre je voulus questionner.

«—Qui êtes-vous ? demandai-je... Vous parlez la langue de mon pays ? dites-moi comment vous vous trouvez ici ! ...

«—Tu sauras plus tard qui je suis ! ... Pour le moment, tu dois avoir l'air d'ignorer que je t'ai parlé... Promets-tu d'être prudent ?

«—Oui ! répondis-je d'une voix faible.

«—Promets-tu de m'obéir ? ...

«—Oui, répétai-je.

«—Alors je te sauverai !

« Je me sentais faiblir.

«—Voici l'autre, prononça la femme. N'oppose aucune résistance. Laisse-toi conduire où l'on voudra.

« A ce moment, l'Arabe revenait ; j'entendis qu'il parlait avec animation, mais je ne pouvais comprendre ce qu'il disait.

« Toutefois j'eus l'intuition qu'il céda à la volonté de sa compagne, après avoir longuement insisté pour qu'on le laissât « travailler » comme il avait l'habitude de le faire.

« Quoi qu'il en soit, l'intervention de la femme en burnous m'avait sauvé d'une mort certaine ; j'échappai donc ainsi, par deux fois et miraculeusement, à la mort : pendant le combat et après.

—Mais c'est un véritable roman ! dit Appyani.

—Dont je vais, si vous le voulez bien, abrégé les premiers chapitres. D'autant plus que, pendant le commencement de mon séjour dans le gourbi de l'Arabe, je fus entre la vie et la mort.

« Le trajet assez long, parcouru à dos d'âne, m'avait brisé et mes blessures, qu'on n'avait pu panser tout de suite, me faisaient souffrir horriblement.

« Une fois installé, la femme de l'Arabe me soigna avec un dévouement qui, bien que j'en fusse très touché, ne pouvait encore à ce moment-là, me faire pardonner à cette malheureuse le métier criminel qu'elle exerçait.

« Grâce à une sollicitude dont elle ne cessait de me donner des preuves, je me trouvai, au bout de quelques jours, en état de pouvoir causer avec la singulière garde-malade que le hasard m'avait donnée.

« C'était une femme qui paraissait avoir dépassé la quarantaine, bien qu'elle n'eût en réalité que trente ans.

« Cette femme que je pouvais observer, sans qu'elle s'en doutât, parce que je feignais de sommeiller pendant qu'elle veillait auprès de moi, profitant de l'absence de son compagnon qui était parti avec le petit âne pour aller vendre dans le village le butin récolté sur le champ de bataille, me donnait des soins assidus.

« Elle avait dû être belle, car en dépit des ravages que le chagrin peut-être et assurément la dure existence qu'elle menait avaient faits sur sa physionomie, on pouvait voir des traces de beauté déjà disparue.

« Des yeux bridés, aux orbites ridées et marquées de bistre, avaient encore une expression saisissante.

« Pendant qu'elle me regardait, me croyant endormi, je trouvais dans ses yeux l'indice d'une mélancolie qui paraissait étrange chez la complice de ce misérable écumeur de champ de bataille.

« J'étais impatient d'apprendre qui elle était, comment il se faisait que s'exprimant aussi facilement en français, elle avait pu se marier avec cet ignoble Arabe au physique aussi repoussant qu'était révoltant son moral.

« Je m'enhardis donc à l'interroger ; mais dès les premiers mots elle m'interrompit en disant :

«—Ne vous fatiguez pas, pauvre enfant ; ce que vous désirez savoir, je vais vous l'apprendre. Ce ne sera pas seulement pour satisfaire votre curiosité ; mais aussi pour me justifier à vos yeux et pour que vous ne me méprisiez pas !

« Cette malheureuse s'était agenouillée à côté du grabat sur lequel on m'avait placé.

« Elle me dit : «—Ainsi que vous l'avez deviné sans doute, — je suis française ; ma famille, s'il en existe encore quelques membres, habitait Paris, au moment où je la quittai. Il y a longtemps de cela, je venais de me marier, et j'étais partie en voyage avec mon mari.»

« La malheureuse, en me parlant de sa famille, éprouvait une réelle émotion. Ce souvenir déjà lointain lui mettait des larmes dans la voix :

«—Le navire sur lequel nous avions pris passage fut assailli par une violente tempête.

« Saisi, tout à coup, par un terrible cyclone, il perdit ses mâts et son gouvernail et alla, tout désemparé, poussé par le vent, se heurter contre des rochers sur la côte du Maroc.

—Une côte infestée de pirates, dit le comte de Bussières.

—Oui, les forbans y sont nombreux et jouissent, paraît-il, encore aujourd'hui d'une impunité qui touche à la complicité. Mais à l'époque dont je vous parle, la piraterie était une véritable force organisée et que l'on devait sérieusement redouter.

« La malheureuse femme me raconta qu'à l'horreur du naufrage était venue s'ajouter la plus terrible des aventures.

« Le navire en perdition était allé se briser sur des rochers qui formaient une sorte d'anse où les pirates trouvaient un refuge contre le gros temps. C'était, en outre, leur port à eux, port de débarquement pour le butin qu'ils faisaient.

« Les intermédiaires venaient les y trouver pour traiter leurs coupables affaires commerciales.

« Les naufragés avaient péri, en majeure partie, et au nombre des morts se trouvait le mari de la jeune Française. La pauvre femme était tombée entre les mains d'un pirate à qui elle était échue, par le tirage au sort, comme part de butin.

—Mais c'est épouvantable ! exclama Mme de Bussières.

« Cette malheureuse devenait donc une marchandise dont le pirate pouvait se défaire moyennant un prix quelconque ?

—Absolument ! répondit M. d'Anglemont. La jeune femme fut vendue à un trafiquant d'esclaves qui la marchanda comme on fait d'une bête de somme.

« C'est alors, à ce que me raconta cette infortunée, que commencèrent pour elle des péripéties sans nombre, jusqu'au jour où la beauté de la jeune femme ayant disparu, effacée par la souffrance, l'infortunée fut vendue de nouveau.

« Achetée par un Arabe de passage à Tanger, elle fut emmenée en Algérie.

« C'était un marchand qui allait de ville en ville et de gourbi en gourbi ; il voyageait à cheval, ayant un chameau pour porter les marchandises. Quant à la femme, chargée elle aussi, on la condamnait à marcher ; sans pitié pour ce pauvre corps qui n'était pas habitué à la fatigue. Sans cesse menacée par la matraque du maître, elle recevait, à chaque défaillance, un certain nombre de coups de bâton d'olivier nouveaux qui lui meurtrissaient les chairs...

—Comment a-t-elle pu subir cette existence, comment ne s'est-elle pas tuée ? exclama Mme de Bussières. Quelle espérance lui restait-il ?

—Mon enfant, répondit M. d'Anglemont, tout le monde n'a pas le courage de se tuer... Et cette malheureuse, avait, pour ne pas chercher dans la mort la fin de ses tortures, un motif que je vous dirai tout à l'heure.

« Le marchand à qui elle appartenait faisait, parfois, de longs voyages pour les besoins de son commerce ; une nuit, surpris par l'orage, ils furent, lui et sa compagne, forcés de demander l'hospita-

lité. L'Arabe qui les avait accueillis, assassina traîtreusement son hôte pendant son sommeil.

" Il avait déjà enterré le cadavre quand l'esclave du mort se réveilla.

"—Tu m'appartiens ! lui déclara l'assassin : c'est à toi de savoir si tu veux être heureuse ou misérable. Je te traiterai avec douceur si tu m'obéis et si tu m'aides à travailler ; si tu refuses, malheur à toi. Je serai sans pitié.

" Or, ce nouveau maître n'était autre que le misérable qui suivait les troupes à distance, attendant l'heure favorable pour aller glaner sur les champs de bataille.

" Ce qu'il exigeait de la femme tombée en son pouvoir c'était qu'elle l'aidât dans sa sinistre besogne.

—Et elle a consenti ! ne put s'empêcher de s'écrier la comtesse avec une expression de dégoût.

—Son devoir, ainsi que vous allez le comprendre, était d'obéir, répondit M. d'Anglemont. Du reste, voilà comment elle me parla : " J'étais anéantie ; il me semblait que quelque chose s'était passé en moi qui avait bouleversé tout mon être ; je ne pensais plus comme autrefois ; mon cœur ne souffrait plus ; je n'avais plus les explosions de douleurs poignantes, les chagrins sourds, d'autrefois ; je vivais inerte sans penser ; je vivais d'une existence purement matérielle, ainsi que vit la brute, j'avais perdu toute dignité, toute conscience de l'ignoble vie dans laquelle je croupissais. Les jours se passaient pour moi comme pour l'animal qui travaille, mange et dort. Et cela dura ainsi, sans changement, jusqu'à ce que l'armée française eût commencé la campagne.

"—Jusqu'à mon maître m'avait conduite avec lui dans les endroits où les Bédouins et les Kabyles s'étaient battus ; je n'avais encore dépouillé que des Arabes morts. Mais à l'idée que l'on m'obligerait à achever des compatriotes, que je serais contrainte de voler des cadavres français, que mon féroce compagnon qui avait déjà abusé de mon inertie pour faire de moi sa complice obéissante allait me condamner à commettre le plus odieux, le plus monstrueux des crimes, je sentis que tout mon être se révoltait, que mon sang protestait en moi contre l'horrible besogne qui allait m'échoir.

" Hélas ! continua la malheureuse, je fus entraînée de force par le misérable qui se montra impitoyable. Seulement l'idée m'était venue que je pourrais être utile à quelques blessés, si,—comme il était probable,—j'en rencontrais pendant que nous serions en train de dépouiller les corps amoncelés sur les lieux où auraient été livrés des combats. "

" C'est ainsi, comme vous venez de l'entendre, qu'elle parvint à sauver la vie.

" Plus tard, mes blessures s'étant refermées, elle me fit part de son intention de me sauver complètement en m'aidant à regagner le camp français. Pour cela me dit-elle, il fallait que je l'aidasse à déjouer la vigilance du terrible Arabe.

"—C'est un misérable qui ne mérite pas qu'on le ménage m'écriai-je, et je le tuerais comme on tue une bête malfaisante ! "

"—Non ! répondit la femme en se redressant dans un mouvement plein de noblesse et d'énergie, vous ne le tuerez pas. Il serait indigne de vous d'agir ainsi !... Laissez-moi faire et aidez-moi, c'est tout ce que je demande ! "

" Naturellement j'acceptai, dans l'espoir de pouvoir bientôt rejoindre l'armée française.

" J'exécutai, de point en point, ce qu'elle exigeait de moi. Et ce n'était pas, je vous l'assure, chose facile, car il ne s'agissait de rien moins que de feindre d'être encore très gravement malade alors que j'étais rétabli et plein de force. Il fallait à tout prix arriver à ce que le scélérat qui m'avait, à son corps défendant, donné l'hospitalité, pût croire que j'allais trépasser sous peu.

" Quand le maître était dans le gourbi, je me plaignais sans cesse ; et quand il s'approchait de mon grabat, en grommelant en un mauvais français : "—Ce ce chien-là ne va donc pas crever ! " je me tenais à quatre pour ne pas me lever et lui sauter à la gorge ; mais j'avais promis d'être patient et je me résignai à faire le moribond qui n'avait pas conscience de ce qui se passait autour de lui.

" Cela dura quelques jours !... La brave femme attendait l'heure propice pour mettre son projet à exécution.

" Le moment favorable se présenta enfin. Un matin, alors que l'Arabe était encore endormi, elle vint s'accroupir à côté de moi, et parlant bas, elle me glissa à l'oreille ces mots : "—Ce sera pour aujourd'hui ! "

" Je tressaillais violemment.

" L'instant critique était venu !

" Je m'efforçai toutefois de rester calme, de ne rien laisser paraître du trouble qui m'agitait et laissai agir celle qui avait promis de sauver.

" Comment s'y prit-elle ; c'est ce que je sus plus tard quand elle vint me retrouver et me dit : "—Lève-toi, tout est prêt : nous allons partir ! "

" Sur son ordre j'endossai mon uniforme ou, du moins, ce qu'il m'en restait. "—Viens ! me dit-elle. " Et me prenant par la main,

elle me conduisit au fond du gourbi. Elle me montra une forme humaine sur laquelle on avait jeté un burnous. "—Il ne se réveillera que demain matin " prononça-t-elle en me désignant le dormeur qui n'était autre que l'Arabe.

" Elle ajouta : "—C'est moi qui l'ai endormi avec l'eau de racines vierges. Maintenant nous pouvons partir sans crainte ! "

" Nous nous mimes en route vers un camp français, et je vis que, dans les plis de son burnous, elle enveloppait un enfant.

—Un enfant !

—Tout en marchant elle me parlait de sa famille et comme je lui disais qu'elle pourrait se faire rapatrier, que je me chargerais de faire savoir au général ce qu'elle avait fait pour moi, elle me répondit d'un ton de profonde tristesse en portant les mains à son cœur :

"—Je ne dois plus... Je ne veux plus revoir la France. Ceux qui m'aimaient n'existent plus sans doute, ou bien s'il en est qui vivent encore, je mourrais de honte s'ils me revoyaient.

"—Je ne pourrai donc rien, lui dis-je, pour vous prouver ma reconnaissance, à vous qui m'aurez sauvé ?

"—Attends, me répondit-elle, tu sauras tout à l'heure comment il te sera possible de t'acquitter envers moi.

" Nous avançons toujours. Celle qui me servait de guide connaissait parfaitement le pays ; elle savait s'orienter à merveille pour ne pas passer à proximité des villages. Nous marchions depuis le matin, ne nous étant arrêtés que pour manger quelques provisions que la pauvre femme avait eu la précaution d'emporter.

" La nuit était venue brusquement ; nous avançons néanmoins avec sûreté dans les ténèbres quand tout à coup ma compagne de route étendit le bras dans une direction en me disant :

"—Regarde là-bas !... "

" Je poussai une exclamation de surprise, l'endroit qu'elle m'indiquait était constellé de feux brillants comme autant d'étoiles au firmament.

" La voix de ma protectrice prononça ces mots qui me firent passer un frisson de joie dans le cœur :

"—Là-bas, c'est le camp français.

" Alors il me sembla que j'étais transfiguré ; il me prenait des envies folles de crier, d'appeler, comme si, à cette distance, on eût pu m'entendre ; j'éprouvais, comme un irrésistible besoin de crier :

"—Vive la France !

" Alors aussi je pensai au danger auquel j'avais échappé, grâce à cette malheureuse qui continuait de marcher à côté de moi, le front penché vers le sol, dans cette attitude qui dit la tristesse, l'accablement ou le sombre désespoir.

"—Ah ! merci, merci ! lui criai-je.

" Et comme je lui répétais combien je serais heureux de pouvoir lui prouver ma reconnaissance :

"—Vous le pouvez, me répondit-elle.

"—Comment ? par quel moyen ?

"—Vous allez le savoir et, entr'ouvrant les plis de son burnous, elle en sortit l'enfant qu'elle mit entre mes bras.

"—Je vous confie ma fille, me dit-elle, emportez-la, qu'elle vive et grandisse auprès de vous ; je veux qu'elle soit chrétienne, et puisse le sang arabe qui coule dans ses veines ne pas être, pour elle, une source de fautes ou de malheurs.

" Me promettez-vous de faire ce que je vous demande ?

"—Je vous le promets.

"—C'est bien, maintenant, rejoignez vos compagnons d'armes.

"—Vous refusez absolument de me suivre.

"—Je refuse, c'est ici que je dois mourir.

"—Ici ?

" Nous avançons toujours et, comme nous arrivions à la limite du camp, un cri de " Qui vive ? " se fit entendre.

"—France ! m'écriai-je d'une voix sonore et joyeuse.

"—France ! France ! répéta la pauvre femme, d'une voix pleine de tendresse et de larmes... France !... "

" Et je la vis tomber mourante à mes pieds.

" L'avenir de son enfant était assuré et la malheureuse mère s'était frappée au cœur d'un coup de yatagan.

" Je m'élançai vers elle.

"—Tout secours serait inutile, murmura-t-elle d'une voix éteinte, et, tendant les bras vers sa fille, elle ajouta :

"—Un dernier baiser, une dernière larme... et souvenez-vous.

"—Je me souviendrai, je le jure.

"—Chrétienne... ne l'oubliez pas... et... et puis vous lui donnerez mon nom... "

"—Votre nom ?... quel est-il ?

"—Je... Je m'appelle Charlotte.

—Charlotte, s'écrièrent ensemble, le docteur et les deux jeunes époux.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 2 MARS 1901 (1)

# LA DAME BLANCHE

## EPILOGUE

### LA FÉE D'AVENEL

#### LXXIV. — LES ÉTOILES !...

(Suite)

Mais comme, au point où il était parvenu, sa torche presque épuisée n'éclairait plus qu'indistinctement le malheureux ami, écrasé sur le sol, et la femme prosternée devant lui, il crut voir la tête de Christie se tourner de son côté.

Il s'arrêta, revint sur ses pas.

— Christie croirait peut-être que je suis lâche et infâme, pensait-il.

Un temps impossible à évaluer s'écoula de la sorte.

Il semblait à Julien que la vie entière de chacun s'épuisait là.

Il dressa soudain la tête.

Il lui semblait que le silence de ces voûtes venait d'être troublé.

Il écouta cette fois anxieusement.

Christie de Clinthill était étendu sur la terre, sa tête appuyée contre le sol dont la main de Ketty le séparait seul.

Ses yeux clos se rouvrirent brusquement.

Et, dilatés, il se fixèrent, sur la partie du souterrain qu'il avaient parcourue précédemment.

Son crâne, rapproché de la terre, en avait perçu les vibrations plus distinctement que le bruit n'avait frappé l'ouïe de Julien.

Depuis qu'il était tombé, aucune parole n'était sortie de ses lèvres.

Sa bouche s'ouvrit dans un effort.

— Les ennemis !... articula-t-il.

Les ennemis ? Une expression de mâle sacrifice passa sur les traits de Julien.

Son épée était intacte.

Il protégerait, il défendrait son ami et celle qui était son épouse, jusqu'à ce qu'il tombât à son tour.

Christie de Clinthill dardait ses yeux étrangement dilatés sur le côté du souterrain d'où une rumeur trop significative venait de s'élever.

C'était Stewart Bolton et ses bandits.

La main nerveuse de Julien se crispait déjà sur la garde de la rapière enlevée sur le corps des estafiers de Bolton.

Le géant terrassé le vit.

Son regard alla de l'adolescent à Ketty, chargé d'une égale tendresse et d'une égale pitié.

Et d'un effort imprévu, qui semblait impossible, il redressa à demi son buste.

— Christie ! firent Julien et Ketty d'une seule voix.

— Les ennemis, répéta le soldat.

Il s'appuya sur ses mains, parvint à se rétablir sur un genou.

Un "han" étouffé gonfla sa poitrine.

Et il se retourna debout, adossé au rocher, effrayant.

— Tu voudrais aller plus loin, n'est-ce pas, Christie, fit le fils de Walter d'Avenel d'une voix très douce. Je suis jeune, il est vrai, mais je suis résistant. Appuie-toi sur mon épaule, de ce côté. Ketty s'appuiera sur l'autre. Et nous irons aussi loin que Dieu voudra.

Le géant secoua la tête.

Les houspailleurs et Stewart Bolton, ayant trouvé un chemin aisément praticable, avançaient avec plus de rapidité.

Un rougeolement lointain annonça leur venue.

— Eux ! eux ! gronda Christie.

Ils surgirent tout à coup, au dernier coude.

En même temps qu'ils devenaient eux-mêmes visibles, les houspailleurs aperçurent les trois Ecossais, immobiles.

Un cri de triomphe, qui fit trembler les voûtes, jaillit de leur bouche et de celle de l'agent secret.

Et ils s'élançèrent tous.

Christie de Clinthill eut un soufflement rauque.

Dans une secousse galvanique, pareil à un Titan à demi foudroyé qui se redresse, il releva sa taille.

Il compta le nombre de ses adversaires. Une meute fauve.

Julien était à côté de lui, le fer à la main, grave maintenant, comme ceux qui savent qu'ils vont mourir.

Le guerrier le sentit.

Sa lourde tête se dressa vers le ciel comme pour chercher une inspiration salutaire.

Ses regards rencontrèrent les racines pendant au-dessus d'eux.

Une pensée hagarde l'envahit.

Les houspailleurs n'étaient plus qu'à dix mètres, poussant de sauvages clameurs d'assassinat.

Christie de Clinthill dressa ses bras énormes.

Les phalanges de ses doigts se plantèrent comme des tenailles dans les plus grosses racines. Et il les secoua.

Il y eut un craquement sourd, effrayant au-dessus de lui.

C'était celui des racines latérales qui se déchiraient, se brisaient.

La voûte sembla s'abîmer...

Et un cube énorme de pierres, de terre s'effondra, entraîné par le poids de l'arbre qui désagrégé, plongeant au-dessus du vide et n'étant plus retenu par ses racines, s'enfonçait d'un coup.

L'écuyer avait senti venir la masse.

A son cri d'avertissement, Julien avait pu se retirer à temps.

Lui-même, il avait tordu son buste en arrière, évitant d'être enseveli sous l'éboulement.

Mais le bas de son corps était pris presque jusque près de la taille.

Une clameur de saisissement, de surprise et de terreur s'était échappée en même temps de la bouche des bandits.

Et un grand silence lui succéda tout à coup, affreusement impressionnant après la tempête de clameurs.

Un silence coupé seulement par le ruissellement des pierres qui continuaient à glisser du haut dans le vide, ruissellement qui s'arrêta à son tour.

Le silence et la nuit.

La torche de Julien d'Avenel s'était éteinte.

Il ne savait pas si d'autres flambaient du côté opposé de l'éboulement, l'effondrement obstruant, bouchant le souterrain.

A la vérité, de ce côté-là, deux torches brûlaient encore.

Celle que portait Stewart Bolton et une autre, gisant à terre, écrasées à demi sous les décombres.

Deux lumières pour permettre de constater l'horreur du tableau, et cinq ou six hommes, blêmes d'épouvante, et tassés silencieux contre le fond du souterrain pour le contempler.

C'était tout ce qui restait.

Leurs compagnons avaient disparu ensevelis, engloutis sous l'avalanche, qui, de nouveau, grossissait.

La Dame Blanche protégeait-elle réellement le descendant des chevaliers d'Avenel ?

Julien était lui-même tout impressionné de ce qui venait de s'accomplir, comme dans un déchaînement de tempête souterraine.

Il se demandait si Christie de Clinthill, si l'homme qui venait de le sauver une nouvelle fois, si miraculeusement, n'avait pas été enseveli dans son redoutable triomphe. Il s'approcha et constata la situation critique de l'écuyer.

Se courbant alors, il écarta avec ses mains la terre friable, l'amoncellement pierreux qui emprisonnaient ses jambes.

En creusant, il rencontra un corps solide, c'était le bas du tronc de l'arbre dont le poids avait entraîné tout le reste de l'effondrement.

Quelques pouces plus près, Christie eût été assommé, lui aussi, sans doute.

Le géant, guidé par ses indications, s'y arc-bouta et parvint à finir de se délivrer.

La secousse fit pleuvoir une nouvelle avalanche de débris.

Et, de la voûte dégagée, un coin du firmament apparut.

Une étoile y brillait.

— Amis, fit Julien frémissant, voyez là-haut cet astre, astre scintillant ! C'est d'un bon augure.

— Julien, dit le guerrier d'un accent saccadé, tu nous as offert tantôt de nous appuyer sur toi, j'ai refusé, croyant la route longue encore. Mais après ce qui vient d'avoir lieu, je pense, moi aussi, que nous sommes près d'arriver. J'accepte ton offre.

— Appuie-toi donc, mon brave écuyer, mon sauveur, que je puisse te rendre un peu du bien que tu m'as fait. Appuyez-vous sur moi, vous aussi, Ketty. Vous verrez si je suis fort.

Et l'enfant se plaça entre les deux blessés, heureux et fier de sa nouvelle tâche.

Son pied heurta soudain une souche neuveuse.

Il fit encore un ou deux pas et crut distinguer, devant ses yeux, un rideau de végétation.

Il les bras, rencontra des branchages.

C'était la sortie du souterrain ! Il écarta le feuillage touffu.

Et le triangle d'or qui suit Orion et qui déjà avait frappé sa vue, et cette constellation elle-même, apparurent resplendissants.

Extasiés, Christie de Clinthill et Ketty avancèrent encore de quelques mètres, appuyés sur lui.

Puis le géant s'arrêta, immobile, ses deux mains se joignirent, et il resta un instant à emplir sa vue, son âme, du spectacle de l'immensité.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

—L'air pur ! le ciel enfin ! prononça Julien, la tête dressée vers la voûte diamantée d'étoiles.

—Oui ! répéterent ses deux compagnons dont l'extase exaltait l'accent, l'air pur ! le ciel !

L'heure sombre était passée pour eux ; le ciel, qu'ils contemplaient, semblait les protéger.

Ils se laissèrent aller sur l'herbe courte et douce qu'ils sentaient sous leurs pieds.

Ils pouvaient goûter enfin un peu de vrai repos devant la grandeur bienfaisante de l'infini.

Il leur semblait qu'ils rentraient enfin dans l'humanité, qu'ils renaissaient à la vie !

## LXXV. — DANS L'AUBE

Les fugitifs demeurèrent longtemps à l'endroit où il s'étaient arrêtés.

La dépense de surhumaine énergie faite par Christie de Clinthill produisait maintenant sa réaction.

Quant à Ketty fleur à demi fauchée par le destin cruel, héroïque martyre, elle avait achevé, sans une plainte, sa traite endolorie.

Mais à présent, c'était fini. Le ressort qui l'avait soutenue était brisé. La mort eût-elle été à côté, la jeune femme aurait été incapable de faire un pas de plus.

Seul, Julien, encore sous l'empire de l'espèce d'ivresse d'action qui l'avait envahi au cours de ces derniers événements, était debout sous la voûte étoilée, le cœur tout frémissant.

Mais ses deux compagnons ?

Quelques-uns des houspailleurs avaient peut-être péri, pris sous l'effondrement.

Mais, même en admettant cette éventualité, ceux qui restaient étaient certainement assez nombreux pour justifier toutes les appréhensions dans l'avenir.

—Sais-je seulement où nous sommes ? pensa-t-il.

La constellation que les paysans de la Bretagne, où il avait été élevé par Henri de Mercourt, appelaient le Chariot et que les astronomes désignent sous le nom de la Grand Ourse penchait son quadrige d'or au-dessus de sa tête.

Le fils de Walter d'Avenel, la prenant comme point de repère, découvrit, reconnu non loin d'elle l'étoile qu'il cherchait.

—Voilà le nord ! dit-il. Voilà le point du globe où nous marchons depuis que nous nous sommes rencontrés. C'est la route à suivre, à travers les montagnes et les forêts, à travers tous les obstacles.

C'était donc de ce côté qu'il fallait se diriger.

Mais était-ce possible dans les conditions présentes ?

Des soins attentifs, des remèdes, une alimentation réconfortante leur auraient été nécessaires dans leur état de fièvre et d'accablement, et après tout ce qu'ils avaient perdu de sang l'un et l'autre.

—Une nourriture fortifiante ? se disait Julien.

Hâtivement, il chercha autour de lui, étreint par une inquiétude subite.

Il venait de songer à la venaison desséchée au feu qui formait leur subsistance, depuis qu'ils voyageaient à travers ces régions.

Le ballot exigu sur lequel ils comptaient jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les lieux habités n'était plus là.

Il avait dû être englouti sous l'éboulement et, dans l'émotion naturelle produite par cet événement et par ses conséquences, le jeune homme l'avait oublié.

La même circonstance à laquelle ils devaient leur salut immédiat les condamnait à périr de faim.

Tandis qu'il était livré à ces mornes réflexions, un murmure peu éloigné, gazouillis de quelque source glissant entre les sveltes végétations aquatiques, parvint jusqu'à lui.

Julien suspendit sa respiration. Il ne se trompait pas ; c'était bien la chanson cristalline de l'eau.

Il contempla les deux blessés. Le frais contact de l'eau apaiserait certainement la fièvre de leurs chairs entamées par le plomb meurtrier.

Il s'agenouilla devant Christie.

Avec une légèreté de doigt presque féminine, il dégrafa la poche à poudre, faite en cuir boucané, que le soldat portait à sa ceinture. Il versa la poudre dans sa toque posée à côté de Christie.

Julien les considéra encore tour à tour, étudia le terrain aussi loin que sa vue pouvait porter.

Rassuré, il se dirigea vers les végétations d'où appelait le rire léger du ruisseau.

Et, sous le rayonnement indécis des astres, il vit luire fugitivement la moire changeante d'un ruisseau.

L'enfant y plongea ses mains avec avidité, et il y remplit l'espèce

d'outre, bien peu large et bien peu profonde malheureusement, d'où il avait retiré la poudre destinée à charger les pistolets de Christie de Clinthill.

La caresse glacée du liquide faisait du bien à la fièvre qui galopait dans ses veines, à lui aussi. Se couchant à plat ventre, il but avec ardeur, puis baigna son visage, sa tête, dans le flot glissant.

Il secoua sa longue chevelure mouillée, et, songeant à ceux qu'il avait laissés, se hâta de revenir sur ses pas.

L'adolescent s'agenouilla devant le guerrier. Il déchira une des manchettes de sa chemise et écarta délicatement le drap qui entourait les chairs entamées de l'ancien écuyer.

Christie eut un léger tressaillement.

Julien, imbibant d'eau le linge qu'il venait de préparer, humectait doucement sa plaie.

Les yeux fatigués du géant se rouvrirent, et il murmura :

—Merci, monseigneur.

—Ne bouge pas, Christie, repartit l'enfant.

Il lava soigneusement les lèvres de la plaie, en détachant le sang coagulé.

Julien versa alors de la poudre sur la plaie : c'était là le premier remède des soldats.

Et ayant déchiré sur sa propre poitrine la toile souple de sa chemise, il y posa un bandage imbibé à son tour de l'eau bienfaisante qu'il apportée.

Julien prodigua ensuite les mêmes soins à Ketty.

Ayant renouvelé sa faible provision bientôt épuisée, il donna ensuite à boire aux blessés.

—Oh ! c'est la vie qui renaît en moi ! murmura Christie.

Il semblait aussi à Ketty que son sang se vivifiait.

Et cependant une goutte d'eau, c'est bien peu de chose, mais c'est assez pour empêcher la plante de mourir.

Christie, en qui un peu de sa vigueur commençait à revenir, se releva sur le coude.

—Il faut partir, dit une voix assourdie.

Il parlait de s'éloigner, et il ne savait pas s'il pourrait faire un pas devant l'autre ; il ne pressentait que trop l'épuisement absolu de sa compagne.

Il s'était dit :

—Je la porterai encore durant cent toises, deux cents toises, et je tomberai peut-être ; mais j'irai quand même.

Il s'adressa de nouveau au fils de Walter d'Avenel :

—Julien, pria-t-il, rends-moi ce service, casse une branche assez épaisse et assez haute pour que je puisse m'appuyer sur elle. L'enfant obéit.

Il revint bientôt, tenant une branche de frêne forte et légère.

Le géant le remercia et se dressa sur un genou, puis il se mit tout droit, sa haute taille se profilant sur le demi-jour grisâtre.

—Ketty, dit-il, essaie de te dresser à ton tour et d'atteindre le rocher qui est devant toi. Je m'y accoterai et tu t'assiéras sur mon épaule.

—Non, dit Julien, c'est sur moi que Ketty s'appuiera encore.

Ils s'arrêteraient lorsqu'elle serait lasse et ils se cacheraient dans quelque fourré épais.

Christie comprenait que l'adolescent avait raison.

Et ils s'enfoncèrent sous les arbres qui les déroberaient peut-être aux estafiers de Stewart Bolton, lorsque le jour se leverait tout à fait.

## LXXVI. — L'ERMITE

Julien n'avait pas osé avouer à ses infortunés compagnons de voyage que le restant des provisions qui les avaient soutenus jusqu'alors avait disparu.

Ils cheminèrent d'abord pendant une heure environ.

Au bout de ce temps, Julien, s'apercevant que Ketty faiblissait, proposa de prendre du repos. C'était non seulement la fatigue qui l'éprouvait, mais aussi le besoin de nourriture.

Julien confessa alors la perte qu'il avait faite de leurs aliments.

A cette révélation, l'œil de Christie de Clinthill se voila.

—Peut-être trouverons-nous quelques racines comestibles, dit l'enfant.

—Si Dieu le veut ! répondit le soldat à qui ce malheur apparaissait comme le dernier coup.

Cependant il réagit et indiqua à Julien une liane qu'il avait appris à connaître, dont les racines étaient tuberculeuses et formaient une nourriture grossière, mais acceptable cependant.

Julien d'Avenel se mit en quête et reparut après un temps assez long.

Il rapportait une maigre provision, suffisante cependant pour apaiser leurs premiers besoins.

**CHOCOLAT HÉRELLE**

{ Par demi-livres et quarts.  
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes. Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.  
**LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.**

Au risque d'être trahis par la fumée de leur brasier, ils étaient obligés d'allumer du feu pour faire cuire les tubercules récoltés par Julien.

Les racines, cuites sous la cendre brûlante, leur redonnèrent un peu de vigueur.

Leur voyage reprit donc dans les mêmes conditions.

Les bandits de Stewart Bolton ne paraissaient toujours pas.

La nuit vint sans leur avoir laissé deviner s'ils étaient suivis ou non, et sans les avoir rassurés non plus.

Le feuillage d'un arbre allait être leur seul toit.

Aussi, lorsque l'aube reparut, leurs physionomies étaient-elles lamentables à voir.

Surtout celle de Ketty, plus faible.

Le second jour, comme Ketty, après une vingtaine de pas, venait de s'arrêter, sentant ses jambes fléchir, il vit Christie de Clinthill essayant ses joues du revers de sa main :

Le guerrier pleurait.

Pourtant, après un long repos, la jeune femme déclara qu'elle était assez rétablie pour repartir. On recommença donc cette pénible étape.

Le soir arriva encore, ramena son repos, et aussi son aggravation.

Julien, ayant laissé les deux époux auprès l'un de l'autre, était parti, comme chaque fois, à la recherche de la nourriture sauvage qui les empêchait de mourir tout à fait de faim.

Il s'arrêta soudain, impressionné, anxieux.

Il venait d'apercevoir, à travers les arbres une colonne de fumée.

—Si c'était une maison ? pensa-t-il dans une brusque espérance.

Cette pensée le fit tressaillir, songeant à ceux qui l'attendaient. Mais il n'osait y croire.

Il s'avança avec une prudence extrême, faisant halte tous les cinq ou six mètres, pour écouter. Tout à coup, une véritable irradiation embrasa ses prunelles.

Une chaumière ou plutôt une cahute, moins encore si c'est possible, se trouvait devant lui.

—Serait-ce la retraite de quelque bon solitaire ? se demanda-t-il.

Julien se déplaça sans bruit et il alla inspecter l'autre côté de la maison.

L'habitant de cette demeure était peut-être à l'intérieur.

L'enfant écarta la tige d'un cornouiller qui le cachait.

Il allait demander à l'inconnu qui demeurait là s'il consentirait à recevoir des étrangers, des proscrits.

Il s'arrêta cependant, songeant :

—Cet homme n'est-il pas un ennemi ? Ne livrera-t-il pas ceux que je veux conduire auprès de lui ?

Mais, quoique bien jeune, le fils du chevalier d'Avenel, battu par l'adversité, avait acquis ce qui manque encore d'habitude à ceux de son âge.

—L'homme qui vit loin des autres ne peut être mauvais, se dit-il.

Et il s'avança résolument.

Au bruit des feuillages écartés et froissés, à celui de ses pas, la porte entr'ouverte de la cabane s'ouvrit entièrement.

Le pan d'une robe de bure apparut.

—Un ermite ! pensa Julien.

En effet, un homme à la barbe grise, abondante et inculte, se tenait debout devant lui.

Le maître de la maison considéra le jeune homme, constata sa grande jeunesse, l'air de douceur profonde et en même temps de virilité répandu sur sa physionomie. Son regard incisif et scrutateur prit une expression d'aménité.

—Vous êtes égaré dans ces déserts ? questionna-t-il.

Le ton plein d'affabilité avec lequel il venait de parler encouragea le descendant des Avenel.

—Vous l'avez deviné, mon père, répondit-il.

—Eh bien ! soyez le bienvenu, mon fils, reprit l'ermite. Ma demeure est petite, mais elle est assez large pour abriter un visiteur.

—Entrez, vous mangerez et vous boirez, si vous avez faim et soif.

L'enfant demeura immobile.

Cet accueil gagnait pourtant sa confiance.

Mais ce n'était pas pour lui seulement qu'il s'était avancé vers le seuil du solitaire. Il dit encore :

—Pardonnez-moi, mon bon père, de ne pas accepter votre offre hospitalière. Mais je ne suis pas seul. J'errais à l'aventure, cherchant quelque nourriture sauvage pour deux infortunés blessés, quand j'ai aperçu la fumée qui s'élevait de votre toit.

Le regard tantôt si accueillant de l'ermite s'était modifié.

Soupçonneux, il s'attachait sur l'enfant.

Ne mentait-il point ?

Eprouvé sans doute lui-même par quelque tempête, il s'était retiré d'un monde qu'il avait peut-être appris à haïr.

—Vous avez donc des compagnons ? interrogea-t-il.

—Oui, deux malheureux destinés peut-être à périr si le ciel ne leur envoie aucun secours, répondit Julien d'un accent altéré.

Le solitaire parut faire un effort pour dompter sa répugnance à rentrer de nouveau en rapport avec des créatures humaines.

—Allons à leur rencontre, s'ils ont besoin d'aide, dit-il ensuite. Ou, s'ils peuvent marcher, allez les chercher, tandis que je préparerai à la hâte quelque infusion de plantes aromatiques à leur intention.

—Faites, mon bon père, faites, je vais les retrouver et je les guiderai ensuite jusqu'ici, répondit Julien.

Et sur la nouvelle assurance de l'ermite que ses deux compagnons seraient bien reçus, il se replongea dans le bois, s'éloignant à grands pas.

#### LXXVII. — CHARME MAGIQUE

Une allégresse imprévue pénétrait Julien. Il se hâtait fébrilement, en se disant :

—Quelle joie pour Christie, pour la pauvre Ketty, lorsque je leur apprendrai la découverte que je viens de faire !

Julien se mit à courir pour les rejoindre plus vite.

Christie de Clinthill entendit le bruit de sa course. Il crut que l'enfant était poursuivi, ou qu'il venait, pour le moins, leur annoncer l'approche de leurs ennemis.

Mais les traits de Julien n'exprimaient aucune alarme.

—Amis, fit-il dès qu'il fût assez près pour être entendu, réjouissez-vous : la destinée a enfin pitié de nous.

Christie, Ketty, palpitants, attendaient qu'il fût assez près pour l'interroger.

Il leur répéta les paroles qu'il avait échangées avec l'ermite.

C'était la dernière étape ; ils débouchèrent enfin devant la cahute de l'ermite.

Lorsque celui-ci aperçut la grande ombre de Christie ployée sur son bâton rustique, lorsqu'il vit Ketty blême comme une trépassée et marchant lentement, soutenue par Julien, il ne put plus douter, hélas ! que l'adolescent ne lui eût dit la vérité.

Une grande pitié le saisit.

—Infortunés, dit-il, l'aile de l'ange noir vous a cruellement touchés. Entrez dans mon humble logis. Le voyageur est l'envoyé de Dieu.

Les Ecossais franchirent le seuil ouvert devant eux. Un lit de camp rustique était le seul meuble qui s'y trouvât.

L'ermite le leur désigna en les priant d'excuser sa pauvreté. Ils s'y laissèrent tomber.

Le solitaire présenta alors, aux deux blessés, une potion balsamique qu'il avait préparée. Ils l'absorbèrent avec l'avidité de pauvres êtres qui reviendraient à la vie.

L'ermite étendit ensuite des feuilles desséchées, de grandes et souples fougères, sur le lit de camp.

Après quoi, il les invita à s'y reposer à leur aise.

—Vous serez ici chez vous, déclara-t-il, Ma cabane est trop exiguë pour quatre personnes. Du reste, le vœu que j'ai fait m'interdit de coucher sous le même toit que d'autres êtres humains.

—Vous dormirez donc ici ; vous y resterez jusqu'à ce que vous soyez entièrement rétablis. Quant à moi, je coucherai sous un apentis qui existe sur le côté de la chaumière.

Le solitaire leur présenta une nourriture bien simple et bien frugale, mais qu'ils absorbèrent volontiers après les dures privations des jours précédents.

La nuit arriva peu après dans la cabane, éclairée seulement par les branches du foyer qui brûlait dans l'âtre.

—Reposez-vous, essayez de dormir, conseilla l'ermite. Je vais prier pour vous.

Lorsque le jour parut. Ketty sourit à son mari. Qui dit sourire dit bien, être. Le guerrier en fut rasséréiné.

L'ermite s'approcha, en entendant parler dans la chaumière qu'il avait si généreusement cédée à ses hôtes.

Après une collation matinale prise en commun, il recommença l'espèce d'étrange cérémonie que Julien avait suivie la veille.

Il demeura à peu près une demi-heure immobile, les bras étendus vers les deux blessés.

L'ermite recommença encore le soir sa singulière opération.

Dès le lendemain, soit effet du repos, soit par toute autre cause, la fièvre qui dévorait les deux victimes des houspailleurs était presque tombée.

Christie de Clinthill et la jeune femme laissaient gravement le solitaire continuer sur eux ses soins énigmatiques.

L'habitant de ces solitudes s'était contenté de laver la plaie du guerrier, lui laissant ensuite remplir lui-même cet office auprès de sa compagne.

—Le saint homme " charme " nos blessures, dit le géant. J'ai entendu parler de cela autrefois par quelques-uns de mes compagnons de bataille. Mais je ne l'avais jamais vu faire.

Et docilement, il laissait le solitaire agir comme il l'entendait.

Les yeux de Kitty semblaient prendre un éclat plus vif.

Ketty en état de supporter le voyage, toutes difficultés disparaissaient à son esprit, accoutumé comme il l'était à s'oublier lui-même.

Cette fois, ce serait à son bras que la jeune femme accomplirait cette dernière étape.

Et tous les obstacles éloignés, supprimés, il ramènerait enfin Julien devant Walter et Marie d'Avenel, qui ne croyaient plus revoir ni leur enfant ni le soldat qui le leur présenterait, en ployant le genou devant eux.

## LXXVIII. — EN RETRAITE

Les journées s'écoulaient sans trouble dans la petite cabane de l'ermite.

Julien se rendait fréquemment chaque jour sur une petite éminence située à peu de distance et d'où l'on pouvait voir au loin.

Il veillait ainsi afin de ne pas être surpris par les houspailleurs de Stewart Bolton.

Le fils du chevalier d'Avenel n'osait croire que tous leurs ennemis eussent péri, engloutis sous l'effondrement du souterrain.

Il supposait plutôt que, ignorant où se trouvait la sortie de ces souterrains, ils avaient entièrement perdu la piste.

A moins que, leur nombre étant diminué et trop découragés, ils n'eussent renoncé à leur dessein.

Cette dernière hypothèse était la vraie.

Après la chute d'une partie de la voûte, sous la tentative désespérée de Christie de Clinthill, les houspailleurs étaient restés plusieurs minutes stupéfaits, terrorisés.

Après le premier moment de stupeur, ils se regardèrent les uns les autres.

Il manquait huit d'entre eux.

La barrière était infranchissable.

Puis leur âme était glacée par ce dénoûment succédant aux difficultés qu'ils avaient rencontrées. Pour tout dire : ils avaient peur.

A dire vrai, la terreur qui galopait les veines de ces hommes ne laissait guère place dans leur esprit à tout autre sentiment.

Stewart Bolton se sentit bousculé par eux en passant.

Un des premiers qui passèrent à côté de lui lui avait jeté un mauvais regard. Les autres ne le regardèrent même pas.

Et il se vit seul au milieu du souterrain, les houspailleurs s'éloignant avec une rumeur de ruche affolée.

Et, renonçant à tout, il pressa le pas pour les rejoindre.

Et ensemble, ils continuèrent à s'éloigner avec la même précipitation. Ils se trouvèrent bientôt acculés à l'étroit tunnel qui avait été le théâtre de la première résistance de Christie de Clinthill et de Julien.

Les cadavres de ceux d'entre eux qui s'y étaient mesurés contre les deux Ecossais semblaient en garder et comme en défendre l'entrée.

L'agent secret se sentit mal à l'aise devant ce spectacle.

Et, écartant violemment les houspailleurs, il se présenta le premier à l'entrée de l'étroit boyau.

Stewart Bolton, en sueur, épuisé, courait presque, appréhendant le moment où ils allaient se trouver plongés dans les ténèbres.

Désormais, il allait falloir s'avancer à tâtons.

— Nous ne sortirons donc jamais de ces lieux de damnation et de mort ! grogna l'un.

— C'est cet homme venu l'on ne sait d'où pour nous entraîner ici qui en est cause !

— Il est peut-être payé par la Stuart pour nous faire exterminer ! gronda un troisième.

Stewart Bolton avait entendu les injures et les menaces proférées contre lui. Il n'avait rien répondu.

Il n'avait qu'une pensée : sortir de ces lieux maudits dans lesquels lui aussi avait peur de rester.

Derrière lui, les houspailleurs se pressaient, aucun d'entre eux n'osant demeurer en arrière durant cette angoissante retraite.

Un moment pourtant, l'espion s'arrêta. Il n'en pouvait plus.

Il y eut contre lui un tassement de corps humains, les soudards se buttant contre l'obstacle qu'il leur opposait.

Puis, comme par suite d'une commune entente, tous ces hommes se laissèrent aller sur le sol, épuisés.

## LXXIX. — LA PAÏE

Si le trajet avait été relativement court pour Christie de Clinthill, Julien et Kitty, de l'endroit où l'éboulement avait eu lieu à l'autre issue du souterrain, le chemin que Stewart Bolton et les houspailleurs avaient à parcourir était autrement long.

De là, l'accablement auquel ils avaient cédé, accablement, fatigue doublés par le désarroi dans lequel ils se trouvaient.

L'ancien intendant fut le premier à retrouver son énergie.

— Debout ! fit-il après avoir soufflé un instant.

Et il repartit, conduisant la lourde meute.

Il lui semblait qu'il aurait déjà dû être arrivé à la sortie, et il n'osait s'avouer son épouvante de s'être engagé dans une autre voie.

Une exclamation brève éclata sur ses lèvres desséchées après une nouvelle période de marche. Il avait cru entrevoir une clarté.

Il avança plus vite.

Les houspailleurs l'avaient également distingué.

Et ils se précipitèrent, comme des fous, en avant.

Ils traversèrent la grotte, sur le sol de laquelle gisaient des charbons éteints, restes du brasier que Christie de Clinthill avait allumé entre lui, Kitty, Julien et la horde anglaise. Ils y jetèrent à peine un coup d'œil.

Ils avaient hâte, eux aussi, de se trouver au dehors, de voir le soleil, le ciel, d'échapper à l'obsession de ces lieux.

— Enfin, j'en suis sorti ! murmura Stewart Bolton lorsqu'il fut arrivé à l'extérieur.

Lorsque les houspailleurs furent un peu reposés, ils sortirent les provisions qu'ils avaient emportées dans leur bissac et ils se mirent à manger.

Aucun d'eux n'eut la pensée d'en offrir à Stewart Bolton.

Celui-ci se dirigea vers le cadavre de l'estafier qui l'accompagnait précédemment, "son écuyer", ainsi qu'il l'avait nommé afin de jouer au gentilhomme.

Cet homme était porteur de vivres pour eux deux, lorsqu'il avait été atteint par la balle du pistolet de Christie.

Stewart Bolton allait trouver sur lui de quoi apaiser sa faim, si les fauves nocturnes n'étaient pas déjà passé par là.

Le sac attaché au flanc du mort était intact ; les bêtes de proie, effrayées par l'énorme brasier allumé à l'entrée de la grotte et par le tumulte, avaient quitté le voisinage.

Tandis qu'il mangeait, l'ancien intendant étudiait les houspailleurs du coin de l'œil, attendant qu'ils fussent rassasiés, pour leur proposer de se remettre en campagne.

Mais, leur repas terminé, les Anglais se réunirent à l'écart. Et ils se mirent à discuter à voix basse.

Deux des soudards se détachèrent enfin du groupe et se dirigèrent vers lui.

— Voici, commanda brutalement l'un d'eux. Les camarades et moi, nous en avons assez. Le tiers des nôtres est resté sur le carreau, y compris notre sergent. Versez-nous notre paie ; nous allons retourner au camp.

Il voulut pourtant parlementer.

N'ayant jamais reculé devant rien lorsqu'il y avait de l'argent à gagner, il comptait sur la toute-puissance de ses promesses.

Son interlocuteur l'interrompit sans ménagement dès les premiers mots :

— Ce que vous nous promettez, nous l'avons déjà gagné amplement. Payez-nous, puis restez ou venez avec nous, comme vous voudrez.

— Mes camarades viennent de me nommer leur sergent à la place de celui que nous avons perdu, et ils n'attendent que mon commandement pour se mettre en marche.

Stewart Bolton comprit qu'il était inutile de discuter.

— Je n'ai pas assez sur moi pour vous contenter, dit-il d'un ton hypocrite. Retournons au camp puisque vous refusez d'achever ce qui serait pourtant si facile. Là, je pourrai vous payer généreusement.

En parlant ainsi, l'espion mentait. Il portait sous ses vêtements une ceinture bourrée d'or.

Mais il espérait trouver un moyen pour échapper aux bandits.

Et, s'il ne parvenait pas à leur glisser entre les doigts durant le trajet, une ressource lui restait.

Arrivé au camp anglais, il présenterait ses pouvoirs au général et demanderait l'arrestation des houspailleurs.

Le nouveau sergent des partisans réfléchit une minute.

— Soit, dit-il, pensant en effet qu'on ne voyage pas par les montagnes et les forêts avec de grosses sommes. Nous allons donc repartir ensemble.

Il alla retrouver ses hommes. Ceux-ci se rapprochèrent.

Et Stewart Bolton s'aperçut que, sous prétexte de disposer les

uns en avant-garde et les autres en arrière-garde, le nouveau sergent le faisait entourer par les houspailleurs.

Il déguisa sa déconvenue et la petite colonne s'ébranla.

Les bandits ne pensaient plus qu'à tirer le plus possible de celui qu'ils considéraient maintenant comme leur prisonnier.

Et ce dernier supputait secrètement le moyen de s'arracher de leurs griffes.

—La route est devant nous ! s'exclama un des hommes de l'avant-garde, heureux enfin de sortir de cette région de montagnes qui leur avait été si peu favorable.

Il disait vrai.

La petite troupe y arriva bientôt.

Et Stewart Bolton reconnut le chemin qu'il avait suivi peu de jours auparavant avec Julien d'Avenel et les estafiers.

Peut-être allait-il apercevoir quelque troupe régulière dans laquelle il pourrait se jeter sans attendre d'arriver au camp anglais.

Dans son impatience de s'en assurer, il franchit d'un bond le fossé qui l'en séparait.

En retombant de l'autre côté, les pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture résonnèrent.

Les bandits se regardèrent d'une façon significative : ils avaient entendu et compris, deviné.

Un des soudards lui posa sans plus de façon sa main sur l'épaule, avec brutalité.

—Qu'est-ce à dire ? fit l'espion.

Le nouveau sergent des houspailleurs s'avança.

—Il y a que vous allez nous remettre l'argent monnayé que vous avez sur vous, Cela nous servira d'acompte.

Un acompte ? disait-il. De quoi enrichir une compagnie tout entière !

Stewart Bolton verdit.

—Ne vous ai-je pas dit que je ne possédais pas sur moi ce que je désirais vous donner, la solde à laquelle vous avez tant de droits ?

Les bandits virent là un nouveau moyen pour les leurrer.

—Voilà ce que tu nous as dit, en effet, fit le sergent en le tutoyant sans ménagement. Mais les pièces d'or que tu caches viennent de parler aussi. Allons, débourse !

—Je vous jure ! essaya de bégayer le coquin.

Le sergent posa résolument la main sur la ceinture de Bolton, pour l'empêcher de se servir de ses armes, si, contre toute supposition étant donné sa lâcheté avérée, l'agent secret faisait mine d'y avoir recours.

En même temps deux de ses hommes dégrafaient, arrachaient plutôt les attaches de son justaucorps.

—Prenez garde de ce qu'il vous adviendra pour porter la main sur moi ! bégaya l'ancien intendant.

Les houspailleurs ne l'écoutèrent même pas.

—Une ceinture bourrée de guinées ! s'exclama l'un d'eux mettant à nu le cuir double dans lequel Bolton avait caché son trésor portatif.

Un gémissement fut exhalé par l'espion.

Sans y prêter la moindre intention, celui qui venait de parler trancha la ceinture avec le revers de son poignard.

Une pluie de pièces rutilantes inonda le sol.

Les houspailleurs se précipitèrent pour les ramasser.

Mais le sergent, laissant faire ses hommes, eut la prudence de ne pas lâcher Stewart Bolton.

Devant la perte de son or, celui-ci eut un coup de révolte.

Il y vit rouge et arracha sa dague au sergent.

—Oh ! oh ! fit le soudard en lui saisissant le poignet.

Voyant ce dont il s'agissait, un des bandits occupés à cueillir l'or si providentiellement semé sur la terre abandonna sa moisson et sauta sur l'agent secret.

Le désarmer fut vite fait. Mais alors l'ancien intendant dut payer son essai de résistance.

Presque toute la bande lui tomba dessus.

Il fut littéralement roué de coups, le coquin qui avait eu l'intention de voler d'autres coquins.

Les bandits le dépouillèrent sans pitié.

Se retirant ensuite à l'écart, ils évaluèrent l'importance de leur butin. Ce qu'ils venaient de glaner d'une façon si inattendue dépassait la somme qu'ils espéraient retirer.

Le sergent se rapprocha alors de l'espion affalé, démoralisé sur le bord du chemin.

—Nous voulons bien te tenir quitte, dit-il d'un ton rude, voilà la route, déguerpis. Mais, qui que tu sois, ne t'avise pas de chercher à nous nuire pour nous récompenser de te laisser la vie. Car, nous arriverait-il malheur à tous de ton fait, je ne donnerais pas cher de ta peau ! Nous aurions vite trouvé des vengeurs. Adieu !

Et il étendit le bras du côté où la route remontait vers Edimbourg, ordonnant par ce geste à Stewart Bolton de s'éloigner dans cette direction.

Le traître attacha sur lui un regard lourd, le posa ensuite sur les autres bandits détenteurs de son or.

Et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il se mit en marche d'un pas traînant et comme mécanique.

Ses vêtements étaient en haillons, il n'avait plus une arme, plus une obole.

Il n'était plus que le fantôme de lui-même et semblait conduire son propre enterrement.

#### LXXX. — LA SOUFFRANCE DE LA FAIM

Est-ce que le mal semé sur ses pas par le traître Stewart Bolton allait enfin se retourner contre lui ?

Détournons-nous de ce traître pour qui, comme pour tous les traîtres, la mort sera toujours trop douce.

Julien, le fils du chevalier d'Avenel, le bon Christie et l'ancienne habitante du Moulin-Joli attendent, dans l'humble cabane du solitaire, qu'une amélioration dans l'état des deux blessés leur permette de reprendre leur traite interrompue.

Laissons-leur goûter un repos dont il ont bien besoin.

Marguerite, l'enfant si délicate d'Ellen Mercy, souffre et pleure...

Le vicomte Henri de Mercourt, captif de la première section de la Tour de Londres, sent mille tourments déchirer son cœur.

Revenons auprès d'eux.

Marguerite, après avoir reconnu la maison où elle avait été enfermée, s'était, on s'en souvient, rejetée dans le bois.

Elle avait marché... marché.

Le soleil arriva sur son zénith : elle marchait, marchait toujours.

Elle était accablée, et cependant elle n'avait pas faim.

Ou plutôt elle ne savait pas si elle avait faim. Mais elle était, par contre, cruellement altérée.

Elle cueillit des herbes sauvages et les porta à sa bouche, les mâcha pour en boire le suc.

Elle était bien lasse, mais continuait néanmoins à aller devant elle, hantée par cette pensée : échapper aux valets qui avaient voulu la reprendre.

A la vérité, ces derniers avaient fini par se décourager.

Et ils avaient réintégré la demeure de Stewart Bolton et de son fils, le vicomte Percy de Verbrock, le vaste logis veuf de ses deux maîtres.

Cela n'empêchait pas l'infortunée jeune fille de croire entendre marcher à tout instant derrière elle.

Son regard, d'un charme accru par ses angoisses, plongeait alors peureusement dans les fourrés.

Et de véritables secousses galvaniques la poussaient plus fort en avant.

Son apeurement redoubla avec l'approche de la nuit.

—Oh ! comme j'ai faim, murmura-t-elle tout à coup, le besoin de son être se faisant jour, à la fin, d'une façon distincte.

La jeune fille n'avait suivi jusqu'alors aucune route frayée.

La fatigue la terrassa et elle se laissa aller au pied d'un arbre.

Puis ses paupières se fermèrent tandis que ses pleurs coulaient encore...

Ses esprits encore confus perçurent le chant joyeux d'oiselets perchés non loin d'elle et faisant palpiter leurs ailes légères.

La fille d'Ellen Mercy se redressa.

La faim maintenant la faisait véritablement souffrir.

—Mon dieu ! mon Dieu ! invoqua-t-elle, ne trouverai-je réellement aucun secours ?...

Elle se dirigea tout droit devant elle, s'appuyant aux troncs des arbres tellement elle se sentait défaillir.

Au bout d'un instant, elle crut apercevoir du bleu derrière le rideau des feuillages, au loin de la verte profondeur des bois.

—Si c'étaient les champs !... fit-elle.

La jeune fille fit encore cinquante mètres, et son être se dilata tout à coup d'espérance.

La plaine, avec ses horizons infinis, s'étendait devant ses yeux.

(A suivre.)

#### FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.

BAGUE GRATIS

Nous donnons cette magnifique Bague, finie en Or, ornée d'une pierre imitation de diamant...

OR SOLIDE

Cette magnifique Bague en Or solide, ornée de rubis et de Perles, sera donnée aux personnes qui vendront seulement que 15 Médallions en Parfum à 10c. chacune.

GRATIS LANTERNE MAGIQUE ENGIN A VAPEUR

Gagnez une lanterne magique ou un engin à vapeur en vendant seulement 24 douzaines de jolies épingles à ceinture d'or et argent à 10c. chacune.

GAGNEZ

Cette Montre de Dame, une vraie petite beauté, en vendant seulement que 3 douzaines de Médallions en Parfum à 10c. chacune.

GRATIS Bague d'Or en Groupe

Ornée d'une superbe turquoise entourée de 8 splendides brillants Parisiens aux personnes qui vendront seulement 15 grands beaux paquets de parfum en Hélotrope, Violette et Rose à 10c. chacun.

GRATIS OROU ARGENT SOLID

alloy, bracelet, chaîne à maille torse, donné en vendant 1 douzaine de photographies cabinet très belles finies 5 x 7 pouces de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune.

GRATIS

POUPEE HABILÉ Donnée en vendant seulement 2 douzaines de grains de pois sucrés à 10c. chacun.

GRATIS

Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes.

GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement que 2 douzaines de belles épingles, finies en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune.

GRATIS

JOLIE POUPEE HABILÉ Donnée en vendant seulement 2 douzaines de gros beaux paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et rose à 10c. chacun.

GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement 2 douzaines de plumes en verre à 10c. chacune.

GRATIS CAMERA

Aux personnes qui vendront 15 magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune.

GRATIS

Gagnez cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement 10 paquets à cravate à 10c. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles.

BOUTON ELECTRIQUE.

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'ébène très bien poli, avec bouton en bayer noir.

GRATIS CAMERA

Aux personnes qui vendront 15 magnifiques photographies de Sa Sainteté Léon XIII à 10c. chacune.

GRATIS

Gagnez cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement que dix Médallions en Parfum à 10c. chacune.

SOIE

Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grande maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie.

GAGNEZ CETTE MONTRE

En vendant seulement 24 douzaines de belles épingles à cravates sont anglaises de les acheter. Vous pouvez gagner cette belle montre dans une heure.

J.A. DUMAS

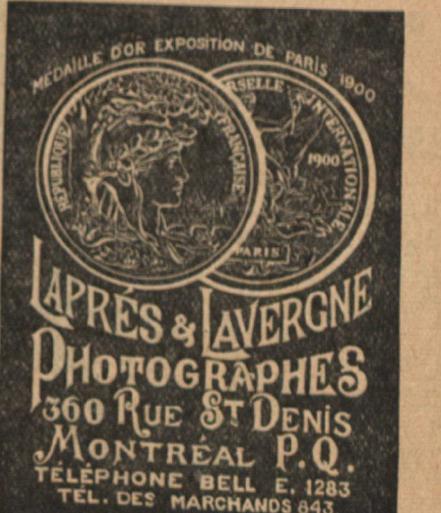
112 Rue Vitre coin St Laurent MONTREAL.

Serviettes de Table Japonaises

Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient.

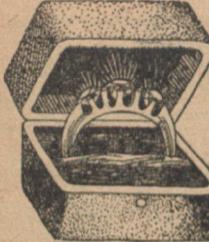
GRATIS

Nous donnerons cette magnifique bague finie en Or, ornée de 3 beaux brillants aux personnes qui vendront seulement que 10 paquets de plumes en verre à 10c. chacune.

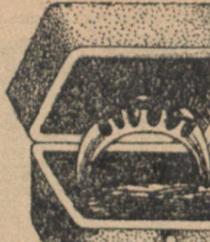


APRES & LAVERGNE PHOTOGRAPHES 360 RUE ST DENIS MONTREAL P.Q. TELEPHONE BELL E. 1283 TEL. DES MARCHANDS 843

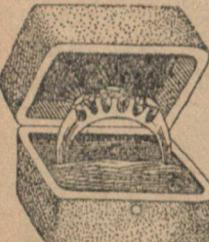
**GRATIS 3 BELLES OPALES**  
Orné dans solide gold alloy le merveilleux métal qui paraît comme or pur et ne ternit jamais, données aux personnes qui vendront seulement 10 gros beaux photographes de Sa Majesté la reine Victoria à 10c. chacune. Ces photographes sont de grand cabinet et sont dans les derniers goûts de l'art photographique. Toute le monde aimera à voir une bonne photographie de Sa Majesté c'est pour cela que nos photographes se vendent facilement. Ecrivez pour les photographes. Venez-les renvoyez l'argent et nous enverrons votre bague dans un étui doublé en peluche, tous frais payés.  
**HOME ART CO., Boîte 675, TORONTO.**



**GRATIS 3 BELLES OPALES**  
Orné dans solide gold alloy, le merveilleux métal qui paraît comme or pur et ne ternit jamais, données aux personnes qui vendront seulement 10 gros beaux paquets de parfum en Violette, Rose et Hélotrope à 10c. chacun. Ecrivez et nous enverrons le parfum. Venez-le, renvoyez l'argent et nous enverrons votre bague dans un étui doublé en peluche, tous frais payés.  
**The Rose Perfume Co Boîte 657 Toronto**



**GRATIS 3 BELLES OPALES**  
Orné dans solide gold alloy le merveilleux métal qui paraît comme or pur et ne ternit jamais, données aux personnes qui vendront seulement 10 gros beaux paquets de parfum en Violette, Rose et Hélotrope à 10c. chacun. Ecrivez et nous enverrons le parfum. Venez-le, renvoyez l'argent et nous enverrons votre bague dans un étui doublé en peluche, tous frais payés.  
**THE HOME SPECIALTY CO., BOITE 655 TORONTO.**



**GRATIS**  
Nous offrons gratuitement cette belle montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui vendront seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfum de rose, de violette et d'hélotrope à 10 cents le paquet. Ecrivez et nous vous expédierons par la poste la montre. Quand vous l'aurez vendue, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co. Boîte 18, Toronto, Canada.



**OR PUR**  
Nous donnerons cette magnifique bague en Or Pur, ornée de deux perles et d'un rubis aux personnes qui vendront seulement que les Épingles à Cravates à 10c. Ces Épingles se vendent rapidement car elles sont très belles, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez facilement le tout dans une heure. Ecrivez et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, renvoyez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours.  
**LA CIE. GEM PIN, Boîte 1008 Toronto.**



**CIGARPHONE**  
L'invention la plus merveilleuse de notre époque. Elle permet de parler à distance sans fil. Avec ce Cigarphone vous pouvez parler à distance, à la Cornet, à la Clarinette, etc. Examinez-en un il faut pour émettre et pour recevoir des messages. Par la poste 10c. en 3 jours.  
**WALSH & CO., Toronto, Canada.**



**GRATIS.**  
Nous donnerons une magnifique montre, à face de cuivre, en nickel poli, ornée, les aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remonter et avec véritable mouvement Américain, à six personnes qui vendront seulement que 2 douzaines de Médailles en Parfum, à 10c. chaque. Ce Parfum est quelque chose de tout à fait nouveau. Il est solide, sous forme de jolis Médailles colorées, attachées avec une corde en soie. Son odeur est délicieuse et le Parfum dure plusieurs années. Tout le monde en est enchanté et nos agents en vendent dans presque toutes les maisons. Ecrivez nous cette annonce et nous vous expédierons le Parfum. Venez-le, renvoyez-nous l'argent et nous vous enverrons la montre gratuitement.  
**La Cie. Perfume, Boîte 1008 Toronto.**



**GRATIS**  
Set complet de quatre gants de boxe donnés gratuitement aux personnes qui vendront seulement 10c. de belles épingles à cravates à 10c. chacune. Les gants sont faits en cuir très fort, et sont remplis de crins fins. Les meilleurs faits. Ecrivez-nous cette annonce et nous vous expédierons les épingles. Venez-les, renvoyez-nous l'argent et nous vous expédierons, par express, ce magnifique set de gants de boxe, tout à fait gratuitement.  
**GEM PIN CO., Boîte 1008 Toronto, Can.**



**OR SOLIDE!**  
Cette magnifique bague en Or solide ornée de rubis et de perles, sera donnée gratuitement aux personnes qui vendront seulement 15 jolies Épingles à cravates en forme de Cheval, à 10c. chacune. Ces Épingles ont un siro et sont si belles que tout le monde désire les acheter. Vous pouvez vendre les 15 dans une heure. Ecrivez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, renvoyez-nous l'argent et nous vous expédierons la magnifique bague en Or solide vous sera envoyée gratuitement.  
**La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto, Can.**



**GRATIS**  
Nous donnerons cette magnifique bague, ornée de trois brillantes Épingles aux personnes qui vendront seulement 10 jolies Épingles à cravates en Or et en Argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Elles sont si jolies qu'on ne peut s'en passer. Ecrivez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, renvoyez-nous l'argent et nous vous enverrons, franco, cette bague en Or et en Argent, dans une jolie boîte doublée en velours.  
**La Cie. Dix, Boîte 1007 Toronto, Canada.**



**Fillettes GRATIS**  
Nous donnons cette élégante lampe aux personnes qui vendront seulement 10c. de belles épingles à cravates à 10c. chacune. Cette lampe est pourvue d'un pied en nickel, bol en cuivre, un abat jour en couleur. Complète avec mèche et échinés. Le bol est rempli de ligu de parfums le plus choisi, quand le parfum est épuisé, remplir d'huile et vous avez alors une jolie lampe de chambre sans-explosive. Ecrivez et nous enverrons le parfum. Venez-les renvoyez l'argent, et nous enverrons votre lampe nous frais payés.  
**THE ROSE PERFUME CO., BOITE 657, TORONTO.**



**CAMERA GRATIS!**  
Complète avec accessoires, aux personnes qui vendront seulement 15 boutons Léver en Or, à 10c. chaque. Ce Camera prend un portrait de 2 1/2 pouces, il est si facile à faire fonctionner que n'importe quel enfant intelligent peut, avec un peu de pratique, faire de bons portraits. Le tout comprend 1 Camera, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de hyal, 1 cadre à imprimer, 2 plateaux à développer, 1 paquet de développer, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis, une douzaine de feuilles de papier sensitif, et un set complet de directions. Ecrivez-nous cette annonce et nous vous expédierons les boutons. Venez-les, renvoyez l'argent et nous vous enverrons, franco, votre Camera, soigneusement emballée. Ecrivez-nous aujourd'hui.  
**CIE. LEVER BOUTON, Boîte 1002, Toronto.**



**GRATIS**  
cette magnifique petite montre de dame aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines d'épingles à cravates à 10c. chacune. Les épingles sont très bien finies en or, et ornées de très belles pierres imitation de Diamant, Rubis et émeraudes. Elles sont de très bonne qualité et se vendront facilement. Le cadran de la montre est très bien orné, avec aiguilles en or, elle tient très bien le temps. Ecrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tous frais payés.  
**GEM PIN CO., Boîte 1008 Toronto.**



**GRATIS!**  
Nous donnons cette belle montre recommandable aux personnes qui vendront 2 douzaines de paquets de plumes d'aigle à 10c. le paquet. Chaque paquet contient 18 plumes assorties des meilleures fabriques anglaises. Vous pourrez vendre très facilement. Nous ne demandons pas d'argent d'avance. Ecrivez nous et nous vous enverrons les plumes par la poste, quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la poste, cette belle montre avec boîtier plume en or, en nickel poli, bord orné, en cristal biscauté, aiguilles pour marquer les minutes et les secondes, à remonter, avec véritables mouvements à cylindre Américains. Elle tient bien le temps et avec du soin elle durera 10 ans.  
**HOME SUPPLY CO., Boîte 1, s. Toronto, Canada.**



**LA CHAMPAGNE CIGAR**



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

**CETTE BAGUE GRATIS**

Vous pouvez la gagner en une heure en vous mettant à l'ouvrage immédiatement. Nous avons besoin d'agents pour vendre nos boutons de collets brevetés, finis en or, et nous faisons cette offre extraordinaire dans le but d'avoir des agents clairvoyants et énergiques. Nous donnons cette magnifique bague, soigneusement emballée dans une boîte doublée en velours, tout-à-fait gratuitement aux personnes qui vendront seulement 1 douzaine de nos boutons de collets brevetés à 10 cents chacun. La bague est très bien finie en or, et est ornée d'une magnifique pierre imitation de diamant, genre Tiffany. Elle paraît aussi bien qu'une bague de \$100.00 ornée de diamants. Ecrivez nous et nous vous enverrons les boutons que vous vendrez à 10 cents chacun. Ecrivez nous l'argent et nous vous expédierons promptement et gratuitement votre bague.  
**Lever Button Co., Boîte 1009 Toronto.**



**GRATIS**  
Nous donnons cette magnifique Carbine à Air aux personnes qui vendront seulement 20 de nos splendides épingles à cravates à 10c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons, ornées de belles pierres imitation de diamant, rubis et émeraude. Elles sont très faciles à vendre. Notre Carbine est des mieux faite et du dernier modèle, éprouvée avec soin avant de sortir de la fabrique. Pour pratiquer à la cible et pour tirer le petit gibier, il n'y a rien de mieux. Il suffit de travailler ferme pendant deux heures, pour gagner cette belle carbine. Ecrivez nous et nous vous expédierons les épingles tous frais payés. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par express votre carbine tous frais payés.  
**GEM PIN CO., Boîte 1003 Toronto.**



**ETES-VOUS BELLE?**  
SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leurs joues roses et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et la beauté que les taches de rousseur, boutons à têtes basses, éruptions, décolorations, ou taches de rousseur quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur.

**POUR DAMES ET MESSIEURS.**—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rejuvenissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et le bras. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.**—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un **Paquet d'essai Gratuit de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Ecrivez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Remettrez-nous vos enveloppes ordinaires cachetées. Incluez un timbre pour de poste.  
**THE MILLER CO., Boîte 1000, Toronto, Canada.**



**GRATIS CAMERA ET ACCESSOIRES**

Pour la vente de seulement 15 gros paquets de graines de pois sucrés à 10c. chacun. Chaque paquet contient 23 variétés des plus nouvelles et les plus odoriférantes fleurissantes. Ce Camera prend une photographie 2 x 2 pouces. Les accessoires comprenant 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 cadre à imprimer, 2 plats à développer, 1 paquet de révélateur, 1 paquet de papier rubis, 1 paquet de papier argenté, et un set complet de directions. Ecrivez et nous vous enverrons les graines. Venez-les, renvoyez l'argent et nous enverrons la Camera et les accessoires, tous frais payés.  
**Prize Seed Co., Boîte 697, Toronto**



**Poirier, Bessette & Cie**  
IMPRIMEURS  
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.  
35 RUE ST-JACQUES  
MONTREAL

**OR SOLIDE**  
Nous donnerons cette magnifique bague en Or Solide, ornée d'un rubis et de deux perles, aux personnes qui vendront seulement 15 sets de belles Épingles Parisiennes à 10c. le set. Ces Épingles sont finies en Or et en émail, joliment gravées et fixées sur cartes par groupe de trois. Elles sont de si bonne qualité que nos agents les vendent partout. Ecrivez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Venez-les, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre set de belles Épingles Parisiennes à 10c. le set.  
**CIE. DOMINION NOVELTY, Boîte 1005 Toronto.**

